



**RED  
DRESS  
I N K<sup>®</sup>**

**Vous avez dit  
célibataire ?**



**W E N D Y   M A R K H A M**



**RED  
DRESS  
I N K®**

**Vous avez dit  
célibataire ?**



**W E N D Y M A R K H A M**

WENDY MARKHAM

# Vous avez dit célibataire ?



*A mon mari que j'aime tant,  
et à mes deux magnifiques enfants.  
Et avec toute ma gratitude à Will,  
sans lequel je n'aurais jamais pu écrire ce livre,  
et surtout sans lequel je vis tellement  
heureuse aujourd' hui...*

# 1

Voici comment je vois les choses :

Je me marierai avec Will.

Il deviendra un grand comédien et je renoncerai à faire carrière dans la pub pour rester à la maison avec les enfants. Nous habiterons à New York plutôt que dans le Sud ou sur la côte Ouest, parce que j'ai un besoin vital de quatre saisons par an, et un jour, nous ferons partie de ces retraités vieillissant paisiblement, assis côte à côte sur une banquette de chez Friendly's à Manhattan...

Je dois reconnaître, à ce moment-là du récit de ma vie, que ce serait une grande première, car jamais, au grand jamais, nous n'avons, jusqu'à présent, partagé la même banquette dans aucun restaurant.

**Jamais.**

Après tout, Will a besoin d'espace.

Au restaurant en particulier... Et dans la vie en général.

Moi, c'est tout le contraire, je n'ai absolument pas besoin d'espace. Et c'est ce que je me tue à dire à mon amie Kate chaque fois que, comme aujourd'hui, nous nous retrouvons en tête à tête chez Starbucks.

Pendant que je bois mon double café-caramel au lait écrémé, elle entame son éternelle rengaine sur le thème : « Tout le monde a besoin d'espace. »

— Pas moi !

Kate secoue ses cheveux blonds décolorés et lève les yeux au ciel. Des yeux d'une incroyable couleur aigue-marine, grâce au miracle des lentilles de contact.

Kate a grandi dans le Sud profond où, quand on est une jeune fille, la vie vous sourit davantage si vous êtes mince et blonde aux yeux clairs. Moi qui suis une New-Yorkaise plutôt bien portante, brune aux yeux bruns, j'aurais tout donné pour être différente...

— Si. Tu as besoin d'espace, Tracey, insiste Kate avec une pointe de cet accent traînant du Sud qu'elle a tant de mal à gommer. Crois-moi, tu ne devrais pas avoir envie d'être tout le temps collée à Will.

Elle a raison bien sûr, mais le problème c'est que c'est justement ce dont je rêve, à chaque seconde de chaque journée qui passe !

Mais pour rien au monde je ne le reconnaîtrai.

Surtout pas devant Kate, qui s'inquiète déjà beaucoup trop pour moi. Elle pense que ma relation avec Will est à sens unique.

— Non, quand même pas à chaque seconde, lui dis-je en mentant effrontément pour éviter de

nouveaux reproches. Mais je ne suis quand même pas prête à le laisser partir en tournée sans moi dans les Adirondacks pendant les trois mois d'été.

— Malheureusement, je ne crois pas que tu aies le choix. Tu ne vas quand même pas le suivre ?

Je me concentre sur ma tasse fumante, tentant vainement de mélanger la mousse sucrée du lait au liquide noir. Peine perdue, la mousse refuse de se dissoudre et forme au contraire un nuage épais autour du bâtonnet de bois, évoquant bizarrement les grappes floconneuses infestées d'insectes qui s'agglutinent aux tiges de mon philodendron à la maison.

— Tracey...

Kate prend sa voix la plus chaleureuse.

— Oui ?

Je m'absorbe dans la contemplation de mon briquet Bic jaune, que j'allume et éteins en repensant avec nostalgie au bon vieux temps où l'on pouvait fumer librement n'importe où.

— ... tu n'envisages pas sérieusement de suivre Will cet été ?

— Et pourquoi pas ?

— Parce que tout simplement tu n'es pas actrice. Tu as déjà un job. Tu te souviens ?

Oh, oui ! J'allais oublier ma brillante carrière... Et mon superjob chez Blaire Barnett Publicité, où, à cause d'un titre ronflant et de ma tendance à me jeter dans l'aventure tête baissée, je n'ai réalisé qu'après plusieurs semaines de travail que je n'étais qu'une simple assistante administrative. Le pire, c'est que je m'en suis rendu compte quand mon patron m'a offert une plante le jour de la fête des secrétaires.

Plante qui se trouve être le fameux philodendron infesté d'insectes trônant dans mon salon. Comme mon job à l'agence, il semblait pourtant très prometteur le premier jour, ses feuilles luisantes emballées dans un papier Cellophane entouré d'un magnifique ruban.

Et la carte qui l'accompagnait :

« Chère Tracy (notez la faute d'orthographe au passage), merci pour tout, Jake. »

Je l'ai rapporté à la maison, et installé avec soin sur le rebord de ma fenêtre... Et une semaine plus tard, les pucerons affamés commençaient à le dévorer.

— Je pourrais arrêter, dis-je à Kate tout en continuant à jouer avec mon briquet.

— De fumer ?

— Grands dieux, non ! Je parle de mon boulot.

Je pose le briquet sur la table en notant mentalement de m'arrêter pour acheter un paquet neuf avant de retrouver Will.

— C'est bien ce que je craignais.

Kate, une de ces très rares non-fumeuses tolérantes, me décoche un petit rire narquois :

— Donc tu quitterais ton travail après deux mois d'essai seulement ?

— Plus de deux mois !

— Plus de deux mois, d'accord, et alors ? Pour suivre Will où qu'il aille ? Et que feras-tu là-bas ? Construire des décors ? Servir dans un bar ?

— Je ne sais pas, Kate, je n'y avais jamais pensé jusqu'à maintenant. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas question de passer tout l'été dans l'enfer d'une ville sans Will.

— Il est au courant ?

Aucune arrière-pensée dans sa question, pourtant je cale.

— Au courant de quoi ?

— Que tu veux l’accompagner.

— Non.

— Quand part-il ?

— Dans quelques semaines.

— Il changera peut-être d’avis d’ici là.

— Sûrement pas, il ne supporte plus la ville et dit qu’il a besoin de changer d’air.

Sa façon de froncer soudain les sourcils montre qu’elle n’en croit pas un mot. Elle pense qu’il n’y a pas que la ville que Will cherche à fuir.

Mais si elle le dit à voix haute, je lui soutiendrai le contraire jusqu’au bout, même si je sais qu’elle n’a pas tort. Et c’est bien pour ça que je veux accompagner Will cet été. Parce que même si cela fait trois ans que nous sommes ensemble, notre relation est loin d’être aussi douce et paisible... Je la vois plutôt comme une randonnée en 4x4 sur un terrain défoncé. En pleine tempête de sable.

Nous nous sommes rencontrés en deuxième année de fac. Will arrivait d’une université réputée du Midwest pour intégrer la State University of New York, où j’étudiais. Il éprouvait le plus grand mépris pour le conservatisme de l’Amérique moyenne. Mentalité qui était non seulement celle de son université, mais aussi celle de sa famille.

Je pourrais en parler pendant des heures. C’est sans doute la première chose qui m’a poussée vers lui. Le minuscule collège de la ville où j’ai grandi présentait de nombreuses similitudes avec celui que Will fuyait.

Pourtant, au départ, tout nous séparait.

Mon accent, tout d’abord, plat et nasillard, partagé par tous ceux qui vivent entre la région de Chicago et le nord de l’Etat de New York, ce qui fait pas mal de monde.

Ma religion, ensuite. Je suis catholique comme toutes les personnes que j’ai connues jusqu’ici, à part, bien sûr, mon amie Tamar Goldstein, la seule élève juive du collège de Brookside, qui restait chez elle lors de la fête du Kippour, alors que nous nous rendions toutes à l’école.

Ma famille, enfin. Ma tentaculaire et possessive famille italienne, avec des traditions auxquelles personne ne peut échapper : la messe, tous les dimanches matin, suivie du café-gâteaux secs chez ma grand-mère maternelle, puis à midi, les spaghettis chez ma grand-mère paternelle. C’est le rituel selon lequel se sont déroulés tous les dimanches de ma vie, et aujourd’hui encore, j’en porte les cicatrices, entendez les rondeurs de mes cuisses...

Will est protestant, ses ancêtres étaient anglais et écossais.

Il n’a ni accent ni problèmes de poids, et chez ses parents, si vous trouvez de la sauce tomate, elle sort d’une boîte de conserve.

Mais lui comme moi avons toujours rêvé d’échapper au carcan de la vie de province pour venir habiter New York.

A cette différence près qu’il considérait l’université de l’Etat de New York dans le quartier de Brookside comme un grand pas en avant. Je me gardais de le détromper, il se rendrait compte bien assez tôt que la mentalité y était tout aussi archaïque qu’au fin fond de l’Iowa.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, il avait une petite amie qui vivait à Des Moines. Moi, j’habitais encore chez mes parents à une dizaine de kilomètres du campus. Notre relation s’est construite par étapes. Régulièrement Will se reprochait son infidélité à l’égard de sa copine de Des Moines. Avec du recul, je m’aperçois qu’il était partagé entre l’envie de la tromper et celle de la laisser tomber, et moi avec, pour pouvoir s’envoyer en l’air sans aucun état d’âme, avec toutes celles qui le voudraient bien.

Sa façon très libre de me parler d’elle me rendait folle, comme si lui et moi n’étions que des

copains. Si j'arrivais chez lui à l'improviste et qu'il était en ligne avec elle, il n'était pas du tout gêné, ne se précipitait pas pour raccrocher, mais me disait d'un air détaché :

— A propos, c'était Hélène.

Je réalise que s'il nous considérait plutôt comme des amis qui sortaient ensemble quand ils avaient bu un petit peu trop, il était en revanche beaucoup plus secret concernant sa relation avec elle.

Ainsi donc, elle s'appelait Hélène et bien entendu, je l'imaginai mince et ravissante.

Lorsque Will était rentré chez ses parents pour Noël, il m'avait confié les clés de son appartement pour que je puisse arroser ses plantes vertes.

Si, si, il avait des plantes. Non, ce n'était pas des plants de cannabis, même s'il en poussait souvent dans les appartements d'étudiants aux abords du campus... Il ne s'agissait pas non plus d'un vulgaire cactus ou d'une de ces plantes grasses qui poussent toutes seules et ne demandent aucun entretien, à part une goutte d'eau tous les 36 du mois. Will avait de très belles plantes vertes, du genre de celles qui ont besoin de soins, d'eau, et d'engrais régulièrement.

Quoi qu'il en soit, quand il m'a donné ses clés pour arroser ses précieuses plantes, nous étions déjà assez intimes. Nous n'avions pas encore couché ensemble, mais comme il avait eu plusieurs fois l'occasion de se battre avec les agrafes de mon soutien-gorge, j'avais décidé qu'il était temps d'investir dans un modèle à ouverture plus simple...

Il est vrai que ceux que je portais d'habitude étaient tout sauf sexy : du genre solide, avec armatures et bande large dans le dos munie de quatre bonnes agrafes, qui ne risquaient pas de vous lâcher en pleine rue...

J'étais éblouie par la confiance qu'il me témoignait. Il ne me confiait pas seulement quelques malheureuses plantes achetées au supermarché, mais aussi tout son appartement, qu'il partageait avec deux colocataires.

Comment ne s'est-il pas douté que j'allais passer des heures à lire les lettres d'Hélène — que j'ai dénichées sans difficultés ? Pouvait-il ignorer que je n'aurais de cesse de trouver aussi des photos ?

Peut-être s'en doutait-il après tout. Et peut-être était-ce même ce qu'il souhaitait au fond de lui.

Je n'eus aucun mal à trouver les photos, elles étaient dissimulées à l'intérieur de la reliure d'un livre aux pages blanches, avec un petit mot de la main d'Hélène :

« Comme tu es loin de moi, tu peux te servir de ce livre comme d'un journal de bord, ainsi quand nous le lirons ensemble, ce sera comme si j'avais partagé ces moments avec toi. »

Je marquai un temps d'arrêt en constatant que le livre était totalement vierge...

Mais je fus carrément sidérée quand je vis enfin la mystérieuse Hélène en photo. Je savais déjà qu'elle était blonde — Will l'avait mentionné une fois — et, objectivement, je devais bien reconnaître qu'elle avait de beaux cheveux. Ils étaient longs et brillants, partagés par une raie au milieu. Mais à part ça, elle était très ordinaire : son visage était plus rond que le mien et, ce qui n'arrangeait rien, elle portait un bermuda rouge écossais, tenue dont le double inconvénient est d'accentuer la largeur des hanches et la petitesse des jambes. A cela, ajoutez le polo rouge assorti, rentré à l'intérieur du bermuda et boudinant le ventre, et vous avez le tableau complet. D'où ma surprise...

Je n'ai jamais porté de T-shirt rentré à l'intérieur d'un pantalon ou d'une jupe, mais même si par



hasard j'en avais eu envie, jamais je n'aurais choisi de le faire avec un bermuda écossais.

Dès cet instant, j'arrêtai de m'inquiéter à propos de ma concurrente. Il ne me restait plus qu'à attendre Will, qui à son retour retrouverait ses plantes en bonne santé, ses cartons apparemment inviolés au fond du placard, et l'assiette de petits gâteaux au fromage faits maison que je lui aurais laissée en évidence sur la table de la cuisine. J'étais persuadée qu'il m'annoncerait alors qu'il avait rompu avec Hélène le soir du réveillon. Compte tenu de l'état de nos rapports — plus qu'une copine, et moins qu'une petite amie — j'hésitais encore sur l'attitude à adopter à ce moment-là.

Soit j'avais l'air un peu triste pour lui, soit j'applaudissais des deux mains, ravie d'avoir gagné. J'avais vaincu ma rivale. L'ombre de la petite amie provinciale disparaissait au loin.

Victoire bien éphémère, car j'avais encore beaucoup de chemin à parcourir, comme je m'en suis rendu compte par la suite.

Aujourd'hui encore, alors que trois ans ont passé, mon objectif me paraît loin d'être atteint.

Kate me regarde intensément avant de me demander :

— Est-ce que tu te vois annoncer à Will que tu quittes ton travail pour le suivre ?

— Je ne dis pas que je vais vraiment le faire, j'en ai très envie... voilà tout.

Horreur ! Kate m'observe comme si je venais de lui dire que j'avais l'intention d'envoyer une rafale de mitraillette sur les gens autour de nous.

— Je dois y aller, maintenant.

J'attrape à la fois ma tasse en carton blanc et mon énorme sac noir à bandoulière.

— Je te suis.

Kate prend elle aussi sa tasse et son sac noir identique au mien.

— Je vais avec toi jusqu'au métro.

Super.

Le temps de traverser trois carrefours et de longer deux blocs d'immeubles, je vais devoir subir son discours sur les avantages de la ville durant l'été.

Tu parles ! J'ai respiré suffisamment de gaz d'échappement dans cette agglomération suffocante pour toute mon existence. J'ai passé les premiers mois de ma vie à New York dans un appartement sous-loué, que j'ai partagé quelque temps avec une colocataire, recrutée comme moi dans les petites annonces de **Village Voice**... Merci du cadeau !

Elle s'appelait Mercedes, et les rares fois où nous nous croisions, elle semblait complètement abrutie. Elle allait se coucher quand je me levais et passait ses nuits dehors à faire Dieu sait quoi. Je tentais parfois de la questionner, mais ses réponses étaient toujours très évasives.

Nous quittâmes toutes les deux l'appartement le jour de la fête du Travail, lorsque l'acteur qui nous l'avait sous-loué revint de vacances. Je ne l'ai jamais revue mais je ne serais pas surprise de la voir apparaître dans un épisode de **Cops** un jour, démasquant un méchant, l'arme au poing.

Grâce à ce premier été en sous-location, j'avais économisé suffisamment d'argent pour louer mon propre studio à Manhattan, dans l'East Village ! Enfin, pas tout à fait dans la plus belle partie du quartier, je dirais même que c'est tout le contraire... Mon appartement est sombre et déprimant, un peu comme ceux que l'on voit dans ces vieux films en noir et blanc, quels que soient les efforts que je fais pour le décorer.

Cela dit, je ne me donne pas beaucoup de mal.

Kate, que j'ai rencontrée juste après mon arrivée à New York, et qui vit dans un bel immeuble en pierre au cœur du West Village — un appartement mis gracieusement à sa disposition par ses parents fortunés qui sont retournés à Mobile — pense que je dois investir dans un jeté de canapé coloré pour recouvrir mon futon.

Ce à quoi je lui réponds que je suis fauchée, ce qui est vrai, mais pas totalement, la vraie raison étant que je ne veux pas investir dans cet appartement. Tout simplement parce que si je fais de la déco, je me sentirai vraiment chez moi et je n'aurai plus le courage de changer.

Or il est hors de question que je finisse vieille fille ici, dans un de ces appartements ternes de l'East Village.

Je veux vivre avec Will. Le plus vite possible. Et pour toujours.

— Et réfléchis. Will jouera peut-être Shakespeare cet été, avec sa troupe.

— Tu crois ?

Je hausse les épaules. En fait, j'imagine que ce sera plutôt La Petite Boutique des horreurs ou Carrousel.

— ... les glaces italiennes achetées aux vendeurs ambulants, les week-ends dans les Hamptons...

Je renifle avec dédain.

— J'ai une location. Tu pourras venir me voir.

Elle a déjà des projets pour l'été, ce qui est difficile à envisager par ce samedi matin du mois de mai, grisâtre et froid.

Pendant que nous avançons dans cette partie du sud de Broadway, nous croisons des types aux piercings multiples, des familles qui se promènent avec des poussettes, des bandes d'adolescents en vadrouille.

Nous jetons nos tasses en carton blanc dans une poubelle à l'angle de la 8<sup>e</sup> et de Broadway. Quelques mètres plus loin, Kate tombe en admiration devant une paire de mules couleur corail fluo, l'étiquette indiquant la modique somme de cent dollars.

Je descends dans le métro et me cale le dos contre le mur du quai, en faisant attention à ne pas salir mon nouveau pull Old Navy. Mon regard tombe bientôt sur un type crasseux qui arpente le quai d'un pas lent. Il semble complètement ailleurs : alors qu'il fait à peine dix degrés dehors, il est torse nu, habillé d'un short, et chaussé de tongs. Comme il parle tout seul, il me semble entendre le mot « poux » ou bien est-ce « poule » ? En tout cas je ne suis pas la seule à me méfier.

Qui n'a pas en tête l'histoire d'un innocent New-Yorkais poussé sur les rails alors qu'il attendait le métro ? C'est arrivé à mon ami Raphaël, mais celui qui l'a poussé est tombé sur la voie lui aussi, emporté par son élan. Le type en question avait l'allure d'un homme d'affaires, avec son élégant manteau noir et son attaché-case. Mais quand les policiers l'ont examiné, ils ont trouvé des rats planqués sous le manteau ! La morale de cette histoire, c'est que vous ne savez jamais à qui vous avez affaire dans une grande ville, et qu'il vaut mieux se tenir dos au mur pour ne pas avoir de surprises.

C'est exactement ce que je fais.

Soudain, le grondement familier annonce l'arrivée du train, juste avant que n'apparaissent les lumières de la rame. Le train de la ligne N entre en gare, et je me détache du mur et m'approche de manière à être juste en face de la porte au moment où le train s'arrête. Cette tactique, longuement étudiée, n'est réalisable qu'après des mois de fréquentation de la même ligne, à horaires fixes.

La voiture est bondée, il y fait une chaleur étouffante, ça sent le sucre et la nourriture chinoise. Mon voisin écoute de la musique hip hop à fond dans son baladeur, de sorte que j'en profite autant que lui.

Alors que le train démarre, je reprends le cours de mes pensées, qui reviennent inmanquablement vers Will. Je me demande s'il sera réveillé lorsque j'arriverai chez lui — il ne se

lève jamais avant midi, le samedi. Il partage son appartement avec Nerissa, une fille qu'il a rencontrée à une audition l'automne dernier.

Est-ce que ça me gêne qu'il cohabite avec une autre fille ?

J'adorerais pouvoir répondre que ça m'est complètement égal. Mais je dois reconnaître que ça ne me déplairait pas que quelqu'un pousse Nerissa sous le train demain, par exemple...

D'origine anglaise, elle a à la fois le charme et le corps d'une danseuse. Il faut dire qu'elle fait partie d'un spectacle de danse qui a débuté à Broadway il y a quelques mois. Elle a installé son futon derrière un paravent Ikéa, alors que Will dort dans son grand lit... Un fossé les sépare à jamais.

Je le crois sincèrement. Ou plutôt je m'efforce d'y croire. Parce que Nerissa a un petit ami, un Ecossais du nom de Broderick, joueur professionnel de golf. Et parce que Will est censé être avec moi.

Bien sûr, j'ai remarqué le regard qu'il lui lance quand elle se promène dans son justaucorps string enfilé par-dessus ses collants de danse, avec ses hanches parfaites et sa poitrine ferme et rebondie, sans même le secours d'un soutien-gorge.

A côté d'elle — ou même sans comparaison —, je suis ce qu'on appelle « bien en chair », avec des hanches larges, des cuisses et des fesses rebondies. Mes soutiens-gorge n'ont rien de vaporeux petits morceaux de dentelle, reliés entre eux par des brins de ruban. N'allez surtout pas croire que je porte une gaine, mais j'apprécie les dessous que l'on peut qualifier de « solides », pour compenser une tendance naturelle au balancement et à l'affaissement, et surtout, pour prévenir une aggravation du phénomène.

Will adore la belle lingerie du genre de celle que Nerissa range dans le tiroir de sa commode de chez Pottery Barn. Je le sais, parce que durant notre dernière année de fac, et alors que nous sortions officiellement ensemble depuis plusieurs mois, et que je sentais que nous allions devenir amants, Will m'a offert un body Christian Dior.

Il était en satin couleur champagne, de deux tailles trop petit. Je ne sais pas s'il me voyait plus mince que je n'étais, ou si c'était un message...

Quoi qu'il en soit, chaque fois que je le portais, c'était avec un soutien-gorge et une culotte en dessous. Le soutien-gorge, parce que sinon ça aurait paru obscène, et la culotte, parce qu'à chaque pas les agrafes de l'entrejambe sautaient. Etais-je trop grande ou trop large, ou malheureusement, les deux à la fois ? Finalement, je remplaçai les pressions par un système de crochets. J'avais appris à coudre au Brookside College. A l'époque, même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé que ces cours me serviraient à quelque chose d'aussi coquin que de changer le système de fermeture d'un body offert par un homme avec lequel je m'apprêtais à avoir des relations sexuelles.

Aujourd'hui encore, je me demande quel effet je faisais réellement à Will dans cette tenue : quand je me revois portant ce body rafistolé, avec les bretelles de mon soutien-gorge apparaissant en dessous des fines bretelles de satin, et ma culotte de coton blanc dépassant du body et recouvrant le haut de mes cuisses potelées...

J'aime à croire qu'il me trouvait irrésistible, mais avec du recul, je n'en suis plus très sûre.

Lorsque nous fîmes l'amour pour la première fois, à la fac, c'était après avoir bu deux bouteilles de vin dans l'appartement qu'il partageait avec un couple de comédiens homosexuels et qui étaient sortis ce soir-là répéter une pièce de théâtre qui serait jouée sur le campus, et dans laquelle Will ne figurait pas. Il en voulait terriblement à Geoff Jefferson, le professeur de théâtre, de l'avoir oublié. Il l'accusait même de détester les hétéros.

Nous bûmes du vin, il insulta Geoff Jefferson, nous bûmes encore et encore, et nous fîmes l'amour sur le premier lit qui se présentait et qui était celui d'André, son colocataire.

Voilà comment je perdis ma virginité, sur un dessus-de-lit en pur coton égyptien importé d'Italie, avec, au-delà des douces épaules de mon amant, la vision de Marilyn Monroe en poster, les jambes écartées au-dessus d'une bouche d'aération du métro, sa robe volant autour d'elle.

Justement, en parlant de métro, il est temps que je descende. Times Square, où se côtoient dans une proximité vulgaire des cafés à thème, des boutiques branchées dans des entrepôts rénovés, là où il y avait autrefois des peep-shows, des bars avec entraîneuses et des spectacles pornos.

Au coude à coude avec des immigrants de toutes les origines, cernée par des touristes obèses, le ventre barré par la bandoulière de leur sac, et par un groupe de lycéens en contemplation devant le studio de MTV installé sur Broadway, je me faufile, direction nord et est.

Je fais un stop rapide au coin de la rue, pour acheter un paquet de Salem légères et l'édition du *Post*. Cette fois le vendeur pakistanais m'accueille avec force démonstrations d'amitié. Ce n'est pas toujours le cas, parfois, il fait celui qui ne me reconnaît même pas. Aujourd'hui, apparemment, il est bien luné.

— Salut ! Comment ça va ? hurle-t-il carrément à mes oreilles, comme si nous nous retrouvions après des années.

— Super ! Et vous ?

Je hurle à mon tour pour ne pas être en reste. Il a un geste vers le ciel et ajoute d'un air désabusé :

— Ce temps ! Trop froid, trop gris !

J'acquiesce avec un certain manque de conviction, j'ai du mal avec ce genre de conversation, je tente néanmoins de participer :

— On dirait que l'été n'arrivera jamais !

Bel effort !

— Oh, mais si, il va arriver, et quand il sera là, vous le regretterez !

Au temps pour moi, encore que je ne sais pas si ce « vous » qu'il emploie est un « vous » collectif ou s'il m'est réservé, signifiant que je serai seule et misérable cet été, non seulement parce que la ville sera invivable entre juin et septembre, mais aussi et surtout parce que Will ne sera pas là...

## 2

Le studio de Will se situe au 26<sup>e</sup> étage d'un bel immeuble avec un immense hall, trois ascenseurs et un portier. C'est exactement comme ça que j'imaginai les immeubles new-yorkais, quand je vivais encore dans ma petite ville de province. Je veux parler de l'immeuble, car l'appartement en lui-même est juste un cagibi, comme il se doit à New York.

Quand je vivais à Brookside, je regardais beaucoup la télé, surtout les séries dont l'action se déroulait à New York. Et pour moi, l'appartement typique devait comporter deux chambres à coucher — pour chacun des deux colocataires —, un grand salon avec de belles baies vitrées, une terrasse donnant une vue panoramique sur la ville, sans oublier l'indispensable escalier de secours en fer pour le côté rétro...

Vous imaginez ma déconvenue quand j'ai découvert la réalité du logement à New York ! Je ne reviendrai pas sur mon propre appartement, vous savez déjà à quoi vous en tenir. Quant à celui de Will, je dirais que c'est une pièce carrée, avec d'un côté une fenêtre, et de l'autre une cuisine à peine plus grande que la cage d'escalier de la maison de mes parents. Son lit est sous la fenêtre. Le futon de Nerissa et sa commode sont près de la cuisine. Ils sont séparés par le fameux paravent mentionné plus haut.

Entre les deux, il y a une sorte d'affreux canapé en cuir noir, que Will a racheté au précédent occupant des lieux, dont la fiancée refusait obstinément qu'il entre dans la corbeille de mariage (le canapé, pas le fiancé...).

Il y a aussi tous les CD de Will sur une étagère, ses magazines, ses pièces de théâtre, sa paperasse, et les livres de littérature américaine qu'il n'a pas pu revendre après deux semestres à la fac.

Comme il m'ouvre la porte du hall par l'Interphone, je pense qu'il m'attend avec impatience à la porte de son appartement. Pensez-vous ! Je dois frapper deux fois pour qu'il m'ouvre, et encore, en bâillant et en s'étirant, preuve qu'il sort à peine du lit. Même débraillé et à moitié endormi, il est sublime ! Enfin, c'est l'effet qu'il me fait...

Kate m'a dit un jour, après avoir avalé deux bourbons au bar du Royalton, qu'il y a en Will quelque chose de vaguement efféminé qui la gêne. Depuis ce jour, je me surprends parfois à guetter chez lui des signes de sa supposée homosexualité, comme par exemple une allure affectée ou un regard trop appuyé, en présence de James, le portier de son immeuble, un homme trop beau pour être honnête, si vous voyez ce que je veux dire...

Mais pour l'instant rien de tel, et je me demande où Kate est allée chercher tout ça ! Peut-être que pour elle, qui vient du Sud profond, les comédiens sont forcément tous homosexuels.

Puis-je lui reprocher ce type de préjugés ?

Quoi qu'il en soit, autant que je sache, Will est un Homme avec un grand H. Il mesure un mètre quatre-vingt-cinq, n'a ni barbe ni moustache, mais une mâchoire volontaire et une charmante fossette au menton. Ses cheveux sont bruns et épais, et toutes les coupes lui vont. Ses yeux, ni tout à fait bleus, ni tout à fait gris, sont de la nuance de mon pull favori chez J. Crew. Dans le catalogue, ils appellent ça « teinte fumée ». Il est tellement actif qu'il n'a pas un gramme de graisse en trop. Il porte souvent des pulls à col roulé, et il sent bon l'eau de Cologne.

D'après mon éducation, seuls les Italiens portent de l'eau de Cologne et des bijoux, comme mon père et mes frères — et aussi Jason Miller, le coiffeur de ma petite ville natale, qui a quelque chose de spécial. Ce « quelque chose » étant essentiellement, d'après ma mère — dont c'est l'un des sujets de conversation favoris —, qu'il n'est toujours pas marié à son âge, ce qui est tout à fait étrange pour un si gentil garçon.

Ma mère a un certain nombre d'idées reçues comme celles-ci. Par exemple, elle est persuadée que Lee Harvey Oswald a agi seul, que O.J. recherche les vrais tueurs de sa femme et que tout au long de ma vie de femme adulte, j'assisterai à la messe du dimanche matin, après être allée me confesser la veille.

Pour en revenir à l'eau de Cologne, c'est le seul détail qui peut ranimer les soupçons de Kate sur la féminité de Will...

En tout cas, dès le réveil, il sent bon et il est incroyablement beau et attirant.

— Je t'ai réveillé ? dis-je en me hissant sur la pointe des pieds pour embrasser sa joue, couverte d'une barbe naissante.

— Pas de problème, me répond-il avant de se diriger vers la cuisine où il se sert un grand verre d'eau fraîche.

— C'était comment cette nuit ?

— Crevant. Une bande de douairières décaties de l'East Side, accompagnées de leurs maris, tous coureurs de jupons. Au menu, Martini et carpaccio de bœuf, alors que ça fait des années qu'on ne sert plus ce genre de menu, c'est ringard.

— Et le Martini ?

— Avec une foule pareille, ça passe encore.

Je dois préciser que Will travaille pour Cocktails et petits fours, un traiteur de Manhattan. Il se fait un fric fou comme serveur pour des mariages, ou des dîners de charité. La plupart des participants ont pignon sur rue, et il apprend parfois les derniers ragots sur quelque célébrité, ce que je trouve fascinant.

— Ecoute, Trace, je sais que nous devons aller à la fête de ton copain, ce soir, mais je dois travailler.

— Quoi ! Mais ça fait des mois que c'est prévu, c'est le trentième anniversaire de Raphaël.

Je dois attendre que Will boive entièrement son grand verre d'eau — il en boit parfois vingt par jour — pour qu'il me réponde :

— Je sais, j'ai demandé à Milos de me donner ma soirée, mais il est coincé. Jason s'est foulé la cheville hier à la patinoire.

Il s'agit de Jason Kenyon, un autre serveur, ancien champion olympique de patinage artistique. Je ne suis pas très calée en sport, mais j'ai quand même entendu parler de lui, je crois qu'il a eu une médaille de bronze il y a quelques années au Japon. Et maintenant, il tente de devenir acteur, ici, à New York.

Il doit être aussi fauché que les autres, puisqu'il consent, comme eux, à s'affubler d'une veste de

style indien pour porter des plateaux monstrueusement chargés de vaisselle, et débarrasser les assiettes de riches convives.

Cela dit, ils sont payés vingt dollars de l'heure, sans compter les pourboires.

— Milos doit bien pouvoir trouver quelqu'un d'autre ?

— Il ne veut pas prendre n'importe qui. C'est le mariage de quelqu'un de célèbre, qui a lieu dans les Hamptons, et les serveurs sont triés sur le volet.

— C'est flatteur pour toi, mais moi, ça ne m'arrange pas du tout.

Will pose son verre dans l'évier, s'avance vers moi et m'embrasse sur la joue.

— Je suis désolé, Trace.

J'encaisse, puis demande :

— Quelle célébrité ?

— Je ne peux rien dire.

— Tu ne peux rien dire ?

Je m'avance vers lui, ou plutôt vers son dos car il a reculé à l'autre bout de la pièce.

— Même à moi ?

— Je suis tenu à la plus grande discrétion, dit-il d'un ton un peu prétentieux, enlevant en même temps son T-shirt et le mettant aussitôt dans la corbeille à linge. Tu le sauras demain. Ce sera dans tous les journaux.

— Allez, dis-le-moi maintenant. Je meurs d'envie de le savoir.

— C'est impossible. Je ne sais même pas exactement où le mariage va avoir lieu. Ils ne veulent pas prendre le risque que quelqu'un prévienne la presse. Je dois donner un mot de code au chauffeur de la voiture qui viendra me chercher à la station de train, et qui m'emmènera sur les lieux du mariage.

Je ne peux m'empêcher de rire à l'évocation de cette ridicule vision de Will en agent secret.

— Mon Dieu, Will, et que crois-tu que je vais faire, tuyaute les journaux à scandales ?

Il rit à son tour, et cette fois enlève son caleçon.

— Tu le sauras demain.

— En même temps que tout le reste de la planète, dis-je en grommelant, pendant que son caleçon rejoint son T-shirt dans la corbeille.

Contrairement à moi, il est parfaitement à l'aise avec son corps. Je ne pourrais jamais me promener toute nue comme il le fait, même devant lui. **Surtout** devant lui. J'aurais beaucoup trop conscience de son regard posé sur mes cuisses tremblotantes et sur mes seins swinguant joyeusement autour de mon nombril.

Cela dit, je pense que même si j'avais un corps parfait, je ne pourrais pas me promener toute nue. Certaines femmes disent que ça change après une grossesse. Selon ma sœur Mary Beth, qui a eu deux enfants, le fait de se retrouver nue sur la table d'accouchement, entourée d'une ribambelle d'étrangers indifférents à votre drame personnel, change radicalement votre niveau de pudeur. D'après elle, après une telle expérience, ce mot n'a même plus aucun sens !

C'est sûrement vrai, car juste après, Mary Beth s'est inscrite à un club de gym, avec massages et sauna.

Quand je pense que, lorsqu'elle était au collège, ma mère avait dû demander pour ma sœur une dispense définitive pour les douches après les cours de gym, en raison de sa pudibonderie malade...

J'étais comme elle moi aussi. Malheureusement, entre-temps, ma mère avait élevé trois fils qui adoraient se mettre tout nus devant mes copines et moi, et une fois de dos, se penchaient en avant et

nous pétaient joyeusement au nez. Si bien que lorsque, à mon tour, je lui ai demandé d'une petite voix de me faire dispenser de la douche collective obligatoire après la gym, elle m'a envoyée balader.

— J'ai absolument besoin de cet argent, poursuit Will. Je pars dans quelques semaines, et je ne gagnerai quasiment rien cet été.

— Je suis sûre qu'ils te paieront.

— Oui, sans doute, mais rien à voir avec ce que je gagne chez Milos... Bon ! Je vais prendre une douche. Et après nous irons prendre le petit déjeuner dehors.

— Le déjeuner, je rectifie en prenant une cigarette dans mon paquet.

— Peu importe. S'il te plaît, peux-tu éviter de fumer ici ?

J'interromps mon geste, interloquée.

— Et pourquoi ça ?

— Ça dérange Nerissa. Elle se plaint que ses vêtements sentent le tabac chaque fois que tu viens ici.

— Oh !

Je remets lentement la cigarette dans le paquet, cherchant désespérément une réponse intelligente. Inutile, il s'est déjà enfermé dans la salle de bains.

Ainsi, je ne pourrai plus jamais fumer chez Will ?

Consternée par cette nouvelle, je m'assois sur le lit pour réfléchir, attrapant machinalement un magazine qui traîne par terre. **Week-end et loisirs** — Will y est abonné. Je le feuillette distraitement.

Nerissa est dans son droit, elle n'a pas envie de devenir une fumeuse passive à cause de moi, et je me sens coupable d'importuner ainsi mon entourage avec mes mauvaises habitudes. Mais, d'un autre côté, Will ne m'a jamais fait de réflexion à ce sujet jusqu'à présent. Il lui est arrivé de m'acheter de temps en temps un paquet de cigarettes, et il m'a souvent dit que s'il n'était pas chanteur, il se mettrait à fumer lui aussi.

Une idée insidieuse commence à germer dans mon esprit : pourquoi Will n'a-t-il pas pris ma défense devant Nerissa ? Il aurait pu lui dire qu'il m'autorisait à fumer chez lui, un point c'est tout. Elle n'aurait eu qu'à s'incliner, après tout, il est le premier locataire des lieux, c'est lui dont le nom figure sur le contrat de location. Et plus j'y pense, plus j'ai envie d'une cigarette.

Je n'ai pas commencé à fumer en cachette au collège, je ne viens pas d'une famille de fumeurs. Dans ma famille, seul Vinnie, le futur ex-mari de ma sœur, et mon grand-père, fumaient comme des pompiers — mon grand-père qui a un cancer depuis un an. Cela devrait m'inciter à arrêter, mais je me dis qu'il a plus de quatre-vingts ans et que j'arrêterai dans quelques années, une fois mariée, ou quand je serai enceinte, parce que je pense que ce n'est pas bien d'exposer un fœtus au goudron et à la nicotine.

Donc, jusqu'à présent ma nicotine n'a jamais embêté personne. Sauf Nerissa bien sûr.

J'ai commencé à fumer au collège. Mon amie Sofia s'y était mise pour perdre du poids et, à l'entendre, ça marchait. Sauf qu'elle a fini l'année dans une clinique de Cleveland pour cause d'anorexie, et, à ce moment-là, elle allait tellement mal que la cigarette était le dernier de ses soucis.

Evidemment, ce n'est pas un exemple à suivre, mais je préfère ça plutôt que de me priver de nourriture ou de faire du sport.

Je donnerais tout pour être mince et pour ressembler aux starlettes posant sur la Croisette lors du festival de Cannes.

Poitrine voluptueuse, taille fine, ni hanches ni cuisses.

Dans ma famille, toutes les femmes sont plantureuses, mais ça n'a rien à voir avec les filles des



magazines. Dire que ma grand-mère maternelle porte encore un soutien-gorge à baleines, comme dans les années 40 ! Elle est fière de ce qu'elle appelle pudiquement sa **silhouette**.

Pas moi. Ma silhouette, je pourrais m'en passer. Je remplacerais volontiers tout ce qui est en trop entre mes côtes et mes clavicules, par une poitrine plate comme un garçon, exactement le genre qui était à la mode ces derniers temps. Parce que je ne crois pas une seconde que Rubens puisse redevenir à la mode un jour.

J'entends Will chanter sous la douche.

Il a une belle voix. Il devrait laisser tomber les spectacles où il se produit à Broadway pour enregistrer un disque, mais il ne veut pas. Son rêve est de devenir célèbre ici, sur scène. Jusqu'à présent, il n'est apparu que dans deux spectacles très confidentiels, l'un est une obscure reprise, l'autre une création d'un type qu'il a rencontré au cours de théâtre. Les deux n'ont tenu l'affiche que quelques semaines.

Je me demande quelle stratégie adopter avec Will. Dois-je lui dire carrément que je veux venir avec lui cet été ? Après tout, peut-être qu'il n'attend que ça, ou bien dois-je attendre que ça vienne de lui ?

Je n'ai jamais pensé auparavant à ce que je ferais si je l'accompagnais. En tout cas, je sais que je ne vivrai pas avec lui, puisqu'il habitera avec les autres acteurs. Est-ce que je trouverai facilement une chambre à louer cet été, dans une petite ville de province à une heure de route d'Albany ? Au moins, il doit y avoir du travail, car il y a de nombreux touristes dans cette région. Je ne suis pas difficile, je me contenterai d'un job de serveuse, ou bien je pourrai garder des enfants.

Je ferai n'importe quoi plutôt que d'avoir à subir la routine du métro-boulot-dodo dans la fournaise de l'été dans une ville polluée, et de passer mes journées au téléphone et à faire des photocopies...

Quant à la carrière dans la pub... Eh bien, je pourrai toujours trouver un autre poste à la rentrée. Après tout, je n'ai pas un plan de carrière très défini, je veux surtout un travail qui me permette d'utiliser mon diplôme d'anglais.

Je suis prête à tout, sauf à enseigner.

Mes parents me poussent pourtant dans cette voie. Ils pensent que c'est ce qu'il y a de mieux pour une femme. Du reste, ma mère était professeur avant de se marier. Ma tante Tanya est enseignante, tout comme ma sœur Mary Beth. Elle s'accroche à son métier, depuis que mon futur ex-beau-frère Vinnie est rentré un soir de l'année dernière en lui disant qu'il ne l'aimait plus.

Ça l'a bouleversée — ils ont deux enfants en bas âge — mais si vous voulez mon avis, elle est quand même beaucoup mieux sans lui. Il faisait du charme à toutes les femmes qu'il croisait, et le phénomène s'est aggravé après les grossesses de ma sœur, qui lui ont laissé chacune un excédent de cinq bons kilos.

Je dois reconnaître qu'elle fait tout son possible pour les perdre, d'où son inscription à un club de gym. D'autant qu'elle a le temps, depuis qu'elle n'enseigne plus. En réalité, elle venait de perdre son travail. Et huit jours après, Vinnie la quittait, sans le moindre remords !

\*

\* \*

La douche et le chanteur s'interrompent, et un instant plus tard, Will sort de la salle de bains avec juste une serviette drapée autour de la taille.

Je me demande s'il fait la même chose quand il est seul avec Nerissa. Ça ne m'étonnerait pas,

car la nudité ne le gêne pas.

Et puis, je sais bien qu'elle a un petit ami, et elle sait que je sors avec Will, donc j'ai confiance.

Ils sont seulement colocataires.

Bien sûr...

Bien sûr ?

— Que fais-tu ? me demande-t-il.

— Je lis Week-end et loisirs.

— Tu me regardais bizarrement, comme si quelque chose te préoccupait.

— Ah bon ! dis-je avec un haussement d'épaules.

A son tour, il hausse les épaules, et la serviette tombe par terre. Pour dire quelque chose, je raconte n'importe quoi sur un article de la revue, car je sens que ce n'est pas le moment d'aborder la question de mon éventuelle présence à ses côtés cet été.

On verra après le déjeuner...

Je devrais peut-être renoncer à mon projet. Finalement, si je lui demande de l'accompagner, il va me trouver collante. C'est vrai que ça va lui donner l'impression que je m'accroche à lui de peur de le perdre, ou que je veux être sûre qu'il ne me trompe pas.

Le problème, c'est que c'est exactement pour ça que je veux partir avec lui. Parce que quelque part en moi, j'ai le sentiment qu'il me trompe. Ce n'est pas une impression constante, mais juste au moment où je m'y attends le moins, mes soupçons se réveillent.

Je suis sans doute un rien paranoïaque. Mon ami Raphaël dit toujours que je dois avoir davantage confiance en moi.

Will a enfilé son jean, un T-shirt bleu marine et des tennis. Il se recoiffe rapidement et se tourne vers moi :

— Tu es prête ?

J'acquiesce, pose mon magazine et attrape mon pull molletonné et mon grand sac noir.

Alors que nous sortons de chez lui, je tends la main pour prendre la sienne. Il n'aime pas les démonstrations en public, il dit que ça vient de son éducation plutôt rigide. Moi, c'est tout le contraire, dans ma famille, on s'embrasse et on se serre dans les bras à la moindre occasion. Voilà pourquoi j'ai tendance à rechercher son contact plus souvent que je ne le devrais, le connaissant. Du reste, en arrivant devant l'ascenseur, après une petite pression, il lâche ma main pour appuyer sur le bouton.

A ce moment-là, c'est plus fort que moi, j'ai une petite poussée de paranoïa, et je me dis qu'il aurait très bien pu utiliser son autre main, celle qui est libre...

En fait, je voudrais qu'il soit aussi dingue de moi que je le suis de lui. Non, ce n'est pas ça ! Dingue de moi, je suis persuadée qu'il l'est, le problème c'est qu'il ne sait pas comment montrer ses sentiments.

Voilà !

C'est comme au début de notre relation, il avait pris l'habitude de m'appeler « ma chère Tracey ».

Quelle horreur ! Vous comprenez ce que je veux dire ? Pour lui j'étais sa « chère Tracey », pas sa « chérie », son « bébé » ou n'importe lequel de ces petits surnoms un peu idiots que l'on se donne quand on est amoureux.

Il ne le faisait pas exprès, mais chaque fois qu'il utilisait ce « chère », je me sentais complètement coincée, comme si j'étais l'élève et lui le prof. De sa part, ce n'était ni par affection ni par romantisme, et cela paraissait affecté.

Finale­ment, il a cessé de m'appeler ainsi. Il a dû se rendre compte que je ne lui disais jamais « cher... », ou peut-être a-t-il réalisé combien c'était ringard.

Bien entendu, du jour où il ne l'a plus dit, cela m'a manqué... Je me suis mise à espérer qu'il trouve un autre petit surnom, mais rien ne venait, et je ne me voyais pas lui en suggérer un.

Tu sais ce qui me ferait plaisir ? Que tu m'appelles « mon petit poussin d'amour ».

Cela dit, si c'était le cas, cela me ferait hurler de rire.

Vous voulez que je vous dise ? On n'est jamais content de ce qu'on a. Et maintenant qu'il va partir pour quelques mois, je ressens le besoin urgent de resserrer nos liens. Trois ans, ce n'est pas rien, mais je voudrais passer à la vitesse supérieure.

Il y a quelques mois, alors qu'il cherchait un colocataire, il a mis une annonce dans **Village Voice**. Je me suis sentie piquée au vif. J'espérais qu'il profiterait de l'occasion pour me proposer d'emménager avec lui. Encouragée par Kate et Raphaël, j'ai finalement décidé d'aborder le sujet. Au moment où je m'apprêtais enfin à le faire, il m'annonçait qu'il avait trouvé Nerissa.

Machine arrière toute ! Il faut voir les choses en face : imaginez un acteur beau comme un dieu, allergique à tout engagement, et prêt à larguer les amarres dans quelques jours. Et courant loin derrière, prête à se laisser distancer, une secrétaire timide, doutant d'elle-même, et voulant se caser à tout prix.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai un mauvais pressentiment.

Enfin, ce n'est pas ça qui va me couper l'appétit !

Arrivés au petit restaurant situé en bas de l'immeuble de Will, je commande un hamburger bacon, fromage, accompagné d'oignons frits.

Mais je ne trouve toujours pas le courage de lui demander si je peux venir avec lui cet été.

### 3

Pour chacun de ses anniversaires, Raphaël organise une superfête chez lui. Un agent immobilier de Manhattan — ou bien quelqu'un de résolument optimiste, ou encore, un aveugle — dirait qu'il habite dans un ancien entrepôt transformé en loft.

Le problème, c'est qu'ici rien n'a été transformé. Cela a toujours l'aspect d'un entrepôt sombre, humide, mal aéré car sans fenêtres ou presque, et virtuellement meublé. Un lieu que même Martha Stewart, la grande spécialiste de la décoration, armée d'un pistolet à colle, de kilomètres de chintz, et de dizaines de rouleaux de moquette, renoncerait à transformer.

Seulement, c'est immense. Et, ça, à Manhattan, ça n'a pas de prix. Il y a donc toujours un monde fou aux anniversaires de Raphaël. Il invite tous les gens qu'il croise, et leur dit d'inviter eux aussi qui ils veulent.

Selon Kate, qui l'a connu un an avant moi, et qui a participé à sa précédente fête d'anniversaire, on y croise tous les plus beaux homos de Manhattan, accompagnés de filles sublimes et hyper-branchées.

Raphaël a trente ans. C'est pour lui une année à marquer d'une pierre blanche : il a donc invité encore plus de gens, tous plus branchés les uns que les autres. Comme d'habitude, ce sera une soirée déguisée, m'a prévenue Raphaël. L'année dernière, c'était sur le thème de la jungle : super-mecs en peaux de bêtes. L'année d'avant, la plage était à l'honneur : super-mecs en shorts flashy. Cette année, ce sont les îles.

Le point commun, c'est un minimum de vêtements pour un maximum de fun, aidé en cela par une consommation tout aussi déraisonnable de boissons alcoolisées.

Cette année, il a loué pour l'occasion de faux palmiers. Il voulait éclairer la soirée à l'aide de torches enflammées, mais je l'en ai dissuadé.

Son ami Thomas, qui est décorateur de théâtre à Broadway, a reconstitué une chute d'eau et un lagon. Des cocktails glacés sont servis dans des noix de coco en plastique.

J'arrive avec presque deux heures de retard, Kate dans mon sillage. C'est à cause d'elle que nous arrivons si tard, elle avait pris rendez-vous dans un institut de beauté pour se faire épiler la moustache.

Moralité : nous avons dû attendre deux heures que les rougeurs disparaissent.

Alors que nous avançons au milieu de la foule des invités, elle s'accroche à mon bras et d'une voix inquiète me demande :

— Tu es sûre que ça ne se voit pas ?

En fait, si.

Malgré les tonnes de fond de teint qu'elle a tartiné dessus, on dirait qu'une noix de coco est tombée en plein sur sa lèvre supérieure ! Cela dit, elle est tout à fait dans le thème de la soirée...

La lumière chez elle est tellement tamisée, que je ne me suis rendu compte des dégâts qu'une fois dans le métro.

— Tu es parfaite, dis-je en mentant effrontément.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu es parfaite, je hurle pour qu'elle puisse m'entendre malgré le brouhaha. Mais je ne comprends pas pourquoi tu as attendu le dernier moment pour te faire épiler. Pourquoi n'as-tu pas fait ça en début d'après-midi, ou hier ? Tu sais bien que tu fais toujours une réaction à la cire.

— Je n'avais pas vu que ma moustache avait repoussé à ce point jusqu'à hier soir... Alors que voulais-tu que je fasse ? Me pointer ici avec une moustache naissante ? Je t'en veux de ne pas me l'avoir dit ce matin.

— Je ne m'en étais pas aperçue, Kate. J'étais trop préoccupée par mes propres soucis.

— Je suis vraiment si moche que ça ?

Elle s'approche de l'écran de la télévision à quelques pas d'elle et tente d'évaluer les dégâts en regardant son reflet.

— Tracey !

Raphaël s'approche de moi avec dans une main un cocktail glacé couleur fraise, surmonté d'une ombrelle en papier.

Il m'embrasse sur la joue. Toujours aussi beau, avec ses cheveux bruns, sa peau mate et les plus longs cils qu'il m'ait été donné de voir. Les gens le confondent avec Ricky Martin, confusion qu'il entretient volontiers, allant même jusqu'à signer des autographes et raconter les grands moments de sa « vie d'artiste ».

— Joyeux anniversaire, mon cœur, dis-je en le serrant contre moi.

— Mais tu n'es pas habillée, Tracey !

— Comment ça ?

Je prends l'air horrifié, comme si j'allais découvrir que j'étais nue.

— Ne me fais pas des peurs pareilles, Raphaël.

Il m'attrape par les épaules.

— Je veux dire que tu ne t'es pas **déguisée**.

— Et que voulais-tu que je mette ? Un Bikini ? Crois-moi, Raphaël, c'est beaucoup mieux comme ça, dis-je en jetant un regard à ma tenue, un pull à col roulé noir, un blazer noir et un pantalon noir assez branché que je viens de m'acheter.

Heureusement, l'ensemble m'amincit et n'a rien de triste.

— Ta tenue est très réussie.

— Tu aimes vraiment ? demande-t-il en reculant de quelques pas pour que j'apprécie mieux la chemise hawaïenne, le short ultra-court et les bottes italiennes. Tu ne trouves pas que ça fait un peu trop homo, Tracey ?

Au cas où vous ne l'auriez pas noté, Raphaël est un adepte des prénoms. Quand il s'adresse à vous, il utilise volontairement le vôtre plusieurs fois de suite. Il pense que ça lui donne un genre.

— Et depuis quand te préoccupes-tu de ce genre de choses, Raphaël ?

— Depuis que j'ai vu le type qui est arrivé avec Alexandre et Joseph. Tracey, il est merveilleusement et incroyablement discret. Tu ne croirais jamais qu'il est homo comme nous.

Il m'indique en même temps un homme plutôt bien habillé, en grande conversation avec Alexandre et Joseph, qui ce soir, côté déguisement, n'ont pas choisi la discrétion : ils portent tous

deux un sarong et des turbans dorés.

— Homo comme nous ? Parle pour toi, dis-je à Raphaël.

Et, tout en regardant l'homme en question qui, avec son sweat et son jean bleu, n'est visiblement pas déguisé, j'ajoute :

— Il n'est peut-être pas homo, après tout.

— Oh, je t'en prie ! Eh ! Kate !

Raphaël crie son nom alors qu'elle nous rejoint. Il l'embrasse sur la bouche — sa façon habituelle de dire bonjour — puis recule d'un pas, secoue la tête en fronçant les sourcils, et avec son pouce essaie — en vain — d'essuyer la lèvre supérieure de Kate.

— Excuse-moi, je t'ai mis une trace de mon cocktail à la fraise.

— Oh non !

C'est dans ces moments-là, quand elle ne contrôle plus la situation, que son accent traînant du Sud remonte à la surface : ça donne un « Ooh naan ! » tout à fait ridicule.

— Ce n'est pas du cocktail, Raphaël. Tracey !

Elle se tourne vers moi, le regard mauvais,

— C'est moche, hein, c'est rouge et à vif, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas si visible que ça.

— Pas si visible ? Raphaël a cru que c'était une trace de son cocktail !

Et Kate fonce vers la salle de bains, pour prendre la mesure des dégâts.

En réponse au regard interrogatif de Raphaël, resté silencieux pendant l'échange, je précise, laconique :

— Epilation à la cire.

Il acquiesce, et avec son irremplaçable compassion, ajoute :

— Pauvre petite chose, sa peau de pêche crémeuse a tourné à la pêche écorchée. Crois-moi, Tracey, l'épilation à la cire, c'est mortel.

— Comment veux-tu que je le sache, je pratique la décoloration.

— Fais-moi confiance, c'est mortel.

— Te faire confiance ?

— Je te parle en connaissance de cause, Tracey.

Son ton est sérieux et solennel. Selon les situations, Raphaël a deux types d'attitude : hyper-enthousiaste ou hyper-sérieux. Dans le cas présent, il ne rigole pas du tout.

— Tu veux dire que toi aussi tu t'épiles la moustache ?

Je n'en reviens pas.

— Tracey, bien sûr que non ! dit-il en frissonnant de douleur à cette simple évocation. Je me fais épiler par Cristoforo.

Autrefois, Cristoforo était à la fois son styliste et son amant, avant de devenir celui d'un célèbre acteur de feuilleton, tombé depuis lors dans l'oubli.

— C'est Cristoforo qui t'épile, je répète après lui, partagée entre un certain dégoût et une franche envie de rigoler.

— Et pas seulement la moustache. Tout le visage. Crois-moi, Tracey, c'est bien mieux que de se raser tous les jours.

— Je te crois, Raphaël. C'est donc comme ça que tu arrives à garder un air si jeune ?

— Tu sais tout. Viens avec moi, allons parler avec Alexandre et Joseph, dit-il de son ton « hyper-enthousiaste », en passant son bras sous le mien.

Nous nous dirigeons ainsi vers eux, de l'autre côté de la pièce. Au passage, j'attrape un cocktail

sur le plateau que porte un serveur tout en muscles et en abdominaux et dont le costume se résume à une mince lanière de cuir.

— Tu as engagé des serveurs ? je demande à Raphaël, qui hoche la tête.

— C'est Jones. Tu l'as déjà rencontré.

— Jones ? Jones comment ?

— Jones, c'est tout.

— Je ne m'en souviens pas.

— Si, j'en suis sûr.

— Non, je t'assure.

— Bien sûr que si, Tracey. C'est le danseur, celui de Long Island...

L'un des défauts de Raphaël — peut-être le plus agaçant — est de vous faire croire que vous savez de qui il parle, alors que vous ignorez totalement ce qu'il veut dire. Nous nous disputons fréquemment à ce sujet. Alors pour avoir la paix, je fais semblant de savoir de qui il parle.

Dans l'entourage de Raphaël, comme dans le milieu du show-business, chacun a droit à son petit surnom, comme il y a Cher et Madonna, il y a Cristoforo et Jones...

Tout ça n'a d'intérêt que pour les initiés.

Au moment où je m'appête à lui dire que cela m'intéresse très moyennement, il m'explique :

— Jones va faire partie de la troupe de **Hello Dolly**, en tournée cet été, dans tous les trous perdus du Texas. Alors je lui ai proposé de prendre un plateau et de faire le service, pour lui permettre de répéter son rôle. Cela dit, je lui avais conseillé de porter un smoking, tu sais, le machin noir avec un nœud papillon, mais, Tracey, tu connais Jones, il faut toujours qu'il montre ses fesses.

Comme je viens de le dire, je ne connais absolument pas ce Jones, mais je continue à avoir l'air intéressé :

— Hello Dolly ?

— Mais oui, tu sais bien, la scène avec les serveurs qui dansent.

Et le voilà qui se met à fredonner en esquissant quelques pas de danse, ce qui nous amène à deux pas d'Alexandre, de Joseph et de leur interlocuteur, que je n'avais encore jamais vu.

De près, l'Inconnu, comparé aux deux invités les plus flamboyants de la soirée, paraît — comment dire — normal.

Trop normal pour Raphaël.

— Aruba... Jamaïque... Oh ! je veux partir avec lui... Tracey, n'est-ce pas qu'il est **adorable** ?

Raphaël fond littéralement devant l'Inconnu, devenu l'objet de tous ses désirs, alors que la musique a doublé de volume.

— Il est mignon, c'est vrai, mais pas **adorable** ! je répons en hurlant par-dessus la musique.

— Enfin, Tracey ! Comment peux-tu dire ça ? Il est **adorable** ! Un point c'est tout.

Je regarde l'Inconnu plus attentivement. Cheveux bruns coupés court, yeux bruns, nez droit et une jolie bouche. Je l'imagine professeur, ou père de famille en train de tondre la pelouse de sa charmante maison de banlieue, le week-end.

En tout cas, il n'a pas du tout le look de la soirée. Au milieu de tous ces Alexandre, Joseph et autres Jones, complètement allumés, il surprend, pour ne pas dire qu'il « détonne ».

C'est sans doute justement ça qui attire autant Raphaël.

— Joseph ! hurle-t-il en s'avançant vers eux. J'adore ton sarong ! Le tien aussi, Alexandre ! Et toi... Qui que tu sois, j'adore ton sweat. Il vient de chez Banana Republic ?

— Je n'en suis pas sûr, répond l'Inconnu avec un léger mouvement de recul.

A bien réfléchir, j'avoue qu'il est vraiment mignon, avec ses yeux qui en réalité tirent sur le vert. Il doit être d'origine irlandaise.

Raphaël, bouche bée devant son idole, est momentanément aphone, mais il retrouve vite ses esprits, et sons sens inné de la séduction.

— Je ne crois pas vous avoir déjà rencontré, dit-il d'une voix mielleuse en lui tendant la main. Je suis Raphaël Santiago. C'est moi qui reçois ce soir pour mon anniversaire. Et voici mon amie, Tracey Spadolini.

— Buckley O'Hanlon...

Il nous serre la main à son tour.

— ... Ravi de faire ta connaissance, Raphaël. Bonsoir, Tracey.

— Bonsoir, dis-je d'un air distrait, ayant repéré un saladier plein de chips sur une table voisine.

En fait, je suis affamée. Je n'ai pas dîné avant de venir, car mon déjeuner avec Will a été si copieux que je me serais sentie coupable de me mettre une nouvelle fois à table.

Je recule discrètement et me dirige vers l'objet de ma convoitise, laissant Raphaël faire son numéro habituel, sur le fait qu'il est libre depuis qu'il a rompu avec son copain Anthony, qu'il travaille tous les matins, qu'il est allé à Paris pour son travail, qu'avant il travaillait à temps partiel et que maintenant, il est l'assistant du rédacteur de la rubrique mode de Elle.

Ce n'est pas aussi prestigieux que ça en a l'air, d'autant que son voyage à Paris date de quelques mois, mais Raphaël a une façon de le raconter qui fait croire à son entourage qu'il a fait le voyage en Concorde au côté de la directrice du magazine.

— Et toi, Buckley, que fais-tu dans la vie ? demande Raphaël.

— Je suis concepteur-rédacteur indépendant.

— Tu veux dire que tu écris ! Tu es écrivain, Buckley ! Et qu'écris-tu en ce moment ?

— Des publiereportages... rien de très excitant.

— Buckley rédige en ce moment le texte de notre nouvelle brochure. C'est comme ça que nous nous sommes connus, ajoute Alexandre en sortant un paquet de cigarettes.

Il en tend une à Joseph, puis se sert. Raphaël, qui ne perd jamais une occasion de piquer une cigarette, en attrape une au passage. Je plonge la main au fond de la poche de ma veste, et sors mon paquet de Salem légères.

Buckley secoue la tête.

— Je dois être le seul non-fumeur de New York.

— Oh, tu sais, j'arrête demain, annonce Raphaël.

— Ça date de quand cette lubie ? demande Joseph.

— Depuis que j'ai trente ans, tu sais, je veux pouvoir fêter mes quarante ans en bonne santé, et ce n'est pas en fumant trois paquets par jour que j'ai une chance d'y arriver.

— Arrête un peu, je t'en prie, lui dit Alexandre, en roulant de gros yeux du côté de Joseph.

Ils connaissent Raphaël par cœur et, comme moi, ont parfaitement compris qu'il avait décidé d'en faire des tonnes pour impressionner sa nouvelle proie.

Je décide de changer de sujet.

— Alors quoi de neuf dans votre nouvelle brochure ?

C'est la bonne question à poser, car Joseph et Alexandre adorent parler de leur métier. Ils tiennent une boutique de produits fins bio, sur Bleeker Street. Et ils viennent de lancer un site Web, où on peut passer des commandes.

— Si tout se passe comme nous l'espérons, à l'automne nous pourrions commencer à chercher la maison de nos rêves, à Bucks County, dit Joseph en croisant les doigts.



— Génial ! lance Raphaël.

Je lui jette un coup d'œil, il a l'air jaloux, ça ne m'étonne pas. Dans la communauté homosexuelle, c'est un peu le rêve de chacun, rencontrer l'âme sœur, acheter une maison ensemble, puis passer des années à la rénover, la décorer et la meubler.

Je dois reconnaître que je suis un peu jalouse moi aussi, de les voir échanger des regards complices et amoureux, du même genre que ceux que ma sœur Mary Beth échangeait avec Vinnie, juste après leur mariage, quand ils nous avaient annoncé qu'ils attendaient leur premier enfant.

Je veux vivre ça moi aussi.

Pas le genre Mary Beth-Vinnie qui tourne mal et se termine par un divorce. Non, je veux vivre ce que vivent Joseph et Alexandre. Ça saute aux yeux, sauf pour les plus coincés des conservateurs, que ces deux-là sont faits l'un pour l'autre.

Selon Raphaël, Alexandre et Joseph, qui ont la trentaine, se sont installés ensemble il y a des années dans un studio de Chelsea, bien avant que ce quartier ne soit à la mode.

Ils sont aussi différents que possible. Alexandre est un grand noir aux larges épaules, Joseph, d'origine italienne, est un petit nerveux. Alexandre a fait ses études dans une prestigieuse université de l'Est du pays, alors que Joseph a étudié à l'université la plus proche de chez lui. Alexandre vient d'une famille d'intellectuels, Joseph d'une famille d'ouvriers.

Malgré toutes ces différences, ils ont les mêmes attitudes, les mêmes intonations, la même façon de parler et de se mouvoir, on les croirait presque jumeaux.

Jones passe à côté de nous et distribue des cocktails à la ronde. Je commence à me sentir un peu gaie, il est temps d'arrêter de boire. J'ai le choix entre allumer une autre cigarette et plonger la tête la première dans le saladier de chips. Je choisis la première option, et allume la nouvelle avec la précédente.

— Et que fais-tu à part écrire des catalogues, Buckley ? demande Raphaël d'un air intimidé.

D'habitude, il fait très bien le timide, ça fait partie de sa stratégie de drague, mais là, il échoue lamentablement. Apparemment, il n'intéresse pas du tout Buckley.

A moins que celui-ci n'ait pas conscience de l'effet qu'il produit sur Raphaël, ce qui me paraît impossible, ce dernier ayant les yeux qui lui sortent de la tête et le souffle court. Peut-être est-il hétéro. Mais ça me semble tout à fait improbable. Qu'est-ce qu'un hétéro ferait dans une soirée pareille ? A ce moment précis de ma réflexion, un trio de drag-queens, en jupette de fibres de coco tressées et soutien-gorge en coquillages, fait une entrée triomphale.

Qu'est-ce qu'un hétéro super-mignon ferait dans une soirée comme celle-ci ? Non, ça ne colle pas.

— Je rédige des couvertures de livres, répond Buckley avec un haussement d'épaules.

— Tu plaisantes ! Buckley, mais c'est merveilleux !

Raphaël exulte comme si Buckley venait de lui annoncer qu'il était en train d'écrire la suite de Buffy et les vampires.

— Crois-moi, ça n'a rien de palpitant.

Buckley a l'air un peu embarrassé devant cet enthousiasme injustifié.

— Quelle sorte de livres ? je demande à mon tour.

— Tous les genres. Romans, suspense, autobiographies, littérature homosexuelle, livres de cuisine...

— Littérature homosexuelle ? Buckley, ai-je déjà lu quelque chose que tu as écrit sur ce thème ?

Raphaël est aussi rose et excité qu'une pom-pom girl à son premier match.

— Tu sais, je rédige seulement le texte résumant le livre sur la quatrième de couverture, corrige

Buckley, de plus en plus mal à l'aise.

— Je n'oublie jamais le résumé. C'est ce qui me fait acheter le livre, insiste Raphaël.

C'est à ce moment que Kate nous rejoint. Une longue mèche blonde pend devant son visage, sûrement pour tenter de dissimuler sa lèvre tuméfiée. Après que Raphaël l'a présentée à Buckley, elle me prend à part pour me dire qu'elle s'en va.

— Je ne t'en veux pas, lui dis-je pour la rassurer, entrevoyant derrière la mèche un rictus de colère, esquissé par une bouche tartinée de rouge à lèvres rose bonbon.

Elle a sans doute pensé que ça passerait davantage inaperçu, mais je dois avouer que le remède est pire que le mal.

— J'ai l'impression que ça empire.

— Tu crois ? me répond-elle ironiquement. On dirait juste que je me suis fait tabasser. Je ne comprends pas que tu m'aies laissée sortir dans cet état, Tracey.

Je ne comprends pas non plus. Mais je ne voulais pas venir seule à la soirée. Cela me gêne toujours d'apparaître seule quand je suis invitée quelque part. Même après plusieurs années à New York, je ne me sens pas à l'aise.

Je peux vivre seule, faire les boutiques seule et prendre le métro seule, mais je suis incapable d'aller au restaurant, au cinéma ou dans une soirée toute seule.

Quelle bonne copine je suis, n'est-ce pas ? Ce serait normal que Kate m'en veuille.

— Tu veux que je rentre avec toi ? je lui demande d'un ton peu convaincu.

— Non, merci, répond Kate.

— Tu m'en veux ?

— Naan.

Elle essaie de sourire, mais grimace de douleur.

— Ce n'est pas ta faute si j'ai une peau sensible. Ma mère appelle ça le « gène Delacroix ».

— Rentre bien, Kate, lui dis-je en la serrant dans mes bras.

— Je t'appelle demain.

Quand je reviens vers le groupe, il n'y a plus de groupe. Joseph et Alexandre ont disparu, et Raphaël est à présent juché sur les épaules des drag-queens, qui le transportent d'une pièce à l'autre en chantant en chœur : « Avoir un bon copain... »

Buckley est tout seul.

— Ils t'ont abandonné ? dis-je en avalant d'un trait les dernières gouttes de mon cocktail.

— Raphaël est...

Il fait un signe de tête vers le groupe animé à l'autre bout de la pièce.

— Oui, je le vois.

Raphaël est descendu de son perchoir, et l'un des convives lui a donné un cocktail flambé. Oui, j'ai bien dit, flambé. Pendant ce temps, tout le monde tape en rythme dans les mains... Il y a une ambiance du tonnerre ! Les soirées de Raphaël sont vraiment chaudes...

— Alexandre et Joseph sont dans la cuisine pour mettre la touche finale au gâteau. Il a la forme de Porto Rico, et apparemment, ils ont quelques petits soucis avec Mayaguez.

— Mayaguez ?

— Je n'ai pas très bien compris s'il s'agit d'une partie de Porto Rico, ou d'un type de la soirée qui fait des siennes.

Il est drôle et je ris. Dommage qu'il soit homo, et puis je n'oublie pas Will.

Will qui aurait dû m'accompagner ce soir. On dirait qu'il s'en fiche de partir bientôt... Il aurait dû avoir envie de profiter de nos derniers moments à passer ensemble.

Voilà, c'est décidé, je ne pars pas avec lui.

J'attrape un nouveau cocktail sur le plateau de Jones, et je demande à Buckley :

— Es-tu déjà allé dans les Adirondacks ?

— Jamais. Pourquoi ?

Je lui explique que j'envisage de passer l'été là-bas. Je me demande si j'arriverai à me loger facilement et quel genre de travail je pourrai bien trouver.

— Tu n'y as pas réfléchi avant de décider de partir ?

Sa question est effectivement pertinente.

— C'est ce qui m'a toujours gênée chez toi, Buckley, dis-je en pointant mon doigt sur sa poitrine et en prenant une attitude volontairement théâtrale, tu es toujours si pragmatique !

Il prend un air ahuri, avant de réaliser que je plaisante, et se met au diapason. Sur un ton paternel, il ajoute :

— Je t'ai toujours dit de ne pas mettre tous tes œufs dans le même panier, Tracey, tu es une grande fille maintenant, tu ne peux pas partir comme ça le nez au vent, sans un minimum d'organisation.

— Buckley, Buckley, Buckley, dis-je d'un ton moqueur, que vais-je faire de toi ? Quand vas-tu enfin te lâcher un peu et profiter de la vie ?

— Tu n'es pas la première à me le dire, me répond-il d'un air triste, et je comprends alors qu'il a retrouvé son sérieux. Je sors d'une rupture avec quelqu'un qui me reprochait mon manque de fantaisie justement. Mais je sais parfois prendre des risques, tu vois, ce soir par exemple, j'avais d'abord enfilé un sweat beige, eh bien, au dernier moment, j'ai changé d'avis, et j'ai pris le bleu marine !

— Waouh ! Quel écervelé tu fais ! C'est dingue !

Et nous éclatons de rire ensemble. J'adore son humour pince-sans-rire. Et il est vraiment supermignon. Il serait parfait pour Raphaël, qui a trop tendance à sortir avec des types égocentriques, ou des artistes déjantés.

Pendant que nous discutons, j'envoie — sans en avoir l'air — des messages sur les multiples qualités de Raphaël, combien il est généreux et drôle. Je lui fais l'article, et vante longuement sa parfaite connaissance de la culture pop. C'est la seule personne que je connaisse qui ait déjà entendu un CD avant qu'il ne soit sorti, qui assiste à tous les spectacles de Broadway et à tous les films en avant-première, qu'ils plaisent ou non à la critique.

— Il a vu *Flight of Fancy* avant tout le monde, dis-je à Buckley.

*Flight of Fancy* est le film à voir, le succès absolu, avec un dénouement aussi inattendu que celui de *Sixième Sens*.

J'adore ça mais je n'ai jamais la patience d'attendre la dernière seconde pour connaître la fin. En général, malgré tous mes efforts, au beau milieu du plus palpitant des livres de Mary Higgins Clark, je vais directement à la fin.

— Est-ce que Raphaël t'avait tout raconté avant que tu ne voies le film ? demande Buckley.

— Non ! Il n'a jamais rien voulu me dire, et je ne l'ai toujours pas vu.

— Tu plaisantes ? Je croyais que tout le monde l'avait vu.

— Pas moi, et je n'ai trouvé personne pour m'accompagner.

Raphaël y est allé sans moi, Kate avec un petit copain, et toutes mes copines de bureau ont déjà vu le film. Mais ce qui m'a le plus chagrinée, c'est que Will y soit allé sans me le dire, avec deux autres serveurs, un soir où ils avaient terminé plus tôt. Je lui en ai voulu, d'autant qu'il savait pertinemment que je voulais y aller avec lui.

— Alors, que vas-tu faire ? Attendre qu'il sorte en vidéo ?

— Ben oui, forcément, à moins que je ne trouve quelqu'un pour m'accompagner. Mais tous ceux à qui je l'ai demandé m'ont répondu qu'on ne pouvait pas le voir deux fois, car ça change tout quand on connaît la fin.

— J'ai entendu dire la même chose.

— Tu veux dire que tu ne l'as pas vu non plus ?

Il fait un signe de dénégation.

— Alors, allons-y ensemble, dis-je en m'agrippant à son bras — Alléluia ! J'ai enfin trouvé quelqu'un qui ne l'a pas vu ! — On y va, c'est sûr ?

— Sûr ! Quand ?

— Demain ! J'ai attendu presque un mois pour voir ce film, je ne peux pas attendre une minute de plus !

Soudain, Bob Marley se tait. Nous interrompons notre conversation. Raphaël un peu titubant se tient debout près de la sono, je me demande combien de cocktails flambés il a ingurgités.

— Votre attention tout le monde !

Il tape dans ses mains.

— C'est le moment de découper le gâteau. Je vous demande d'applaudir Alexandre et Joseph, qui ont fait des merveilles cette année encore. Approchez-vous et chantons ensemble !

— Il est complètement saouûl, non ? me demande Buckley, alors que nous nous approchons.

— C'est le mec le plus chouette que je connaisse, dis-je avec le plus de conviction possible.

Suffisamment, j'espère, pour que Buckley tombe éperdument amoureux de Raphaël. Malgré tous mes efforts, je ne le sens pas très intéressé. Nous chantons **Joyeux anniversaire**, plusieurs fois car Raphaël en redemande, puis dans une joyeuse pagaille, on découpe le gâteau, qui disparaît rapidement.

Buckley s'est approché de Joseph et Alexandre, Raphaël en profite pour venir aux nouvelles.

— Tu as du glaçage dans les cheveux, lui dis-je avant qu'il ne m'interroge, et je rectifie sa coiffure à l'aide d'une serviette en papier.

— Je suis sûr que je n'en ai pas que sur les cheveux, me dit-il avec un air grivois.

C'est la seule personne que je connaisse qui puisse dire ce genre de chose sans paraître vulgaire.

— Qu'as-tu à me révéler sur mon nouveau mec ? me demande-t-il, un brin provocateur. As-tu parlé de moi en bons termes ?

— Exactement, je lui ai dit que tu étais l'être le plus remarquable que j'aie jamais rencontré.

— Qu'as-tu appris sur lui ?

J'attrape un nouveau verre de punch qui passe à ma portée. A cette heure avancée, ils contiennent moins de fruits et plus de rhum, mais personne n'est en état de s'en plaindre.

— Il a parlé d'une rupture avec un type qui lui reprochait de ne pas être assez spontané.

— Je suis spontané pour deux.

Raphaël lance un regard torride à Buckley avant de reprendre :

— Quoi d'autre ?

— Pas grand-chose, mais je vais demain après-midi avec lui au cinéma voir **Flight of Fancy**... J'essaierai d'en savoir plus sur lui à ce moment-là.

— Tu as finalement trouvé quelqu'un pour t'accompagner ? Tracey, je suis si content pour toi ! Will ne risque-t-il pas d'être jaloux ?

— Pourquoi serait-il jaloux d'un homo ? Et de toute façon il n'est jamais jaloux. Il a confiance

en moi.

— ...

— Quoi ? Il n'est jamais jaloux ! C'est vrai !

— Je te crois. Mais tu devrais justement te demander pourquoi.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

Il allait me répondre quand un joyeux luron l'a attrapé pour l'intégrer à une farandole à travers son appartement.

Je n'ai soudain plus le cœur à la fête.

Je me demande ce que fait Will. Après un coup d'œil à ma montre, je m'aperçois qu'il a dû rentrer.

Je vais essayer d'attraper un taxi et d'aller passer la nuit avec lui. Mais quand je fais son numéro, je tombe sur son répondeur.

Je ne laisse pas de message...

## 4

Dimanche matin.

Will est de mauvaise humeur. Apparemment, le fait qu'on soit dimanche et qu'il pleuve aggrave son état, mais comme je me sens toujours coupable de quelque chose, je me demande si je n'en suis pas la cause essentielle.

Depuis que nous nous sommes retrouvés pour prendre le petit déjeuner en bas de chez lui, il y a une heure, je tente de détendre l'atmosphère, mais il ne m'aide pas. Il est maussade, comme toujours. C'est du reste quelque chose qui m'attire en lui, ce côté artiste un peu sombre. Je me suis mis en tête que je suis la seule qui puisse le dérider.

Comme la serveuse nous ressert du café, je l'interroge sur le fameux mariage d'hier soir. En fait de mariage top secret, il s'agit de celui de deux stars de cinéma, toutes deux divorcées l'année dernière après un affreux scandale. Je rêve de connaître tous les détails, mais ce n'est pas le moment.

— Le repas était-il bon ?

J'ouvre en même temps trois petits pots de crème, que je verse un à un dans mon café, puis je saisis deux sachets de sucre qui suivent le même chemin.

— Bisque de homard, saumon grillé, filet mignon, langouste accompagnée de purée de pommes de terre, rien d'extraordinaire.

Will boit une gorgée de café. Il l'aime noir et sans sucre.

— Et le gâteau ?

— Chocolat blanc, framboises.

J'avale une bouchée de mon omelette, ketchup et Tabasco, en imaginant que c'est du gâteau au chocolat blanc et aux framboises.

Un délice.

Je m'imagine en robe de mariée en train de savourer mon gâteau de mariage.

Stop.

Je rêve de me marier, mais quand Will et moi nous nous marierons — je veux dire si Will et moi nous nous marions —, je veux que ce soit en automne, avec un gâteau au potiron recouvert de crème. Je me demande ce qu'il en penserait, mais je me garde bien de le lui demander.

— Veux-tu que je revienne après le cinéma ?

Je lui ai déjà raconté que j'allais voir *Flight of Fancy* avec Buckley, je lui ai dit que j'allais essayer de jouer les entremetteuses entre Raphaël et sa nouvelle égérie.

Au passage, je lui ai raconté la soirée, jusqu'au moment où, malgré mon avertissement, Raphaël a allumé une torche qu'il a promenée à travers tout l'appartement. Et ce qui devait arriver est arrivé :

la tête — ou plutôt la perruque — d'une des drag-queens a pris feu, ce qui a été sans conteste le clou de la soirée.

Jones a eu alors l'idée géniale d'essayer d'éteindre l'incendie avec la chute d'eau et le lagon qui composaient le décor, ce qui n'a fait qu'aggraver les choses, le tout étant fabriqué dans une matière synthétique hautement inflammable. Heureusement, l'un des convives un peu moins soûl que les autres lui a mis la tête sous le robinet de la cuisine, et tout est progressivement rentré dans l'ordre.

Si je puis dire...

Je suis partie juste après cet épisode, donnant rendez-vous à Buckley le lendemain, à 13 heures devant le cinéma de la VIII<sup>e</sup> avenue, pas très loin de chez Will.

Je pensais qu'après le film, je pourrais retrouver Will, et que nous irions dîner en amoureux dans un restaurant chinois du quartier.

Bon, d'accord, je reconnais que j'avais surtout une idée derrière la tête. Ça fait une semaine que nous n'avons pas passé la nuit ensemble, et la dernière fois — ou plutôt les dernières fois — nous n'avons fait que discuter.

Mais Will a d'autres projets :

— Non, j'ai plein de trucs à faire après la gym. Je dois emballer mes affaires et les déposer à la compagnie théâtrale, c'est eux qui les achemineront, ça m'évitera de voyager avec trop de bagages.

J'aurais pu l'aider, s'il me l'avait demandé. Mais ça m'aurait fait souffrir. A moins que je ne parte avec lui... Mais je suis toujours incapable de le lui demander.

J'essaie de trouver un autre sujet de conversation. Nous sommes assis près de la baie vitrée. Will porte un sweat marron que je lui ai toujours connu et que j'adore. Dans son dos, à travers la vitre dégoulinante, j'observe, sous une marée de parapluies, la foule qui se presse pour ne pas se faire tremper. Tout est gris dehors, avec quelques flashes de lumière, quand une voiture ou un taxi éclairent la devanture avec leurs phares. J'aimerais le faire remarquer à Will, car cette scène a quelque chose de poétique, mais je ne le sens pas du tout réceptif à ce genre de chose.

Je tends la main pour attraper le sel, et en rajoute sur mes pommes de terre sautées.

— Tu devrais faire attention avec le sel, Trace.

— S'il n'y a pas assez de sel, je ne peux pas l'avaler.

Pour moi, il n'y a rien de pire qu'un plat fade. A une époque, mes grands-parents ont dû suivre un régime sans sel, et ce qu'ils mangeaient n'avait aucun goût. Le pire, c'était cette abominable sauce tomate qu'ils nous servaient le dimanche. Nous avons fini par dire à ma grand-mère que c'était infect, elle n'attendait que ça pour refaire sa sauce habituelle, malgré le sel.

Le docteur a tout tenté pour qu'ils reprennent leur régime, mais ils ont résisté, et je les comprends !

— Tu finirais par t'y habituer, au bout d'un moment, souligne Will.

— Peut-être, mais je n'y tiens pas, et pour l'instant, je n'ai pas de problèmes.

Je déteste parler de mes habitudes alimentaires avec Will. J'ai trop peur qu'il se mette à parler de mon poids. Il ne l'a jamais fait, mais ça ne veut pas dire qu'il ne se rend pas compte que je pourrais perdre quelques kilos.

D'accord, facilement dix kilos.

— Il y a plus grave que de trop saler ses aliments.

J'attends la suite, en restant sur la défensive.

— Comme...

— Cigarettes ?

J'acquiesce.

— Sel et cigarettes. J'ai donc deux vices. Coup de chance, je ne suis pas droguée.

Ça le fait sourire.

— Et toi, pourquoi n'as-tu aucun vice ? lui dis-je alors qu'il mange son pain complet sans beurre, ni confiture.

Normalement, il aurait dû protester, car nul n'est parfait. Mais il se contente de hocher la tête en souriant, et de continuer à manger son petit pain, satisfait de lui-même.

— Et si je venais avec toi ?

Mon Dieu, qui a dit ça ? Ce n'est quand même pas moi !

Apparemment si, c'est moi, vu la façon dont il me regarde.

— Venir avec moi... Où ?

Au secours ! Je donnerais tout pour revenir en arrière. Qu'est-ce qui m'a pris tout à coup ?

Je cherche désespérément un moyen de me sortir de là. Voyons, que puis-je ajouter d'anodin ?

Et si je venais avec toi...

Et si je venais avec toi...

Et si je venais avec toi, la prochaine fois que tu vas à la salle de bains ?

Ça sonne comment, ça ? Pas terrible, je le reconnais. Pas moyen de s'en sortir par une pirouette.

Puisque j'ai commencé, autant en finir. Je pose ma fourchette et mon couteau. Prends une grande inspiration. Reprends ma fourchette pour avoir l'air plus détendue, sinon, il va croire que j'ai une annonce importante à faire et il risque de se bloquer. Je pique un morceau d'omelette trop poivrée, le mets dans ma bouche. On paraît toujours plus calme en grignotant quelque chose.

C'est la panique...

— Que dirais-tu si je t'accompagnais cet été ? dis-je en mâchant.

Pour le côté « détendue », on repassera. Parler la bouche pleine n'est jamais conseillé, il a l'air horrifié.

— Venir avec moi ? mais c'est impossible !

J'avale ma bouchée.

— Je ne veux pas être collée à toi, je veux juste ne pas être trop loin de toi. Imagine, si je trouve un petit boulot pour l'été, et un petit studio à North Mannfield, nous pourrions continuer à nous voir pendant les trois prochains mois.

— Tracey, nous ne pouvons pas être ensemble pendant le festival ! Je vais faire un spectacle différent chaque semaine. Même si tu habites à côté, je n'aurai pas deux minutes à te consacrer.

La bouchée ne veut pas descendre, ça coince, je manque m'étouffer.

Je suis incapable de dire un mot. Will ne s'aperçoit de rien et continue à parler.

— Je ne peux pas croire que tu mettes ça sur le tapis maintenant. Je croyais que tu avais compris l'importance de ce festival pour moi. C'est capital pour ma carrière, et tu le sais depuis longtemps. Pourquoi est-ce que ça te pose un problème maintenant ?

Ouf ! J'ai réussi à avaler, je peux lui répondre.

— Je n'ai jamais dit que ça me posait le moindre problème, je dis seulement que je veux partir avec toi.

— Mais tu sais bien que c'est impossible, n'est-ce pas ? En fait, tu essaies de me culpabiliser pour que je ne parte pas et que je reste ici tout l'été. Et...

— Non !

— ...

Un ange passe.



— Tu veux vraiment partir avec moi ?

— Oui ! Enfin, pas vraiment avec toi, mais pas trop loin.

Je dois avoir l'air pathétique, avec les yeux embués, comme une petite fille lors du premier jour d'école, qui tente de retenir son papa.

— Mais, Trace...

Il est à court d'arguments. Heureusement, il ne se moque pas de moi, et n'a pas l'air en colère. Non, il semble plutôt... **préoccupé**.

Je réalise un peu tard que, pour la première fois, j'ai franchi la barrière invisible qui est entre nous depuis le début, et que j'avais soigneusement contournée jusqu'à présent.

C'est fait, et j'ai coincé Will, « l'homme qui a besoin d'espace ».

— O.K., je n'insiste pas, je pensais juste que tu pourrais m'aider à trouver un job et un studio...

Pirouette lamentable... Je plonge le nez dans ma tasse, et je remarque qu'il y a des dépôts à la surface. Beurk ! La crème a dû tourner. Je cherche à fixer mon attention sur autre chose, mais j'ai déjà mangé la tranche d'orange qui décorait mon assiette.

Je n'ai plus rien à boire. Plus rien à manger. Rien à faire. Rien à dire.

Will ne dit rien non plus. C'est atroce, je n'aurais jamais dû aborder le sujet. En tout cas pas de cette façon. J'aurais dû mieux préparer mes arguments. Anticiper les siens. Si j'avais fait ça, je ne me sentirais pas aussi misérable. En fait, je sais bien, au fond de moi, que quelles que soient mes raisons, Will ne tient **absolument pas** à ce que je vienne cet été avec lui.

Maintenant c'est clair. Je passerai l'été à New York.

Sans Will.

## 5

— On y va ? me demande Buckley, en se tournant vers moi.

— Attends, je regarde le générique, dis-je en fixant l'écran.

— Tu veux voir le générique ?

Will et moi restons toujours pour voir défiler le générique, mais aujourd'hui, je ne suis pas avec Will, et j'ai hâte de commenter le film.

— Non, peu importe.

— Nous pouvons rester, si tu veux.

— Ce n'est pas la peine, dis-je en me levant, mon sac de pop-corn géant dans les bras.

— Tu en veux encore, ou je les jette ? me demande-t-il.

— Non, ne les jette pas.

Je plonge la main dans le paquet et j'en retire une pleine poignée. J'adore les pop-corn au cinéma, ils sont délicieux, surtout ceux avec du beurre.

Will ne veut jamais les prendre au beurre, il dit que ce n'est pas du vrai beurre, mais une sorte de graisse chimique de couleur jaune. Cela dit, ce serait du vrai beurre, il n'en prendrait pas non plus. Trop gras. Trop calorique.

Buckley, lui, a commandé d'office une double ration, sans même me poser la question. Il a sans doute compris que j'étais gourmande.

C'est reposant d'être avec quelqu'un comme Buckley, après l'horrible petit déjeuner que j'ai pris avec Will.

Quand nous nous sommes séparés devant son club de gym, nous étions tous les deux mal à l'aise. Il m'a dit qu'il m'appellerait ce soir, mais je suis sûre qu'il ne le fera pas.

Je pense qu'il a très mal pris ma proposition. Et j'ai sans doute aussi peur de m'apercevoir que je ne compte pas autant que ça pour lui...

Buckley n'a pas d'état d'âme, il me tend une nouvelle fois les pop-corn, et se sert lui-même.

— Alors, qu'as-tu pensé du dénouement ? Tu t'attendais à un truc pareil ?

— Je trouve que ce n'était pas aussi inattendu que la fin de **Sixième Sens**, c'était même un peu trop évident.

— C'est pour ça que je n'avais pas très envie de voir ce film.

— Tu n'avais pas envie de le voir ? dis-je en m'arrêtant au milieu de l'allée. Pourquoi m'as-tu accompagnée, alors ? Je suis désolée, je t'ai forcé la main.

— Pas du tout.

— Mais si ! Je ne t'ai même pas demandé ton avis hier soir, je m'en rends bien compte.

— Ne t'inquiète pas, dit-il très vite. Tout le monde a vu ce film, je suis content de l'avoir vu moi aussi, c'était une bonne occasion.

— En tout cas, pour revenir au dénouement, j'ai regretté qu'il suggère que toute l'histoire n'était qu'un rêve.

— Un peu comme dans *C'est arrivé au pont du hibou*. As-tu lu cette histoire ?

— Tu plaisantes ? Ce livre génial d'Ambrose Pierce ? J'étais en deuxième année d'anglais à la fac quand nous l'avons étudié, j'ai dû le lire au moins une bonne douzaine de fois !

— Moi aussi, je l'ai tout de suite aimé. Surtout la fin, comme si son âme s'en allait vers autre chose au moment de sa mort.

— Tu as aimé, mais tu n'as pas adoré.

Il acquiesce, tout en poussant la porte du cinéma. Il enfile son imper kaki car il pleut toujours à verse.

— Quel temps pourri. Je n'arriverai jamais à trouver un taxi.

Je cherche en vain un ticket de métro dans les poches de mon jean.

— Ça te dirait de boire une bière ?

— Une bière ? Maintenant ?

Je regarde machinalement ma montre, comme s'il y avait une heure précise pour boire une bière, un dimanche après-midi, quand il pleut.

— A moins que tu n'aies un rendez-vous ?

— Oh non, pas du tout, dis-je très vite, car j'ai soudain très envie de cette bière.

Tout, plutôt que de me retrouver toute seule chez moi, alors qu'à l'autre bout de la ville, Will fait ses bagages.

— Super, alors allons-y !

J'enfile mon imper, une espèce de chose informe en plastique jaune, qui me fait ressembler à un bus scolaire en vadrouille.

Evidemment, si j'étais avec Will, je me sentirais très moche avec ça sur le dos, mais là, avec Buckley, je n'ai pas ce genre de préoccupations. C'est ça qui est sympa quand on a des copains homos, on n'a pas à se soucier de son apparence !

— Où allons-nous ? demande Buckley.

— Je connais un pub sympa près d'ici. J'ai passé pas mal de temps dans ce quartier.

— Moi aussi.

— Ah bon, toi aussi ?

— Oui, en fait, j'habite ici.

— Où exactement ?

— 54<sup>e</sup> sur Broadway.

— Sans blague ?

— Tu habites ici aussi ?

— Non, j'habite dans l'East Village.

— Ah bon ? Alors pourquoi m'as-tu donné rendez-vous ici ?

Comme je ne veux pas revenir sur la scène de ce matin avec Will, je lui dis :

— J'avais juste une course à faire dans le quartier. Mais tu as peut-être envie de changer de coin puisque tu habites ici ?

— Non, c'est parfait, essayons ton pub, c'est toujours sympa de découvrir de nouveaux lieux ! As-tu noté comme je suis plein de fantaisie aujourd'hui ?

Je lui souris, et remarque :

— Tiens, tu as mis le fameux sweat beige aujourd'hui.

— Que puis-je répondre à ça ? C'est un jour à porter du beige. Mais toi, tu portes toujours du noir ?

Jean et tunique noire à manches longues, une tenue faite pour camoufler les rondeurs, du moins je l'espère.

— Toujours.

— Tu as une raison particulière ?

— Je parais plus mince.

— Ah bon, je croyais que c'était un parti pris politique, artistique ou spirituel...

— Non, c'est le parti pris d'une fille trop ronde qui veut faire semblant d'être mince.

Nous traversons la rue en tentant d'éviter les flaques d'eau. Deux minutes plus tard, nous sommes assis chez Frieda, ce bar sympa où nous allons parfois, Will et moi. Avant même d'être assis, je lui raconte qu'ils font de sublimes pommes de terre au four enrobées de fromage et de bacon.

— Tu en veux ? me demande Buckley.

— Après tout ce pop-corn ?

— Tu as assez mangé ?

— Tu vois, Buckley, c'est bien le problème, je n'ai jamais assez mangé, je pourrais grignoter toute la journée, il y a toujours une place pour des pommes de terre au four. D'où mes problèmes de poids.

— Ne sois pas si dure avec toi, Tracey, tu n'es pas obèse, loin de là !

— Tu es trop gentil.

Je pense en moi-même que c'est bien dommage qu'il soit homo ! Je reprends :

— Raconte-moi ta rupture.

— Je dois vraiment ?

— Non, bien sûr que non, si tu n'y tiens pas. Nous pouvons parler d'autre chose. D'où viens-tu ?

— Long Island.

— Tu es vraiment de Long Island ?

Il acquiesce.

— Pourquoi as-tu l'air si surprise ?

— Tu n'en as pas l'allure, et tu n'as aucun accent.

— Toi si ! Tu es du nord de l'Etat de New York, n'est-ce pas ?

— Comment as-tu deviné ?

— Ta façon de prononcer les « a ». De quelle ville es-tu ?

— Aucune chance que tu connaisses, c'est un trou perdu qui s'appelle Brookside.

— J'en ai entendu parler. Il y a une université là-bas, non ?

— Oui, tout à fait.

— J'ai envisagé d'y aller.

— Tu plaisantes ?

— Non, pas du tout. Ça avait le double avantage d'être loin de chez mes parents et toujours dans le même Etat, donc abordable financièrement, car mes parents n'avaient pas les moyens de m'offrir des études dans le privé.

— Vraiment ?

— Tu as l'air surprise !

— En effet, tu donnes l'impression d'être le parfait étudiant.

— Pas du tout, et mes notes étaient trop basses pour que j’obtienne une bourse.

Je suis amusée et un peu soulagée qu’il ne soit pas le fort en thème que j’imaginai. Moi aussi, j’étais une étudiante moyenne.

— Où as-tu étudié finalement ?

— A Stony Brook, au sud de New York. Comme ça je pouvais continuer à vivre à la maison.

— Pourquoi ?

Il a un air triste soudain, mais quand il se met à parler, son visage retrouve sa sérénité.

— Mon père est mort l’été dernier, après ma sortie de fac, et je ne pouvais pas laisser ma mère, ma petite sœur et mon petit frère se débrouiller tout seuls. J’ai alors décidé de rester à Long Island.

Il ajoute que c’était le meilleur choix, mais j’en doute.

— Toutes mes condoléances pour ton père.

— C’est du passé maintenant...

Il se penche pour rattacher son lacet. Est-il vraiment défait, ou a-t-il besoin de cacher son émotion ?

— Ce sont des choses qui vous marquent à jamais.

— C’est vrai, mais j’évite d’y penser trop.

— Désolée de t’avoir fait de la peine.

— Tu ne pouvais pas savoir, ne t’inquiète pas, ça va.

— Comment est-il mort ?

— Il avait des douleurs à l’estomac, et quand finalement il est allé consulter, on a découvert qu’il avait un cancer du pancréas. Mais c’était trop tard, on lui a donné six mois à vivre, et il est mort cinq mois et cinq jours plus tard.

— Mon Dieu !

Il a les yeux pleins de larmes, et j’ai la gorge serrée. Voilà que je vais bientôt pleurer pour quelqu’un que je n’ai jamais vu, le père de ce garçon que je connais à peine.

— Je sais, c’est terrible. Ma mère a eu du mal à s’en remettre, mais à présent elle va mieux et recommence à sortir. D’ailleurs elle voit quelqu’un depuis quelques semaines.

— Elle sort avec quelqu’un ?

J’imagine mal ma mère sortant avec un autre homme après la mort de mon père. Mais sa mère n’a certainement rien de la grosse mama italienne, toujours fourrée à l’église, habillée de noir, qui porte encore sous ses jupes des culottes gainantes qui descendent aux genoux, et qui oublie régulièrement de se décolorer la moustache.

— Que penses-tu du fait que ta mère sorte de nouveau avec un homme ?

— Je déteste la savoir seule. Ma sœur vient de se marier, et mon frère est à l’armée, ce serait bien si elle rencontrait quelqu’un maintenant. Je serais rassuré.

Ce type est vraiment adorable. Sans doute trop pour Raphaël, qui devient parfois insupportable quand ça commence à être sérieux. Il a déjà brisé quelques cœurs et je ne voudrais pas que Buckley soit le prochain sur la liste.

Surtout qu’il vient de se faire plaquer, si j’ai bien compris. Mais avant que je puisse remettre la question sur le tapis, le serveur arrive. Celui-ci aurait pu sans problème participer à la soirée d’hier, tellement il est efféminé. Il drague carrément Buckley, pendant que ce dernier passe notre commande.

C’est vrai qu’il est beau, il n’est pas canon comme un acteur de cinéma. Non, ce qui est séduisant chez lui, c’est plutôt son expression, sa façon d’être attentif quand on lui parle, ses yeux gris irlandais, et son petit sourire en coin...

C’est vraiment bête qu’il soit homo.

Voilà, ça recommence, ça va devenir un mantra que je répète à longueur de journée...

Mais s'il n'était pas homo, et si je ne sortais pas avec Will...

Oui, mais dans ce cas, nous ne serions sûrement pas là, tous les deux, à nous gaver de pommes de terre au four avec bacon et fromage, alors que je viens de lui parler de mon excès de poids, tout à fait le genre de conversation que j'ai avec Kate ou Raphaël.

De toute façon, je ne serais sûrement pas son genre.

Après trois ans, je suis surprise de voir que je suis apparemment le genre de Will. Lui, il a un physique d'acteur de cinéma, alors que je ne suis vraiment pas un canon. Heureusement qu'on ne s'arrête pas au physique. Pourtant, je reconnais que ça compte beaucoup pour moi. Je crois que ce qui l'a attiré en moi, c'est que je suis l'une des rares personnes qui a compris son désir de quitter sa ville de province pour venir vivre à New York.

Nous avons en commun cette volonté tenace de nous échapper d'une petite vie écrite à l'avance et de conquérir le monde.

Mais ce qui nous rapprochait autrefois semble aujourd'hui nous séparer. J'ai l'impression que Will me laisse au bord du chemin. Peut-être pas pour toujours, mais au moins pour un certain temps, et ça fait mal.

J'en suis là de mes tristes réflexions, quand le serveur quitte la table avec notre commande. Buckley me regarde et s'aperçoit tout de suite que quelque chose ne va pas.

— Que se passe-t-il, Tracey ?

Je tente de faire bonne figure.

— Rien, pourquoi ?

— Je vois bien que quelque chose ne va pas.

— Ça ne m'étonne pas, Buckley, tu sais bien que je ne peux rien te cacher, dis-je d'un ton mi-sérieux, mi-moqueur.

Il rit.

— Tu sais, reprend-il, sans rire cette fois, j'ai l'impression que nous nous connaissons depuis très longtemps.

C'est drôle, je ressens exactement la même chose. J'espère au fond de moi que nous allons rester amis. Une femme seule à New York n'a jamais trop de copains.

— On devrait faire d'autres sorties comme celle-ci en effet, c'est très sympa, j'adore aller au cinéma le dimanche quand il pleut.

— Moi aussi, presque autant que de boire une bière en mangeant des pommes de terre au four-bacon-fromage.

— Alors trinquons à ça !

— Santé !

Il lève son verre et trinque avec moi. Nous nous sourions au-dessus de nos verres.

Et devinez ce qu'il se passe ? Vous ne pouvez pas, c'est impossible... Il se soulève de sa chaise, se penche vers moi et m'embrasse.

Gloups !

Buckley, le beau, le gentil, l'adorable Buckley. Mais Buckley est homosexuel !

C'est pourtant bien lui qui se penche vers moi et m'embrasse sur la bouche, un vrai baiser hétéro, ça ne fait aucun doute.

Et je suis tellement surprise que je fais ce qui me vient tout naturellement : je lui rends son baiser... Ça ne dure que quelques secondes, mais ce bref instant suffit à transformer un petit baiser amical en vrai baiser de cinéma, avec le cœur qui s'emballe et la tête qui tourne.

Oui, je l'avoue, je suis complètement retournée par ce baiser. Je ne sais plus quoi penser.

Buckley se recule alors et me regarde avec un petit sourire sur les lèvres.

— Mais...

Tout se bouscule dans ma tête.

Le sourire disparaît.

— Je suis désolé.

Il regarde autour de lui. Nous sommes tout seuls dans le bar. Le serveur est retourné dans la cuisine avec notre commande.

— Ce n'était pas bien ? Tu sais, ce n'était pas prévu, j'ai juste eu envie de t'embrasser tout à coup.

— Mais tu es homo !

Je ne trouve rien d'autre à dire, tellement ce baiser me perturbe encore.

Il a l'air ahuri.

— Je suis homo ?

Finalement, c'était la seule chose à dire.

— Oui, tu es homo !

Je le répète avec autant de certitude que je n'en suis plus très sûre.

— Première nouvelle !

Ça a l'air de l'amuser.

— Je t'en prie, Buckley, je suis sérieuse.

— Mais moi aussi je suis sérieux. Parce que tu vois, j'ai toujours cru que j'étais hétéro.

Remarque c'est peut-être pour ça que ça n'a pas marché avec mon ex-copine.

Voilà qu'il rit encore ! C'est complètement délirant !

— Je croyais que c'était un copain !

— Désolé !

Il a l'air de franchement bien s'amuser maintenant. Moi aussi, j'aimerais bien m'amuser. J'ai la gorge sèche, je vide le fond de mon verre.

— Tracey, je suis sérieux, je ne suis pas homo. Et pourquoi est-ce que je sortirais avec toi si je l'étais ?

Je m'étrangle avec ma bière.

— Parce que nous sortons ensemble ?

— Pour moi, c'est très clair, tu m'as du reste fait toi-même des avances.

— Mais je ne suis pas une allumeuse ! Je t'ai seulement proposé d'aller au cinéma... comme des copains ! Je n'ai jamais pensé qu'on pourrait sortir ensemble, j'avais prévu que tu sortes avec Raphaël.

— Avec qui ? Oh, le type qui recevait hier soir ! Tu voulais que je sorte avec lui ?

— Oui ! Vous allez très bien ensemble ! dis-je sans être réellement très convaincue.

— Nous allons très bien ensemble ? Sauf que je ne suis pas homo.

— C'est vrai. C'est vrai ?

Les idées se bousculent dans ma tête. Je commence à croire que je me suis vraiment trompée sur lui. Je reprends une nouvelle gorgée de bière, tentant de digérer la nouvelle. Je suis encore bouleversée par ce baiser. Il embrasse vraiment très bien, et cela fait tellement longtemps que personne ne m'a embrassée de cette façon.

Will ne m'embrasse quasiment jamais, même quand nous faisons l'amour.

Mon Dieu, j'oubliais Will !

— Je sors déjà avec quelqu'un ! dis-je brutalement à Buckley.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ?

— Parce que je n'en voyais pas la nécessité, je ne pensais pas que notre rendez-vous d'aujourd'hui signifiait que nous sortions ensemble !

En fait, je suis entièrement fautive, j'étais tellement préoccupée par ma relation avec Will que je n'ai pas pensé une seule seconde que Buckley pourrait se faire des idées à mon sujet.

Et par-dessus le marché, j'ai trompé Will. Involontairement, c'est vrai, mais quand même ! Et en plus dans un bar de son quartier, à deux pas de chez lui ! Pourvu que personne ne nous ait vus en train de flirter !

Mais, après vérification, le bar est désert. Will ne risque pas d'apprendre ma trahison. Je suis soulagée, mais terriblement vexée.

Je regarde Buckley, il n'a pas du tout l'air gêné, plutôt amusé et un peu déçu.

— Le petit ami, combien de temps ?

L'espace d'un instant, je pense qu'il veut savoir dans combien de temps je pense ressortir avec un garçon après ma rupture avec Will, ce qui veut dire qu'il est persuadé que nous allons rompre.

Je me reprends, car il ne sait rien de ma relation avec Will.

— Cela fait trois ans que nous sortons ensemble.

— Alors ça doit être sérieux.

— Oui, oui, très sérieux ! Bien sûr... Ecoute, je suis désolée, mais j'ai oublié un truc que j'avais à faire, je dois y aller.

— Ah oui, vraiment ?

Non, évidemment, mais je suis tellement troublée par son baiser et tellement mal à l'aise que je n'ai qu'une envie : fuir !

Je ne peux même pas imaginer avoir une relation avec un autre homme que Will. J'enfile en vitesse mon imper et fouille dans mes poches à la recherche de monnaie, je sors un billet de vingt dollars.

— Tu t'en vas comme ça, tout à coup ?

— Heu... C'est-à-dire que... oui ! C'est très urgent et très important ! Je dois y aller.

La chose importante, c'est Will !

— Laisse-moi ton numéro de téléphone au moins, on peut rester copains, je trouverai une autre petite amie.

Il arrache un morceau de la nappe en papier et sort un stylo de sa poche. Il a un stylo dans sa poche ! Apparemment, il a tout prévu !

— Quel est ton numéro ?

Il le note.

— C'est bon, merci !

Non, ce n'est pas bon, car il ignore que je lui ai donné celui de mes grands-parents avec en plus, le code de Manhattan.

Aucune chance qu'il me retrouve.

— Reprends ça, dit-il en me tendant le billet que j'ai sorti.

— Tu ne vas pas payer alors que tu n'as rien mangé.

— Je n'ai vraiment pas faim, finalement.

Nous sommes face à face avec ce billet entre nous que je regarde comme si c'était un insecte dégoûtant.

— Reprends-le !



— Tu ne vas pas tout payer.

— Pourquoi pas ? Si je paie, je n'aurai pas l'impression que nous sommes sortis ensemble.

C'en est trop, il faut que je sorte. Il glisse les vingt dollars dans ma poche, et je me rue vers la sortie. En quelques secondes, je me retrouve trempée, car il pleut à torrents et mon imper est grand ouvert.

Mon instinct me pousse vers l'appartement de Will. Si j'avais pris le temps de réfléchir, je serais rentrée chez moi, j'aurais pris une bonne douche et je me serais mise au lit — dans mon futon.

Mais je ne réfléchis pas.

Dans le hall de l'immeuble, j'appuie sur le bouton de l'Interphone. Nerissa répond.

— C'est moi, Tracey.

— Salut, Tracey, répond l'Anglaise à l'accent pincé. Will n'est pas là.

Bizarre ! Il devrait être là en train de faire ses paquets. Peut-être qu'elle ment. Non, pourquoi mentirait-elle ? Peut-être est-il sorti acheter des rubans adhésifs pour ses cartons.

— Sais-tu où il est ?

— Non, pas du tout, je reviens tout juste de répétition. Je lui dirai que tu es passée.

Elle ne me propose pas de monter pour l'attendre. Il est vrai que l'appartement est minuscule, et elle n'a sans doute aucune envie de me supporter pendant ce temps-là.

Pourtant, je serais en droit de le faire si je le voulais. Après tout le bail est au nom de Will...

— A un de ces quatre, Tracey, dit-elle avec son accent anglais que je déteste.

Et je me retrouve toute seule sous la pluie.

## 6

— Tu viens déjeuner, Tracey ? demande Brenda, avec un accent du New Jersey à couper au couteau.

Elle passe sa tête permanentée par-dessus mon bureau. Elle a tellement abusé de la laque qu'on croirait qu'elle porte un casque.

— Soyez sympa, les filles, donnez-moi deux minutes, je dois passer un fax à un client pour Jake, dis-je sans lever le nez. Sinon tant pis, allez-y sans moi, je commanderai quelque chose à manger.

— On t'attend, ma chérie.

Je reconnais la voix rauque d'Yvonne, fumeuse invétérée, suivie immédiatement de l'habituel petit **pshitt** de son vaporisateur Binaca, censé annihiler les odeurs de tabac. Avec ma grand-mère, elle est la seule personne de mon entourage qui utilise le vapo Binaca. Elles ont du reste à peu près le même âge, bien qu'Yvonne paraisse beaucoup plus jeune. Grande, mince, ses cheveux bouffants sont de la même nuance framboise que le rouge à lèvres qui ne la quitte jamais. Après chaque cigarette, c'est toujours le même rituel, un petit jet de vapo Binaca dans la bouche, puis un raccord de maquillage.

Un simple fax, a priori ce n'est pas compliqué, pourtant cette fois ça tourne carrément au supplice. Je dois envoyer le rapport rédigé par Jake à notre client, M. McMurray-White, le célèbre fabricant, entre autres, du déodorant Blossom et des laxatifs Abate. Mais pour une raison que j'ignore, le fax sonne sans arrêt pour indiquer qu'il y a une erreur de numéro.

Je déteste toutes ces machines.

Et qu'il s'agisse du fax, de la photocopieuse ou de l'imprimante laser, on dirait que ces fichus engins le sentent ! Ce n'est décidément pas mon jour.

Ce matin, je me suis brûlé la main avec la machine à café dans la petite cuisine contiguë à la salle de repos des secrétaires. Et, il y a un instant, en sortant des toilettes, j'ai glissé sur du carrelage mouillé et je suis tombée sur les fesses.

Vous devez penser qu'étant suffisamment rembourrée de ce côté-là, je n'ai pas dû sentir grand-chose, eh bien, détrompez-vous ! Je souffre le martyr !

Sur ces entrefaites, et alors que j'essaie de passer ce fax pour la énième fois, Jake arrive dans mon dos.

— Un problème, Tracey ?

Quand je me tourne vers lui, il arbore son habituel petit sourire supérieur. C'est sa façon d'être, et je m'y suis faite à la longue... Car il est toujours comme ça, sauf devant un client.

Si je lui dis que sa femme est au téléphone, que le journaliste de NBC annule l'interview du

lendemain, ou que son agent de change lui envoie un message, il ne peut s'empêcher de me toiser avec son petit air suffisant, comme si ça pouvait m'intéresser ou m'impressionner le moins du monde !

Voyons les choses en face : il ne serait pas mon patron, je dirais que c'est un abruti. Il a tout pour déplaire : spécialiste du voyeurisme, premier prix d'intolérance et de mépris, et fortement soupçonné d'adultère ! Là, il dépasse vraiment les bornes !

Il est marié depuis à peine un an. Je n'ai jamais rencontré sa femme, Laurie, mais chaque fois que je lui parle au téléphone, elle est toujours très affable avec moi. Parfois, quand elle appelle, Jake me fait de grands signes, et je comprends que je dois dire qu'il est en réunion. Je me sens toujours coupable quand je fais ça, parce que je sais qu'elle est déçue.

En revanche, et même s'il est débordé, il prend toujours les appels d'une certaine « Monique ». Elle se présente comme une de ses amies. Si vous voulez mon avis, les hommes mariés ne devraient pas avoir d'amies qui s'appellent Monique.

Et quelque chose me dit que Laurie ne connaît pas l'existence de Monique.

— Tu peux venir me voir quand tu auras faxé le rapport ? me demande-t-il, alors que la machine sonne une nouvelle fois et que la première page du document se bloque dans un couinement d'agonie.

— Est-ce que ça peut attendre après le déjeuner ? je demande avec un faible espoir, tout en tentant d'extraire la page coincée.

— Ça ne prendra qu'une minute, et surtout fais attention avec cette page, sinon il te faudra la refaire.

Il tourne les talons et réintègre son bureau. Presque aussitôt, j'entends le bruit sourd et régulier de la miniballe qu'il lance dans le panier de basket accroché au mur qui sépare son vaste bureau de « l'espace » où je travaille. Quand on est une simple employée, comme moi, on n'a droit qu'à un « cube », au milieu de dizaines d'autres, sans fenêtres ni vrais murs, juste des cloisons à mi-hauteur.

Bonjour l'intimité.

Je l'imagine, assis dans son grand fauteuil, les pieds sur son bureau, lançant nonchalamment sa balle dans le panier... Ne me faites pas dire qu'il ne fait rien de ses journées. C'est quelqu'un de très occupé, qui est très compétent. Mais quand il n'est pas en réunion, ou quand il n'étudie pas un dossier important, il prend le temps de vivre.

Il fréquente les meilleurs restaurants, s'offre tout ce qui lui plaît, sans regarder à la dépense. Et joue au golf et au tennis, cela va de soi.

Je l'ai entendu l'autre jour, au téléphone, commander un équipement complet de pêcheur à la ligne, ce qui à mon avis doit coûter plus que ce que je gagne en un mois ! Quelques jours plus tard, il se renseignait sur les propriétés à vendre à Westchester. Il cherchait une maison au bord d'un lac avec un ponton pour pouvoir pêcher.

— Tu as besoin d'aide ? me demande Latisha dans mon dos.

Je me retourne, exaspérée.

— Ecoute, vous devriez aller déjeuner sans moi, parce qu'après ce fax, Jake veut me voir dans son bureau, il dit qu'il n'en a que pour une minute, mais...

— Pas de problème, on t'attend.

Ce disant, elle appuie sur je ne sais quel bouton et soudain, le fax ronronne, avale ma page, et la recrache aussitôt. Il est passé ! Alléluia !

— Comment as-tu fait ?

— Cela fait bien plus de temps que toi que je suis secrétaire, Tracey.

Secrétaire, je déteste ce mot.

C'est ce que je suis, c'est vrai, mais j'espère que ça ne va pas durer. Bien sûr, je suis persuadée qu'il vaut mieux être secrétaire à Manhattan, que n'importe quoi d'autre à Brookside, mais pour l'instant, ce n'est pas folichon d'être la secrétaire de Jake, chez Blaire Barnett Publicité.

Je remercie Latisha d'un sourire.

— Allez, dépêche-toi d'aller voir ce qu'il te veut, et après direction le restau mexicain. Au menu, fajitas, guacamole, et margaritas.

— Des margaritas ? Au déjeuner ?

— Eh ! C'est vendredi !

Vendredi, ça veut dire que Will s'en va dans moins de quarante-huit heures. Dimanche, à cette heure-là, il sera dans le train pour Albany.

— J'ai besoin d'un margarita, dis-je à Latisha. Et une bien tassée !

— Pareil pour moi, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, mes « mecs » sont en chute libre.

Ses « mecs », comme elle dit, ce sont les joueurs de l'équipe de base-ball, les New York Yankees. Elle est complètement accro, au point qu'elle a tapissé son « cube » de posters des membres de l'équipe.

— Si tu vas au match ce soir, tu leur porteras chance.

— Non, ce n'est pas possible, ils jouent à Seattle.

— Aïe !

Je viens de me couper le doigt avec une des feuilles du mémo de Jake. Je suce mon doigt blessé, et fais une belle grimace. Tout à sa passion, Latisha n'a rien vu et continue sur son thème favori.

— Anton et moi irons les voir dimanche au stade quand ils seront de retour.

Anton, son petit ami, a l'air d'un adolescent attardé. Un peu caïd de banlieue sur les bords, il ne paraît pas très fréquentable.

D'après Brenda et Yvonne, ce n'est pas une relation d'avenir pour Latisha. Celle-ci en a conscience, mais elle continue à sortir avec lui en attendant mieux.

— Je sais où je serai dimanche après-midi.

— Où ?

— Dans mon lit, en train de pleurer.

— Ah oui, Will s'en va ! Mais ce n'est que pour quelques mois.

J'attache le récépissé du fax au mémo de Jake.

— Il peut se passer beaucoup de choses en quelques mois.

— Si c'est si dur que ça, pourquoi ne poses-tu pas tes fesses sur la banquette du train, à côté de lui ?

Elle ne sait pas que j'ai justement abordé le sujet avec Will, il y a quelques jours, et que depuis, il m'évite soigneusement.

Il dit qu'il a beaucoup à faire, mais je ne suis pas dupe, ça ne prend pas une semaine de mettre quelques T-shirts et des pantalons dans un sac.

— Je ne peux pas aller avec lui, Latisha. Que veux-tu que je fasse, que je mette ma vie entre parenthèses, pour le suivre cet été ? dis-je avec la plus parfaite mauvaise foi.

— Si Anton essayait de quitter New York sans moi, je le suivrais.

— Et ta fille ?

— Elle suivrait aussi, et ça lui ferait le plus grand bien de ne pas voir sa bande de copains quelque temps. Je n'aime pas leur façon de s'exprimer, et je ne voudrais surtout pas qu'elle tourne mal comme ma sœur Je'Naye.

Je ne devrais pas me plaindre devant Latisha qui élève seule sa fille, dans une banlieue mal

fréquentée, là où quelques années plus tôt, sa sœur adolescente est morte d'une overdose.

— Je crois que nous avons besoin toutes les deux d'un margarita, et même peut-être de deux. Je vais voir ce que Jake me veut, et je vous retrouve en bas.

Je regarde Latisha s'éloigner dans le couloir. Elle n'est pas très grande, mais elle est super-bien fichue ! Et n'a rien à envier à Jennifer Lopez. Ses formes généreuses, elle ne les cache pas comme moi sous des tuniques amples. Elle sait au contraire se mettre en valeur : aujourd'hui, elle porte un pull rouge décolleté en V sur une jupe beige moulante.

Quand elle passe près de Myron, le préposé au courrier, il la regarde d'un air gourmand. Et même si elle lui lance un « Du calme ! » sérieux, je sais qu'au fond, elle est flattée !

J'aimerais avoir autant confiance en moi, mais je suis loin du compte !

Je longe le couloir jusqu'au bureau de Jake. Un très grand bureau, avec un canapé, deux fauteuils, et quatre grandes fenêtres qui donnent sur la 42<sup>e</sup> Rue.

Dans mon « cube », il n'y a de place que pour une chaise, un bureau, avec un ordinateur, et je me suis payé le luxe de mettre un cadre avec la photo de Will.

Jake tente toujours de marquer des paniers, et au hurlement de victoire que j'entends, il vient apparemment d'en marquer un.

— Tu voulais me voir avant le déjeuner ?

— Oui, pour deux choses.

— Tu veux que je prenne des notes ?

— Non !

Il me fait signe de m'asseoir en face de lui.

Au passage, je jette un œil à la photo qui est juste sous mes yeux : Jake et Laurie le jour de leur mariage.

Si vous voulez mon avis, elle est bien mieux que lui ! C'est une jolie brunette mince et distinguée, alors que lui, avec ses cheveux roux filasses et son visage trop rond marqué des traces d'anciennes poussées d'acné, n'est vraiment pas terrible.

Je me demande ce que Laurie peut bien lui trouver. Bien sûr, il peut être charmant, mais il est surtout très riche.

Très, très riche.

Apparemment, il a eu un gros tuyau à la Bourse, il y a quelques années, et a misé toutes ses économies dessus. Une excellente opération. Maintenant, il vit avec Laurie dans un grand appartement, dans l'un de ces beaux immeubles de Sutton Place, et il va acheter une maison de campagne à Westchester.

Je me demande si Laurie est heureuse. Je me demande aussi combien de temps durera leur mariage. Mon estomac gargouille, et je me demande enfin si je vais choisir le menu « régime » avec crème et fromage fondu allégés sur les tortillas, ou bien si je craque pour le menu complet.

— D'abord, je voudrais que tu trouves comment je peux éviter de payer ce PV, dit-il en me le tendant par-dessus le bureau.

— Pourquoi ? C'est une erreur ? Tu étais bien garé ?

— Non, mais je n'étais pas le seul, et on ne pouvait pas faire autrement. Passe quelques coups de fil, renseigne-toi pour m'arranger le coup et tiens-moi au courant.

— D'accord, dis-je en pensant qu'en magouillant de la sorte, il ne risque pas de se voir accorder prochainement la médaille du bon citoyen.

— Il y a autre chose...

Il toussote et je commence à craindre pour la suite. Est-ce encore à la limite de la légalité ?

Vais-je avoir besoin de me réfugier chez les flics ? Mais dans ce cas, Will ne me retrouvera jamais...

— As-tu de l'imagination, Tracey ?

Mon Dieu ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Soudain, j'ai un flash : Jake a tué quelqu'un et a besoin d'aide pour se débarrasser du corps.

— Tout dépend de ce que tu entends par « imagination »...

— Ecoute et dis-moi si ça t'intéresse : j'ai un petit projet amusant pour toi. McMurray-White vient de sortir un nouveau produit et il cherche un nom. Jusqu'à présent, tout le monde sèche, alors je veux que toute notre équipe de créatifs bosse dessus. Mais avant que je ne t'en dise davantage, tu dois me promettre la plus grande discrétion.

— Bien sûr, dis-je, hyper-excitée par l'idée, beaucoup plus amusante que mes tâches quotidiennes.

Et surtout, parfaitement légal !

— Nous allons faire la publicité d'un produit totalement révolutionnaire, un déodorant qui est efficace pendant une semaine !

— Toute une semaine ? Et ça marche ?

— Apparemment. Je te laisse réfléchir, tu me tiens au courant et rappelle-toi, c'est confidentiel.

Je quitte son bureau ravie. Ce projet m'enchantement tellement que j'en ai presque oublié le PV pour stationnement illégal et son cortège de démarches barbantes.

Inventer le nom d'un nouveau déodorant, ce n'est pas le paradis, mais c'est toujours mieux que n'importe quel job à Brookside.

— Bon, c'est tout, dit Jake en reprenant sa balle et en la lançant avec succès dans le panier. Ouiiiii !

Ça y est... Il m'a complètement oubliée.

Latisha, Brenda et Yvonne m'attendent en bas en fumant. Elles ne sont pas les seules, l'entrée de l'immeuble est littéralement encombrée d'accros à la cigarette contraints de sortir, conséquence des sévères lois antitabac.

— On y va ? demande Brenda en écrasant sa cigarette de la pointe effilée de son escarpin en cuir blanc.

— Désolée, Jake m'a retenue.

J'allume une cigarette à mon tour, et j'inhale longuement alors que nous descendons la rue.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? Que tu récupères son linge au pressing ? demande Latisha qui connaît bien les habitudes de Jake.

— Pas cette fois...

Je décide de ne pas leur parler de la contravention. Latisha et Yvonne me font constamment la morale car je ne suis pas assez ferme avec Jake, qui me demande souvent de faire ses courses. Brenda, qui est un peu dans mon genre, ne leur emboîte pas le pas.

En fait, ça ne me gêne pas de faire ça. Si, ça me dérange, mais pas autant que d'avoir à dire « non » à Jake.

— Alors, c'est ce week-end que Will s'en va ?

Dans sa façon de m'interroger, je comprends que Brenda parlait justement de ça au moment où je les ai rejointes.

— Oui, il est sur le départ.

J'essaie de ne pas brûler, avec ma cigarette, la nounou qui me croise avec sa poussette au même moment. Il y a un monde fou dans la rue, et malgré la chaleur étouffante, les touristes me paraissent

trop habillés. Dire qu'on est en juin ! Quelle température va-t-il donc faire cet été ? Quand je pense aux longs mois de canicule qui m'attendent, je me dis que je devrais chercher une solution pour filer d'ici. Même Brookside n'est pas aussi invivable.

— Tu vas voir d'autres garçons après le départ de Will ?

— Oh non, certainement pas !

Et soudain, sans prévenir, le visage de Buckley m'apparaît.

— Est-ce que Will va sortir avec d'autres filles ?

— Non !

— Tu en es sûre ?

— Oui, quelle question !

Latisha ne répond pas mais je vois bien le regard lourd de sous-entendus qu'elle lance aux deux autres. Je la fixe d'un air choqué quand nous nous arrêtons à un feu, en attendant de traverser la rue.

— Pourquoi ? Tu crois qu'il n'est pas fidèle ?

— Montre-moi un homme fidèle et je te prouverai que c'est un eunuque ! claironne Yvonne, trois fois divorcée.

— C'est ridicule, tous les hommes ne trompent pas leur femme... Mon père par exemple est fidèle à ma mère.

— Comment le sais-tu, chérie ?

— Je le sais, c'est tout !

Après plus de trente ans de mariage, mon père est toujours aussi amoureux de ma mère. C'est incroyable, car elle passe sa vie à le harceler. Elle est insupportable, est devenue énorme, et refuse de quitter ses affreuses culottes gainantes. Malgré tout ça, il l'appelle toujours « Bella » ! C'est bien la preuve que l'amour est aveugle.

Et ça explique beaucoup de choses, comme par exemple, pourquoi Will est encore avec moi.

— Elle a raison, dit Brenda. Paulie ne me trompe pas non plus.

Paulie est son petit copain depuis le lycée. Ils se sont fiancés l'été qui a précédé leur entrée au collège, et aujourd'hui, trois ans après, le grand jour approche. Ils se marient dans un mois, en juillet. Ce sera un grand mariage, dans le New Jersey, et nous sommes toutes invitées, avec nos fiancés ou petits amis.

Je suis très reconnaissante à Brenda de m'avoir invitée à son mariage, alors que nous nous connaissons depuis peu de temps, et je pensais naturellement que Will pourrait m'accompagner. Bien sûr, il m'a répondu qu'il lui serait tout à fait impossible de quitter la troupe, surtout pendant le week-end.

J'irai donc avec Raphaël. J'y serais bien allée toute seule, mais Latisha vient avec Anton et Yvonne emmène Thor, son correspondant suédois. Ils s'écrivent depuis qu'ils sont enfants, et la rencontre va enfin avoir lieu, puisqu'il vient en vacances à New York le mois prochain.

Anton, le petit caïd, Thor, le Suédois, et Raphaël, mon copain homosexuel.

La belle équipe que voilà !

— Bien sûr que Paulie ne te trompe pas, dit Latisha à Brenda d'un ton qu'elle s'efforce de rendre convaincant. Cela dit, je ne parierais pas sur la fidélité d'Anton. Mais Yvonne a raison, on ne peut pas faire confiance à tous les hommes.

— Tracey ne devrait pas rester à se tourner les pouces en l'absence de Will.

— Je ne vais pas me tourner les pouces !

— Ah oui ! Et que vas-tu faire alors ?

— Devenir meilleure !

J'avoue que jusqu'à cet instant précis, je n'y avais pas pensé, mais là, tout à coup, cette résolution me paraît excellente. Je vais tout faire pour devenir une supernana.

— Et dans quels domaines, chérie ? demande Yvonne.

— Dans tous les domaines ! Je vais perdre du poids, beaucoup de poids, et faire des économies. Comme je vais avoir plus de temps après le départ de Will, je vais chercher un petit job en plus.

— En plus ? Comme quoi ?

— Je ne sais pas... Du baby-sitting ? Et je vais faire un grand rangement chez moi, et lire tous les livres en retard.

— Bravo !

Latisha me serre la main qui ne tient pas la cigarette.

— Je vais enfin faire tout ce que je remets toujours à plus tard, sauf arrêter de fumer. Sinon, je double mon poids dès la première semaine.

Je peux le faire, je sais que je le peux. Et pour la première fois depuis des semaines, j'envisage les mois à venir avec optimisme.

Quand Will reviendra, il ne reconnaîtra pas la nouvelle Tracey. Je serai aussi fine que les actrices de **Friends**. Encore plus mince que Lara Flynn Boyle.

Non, il ne faut pas exagérer, mais je serai jolie : je vais refaire ma garde-robe, et changer de coupe de cheveux.

Will tombera raide dingue de la nouvelle Tracey, il me proposera de venir vivre avec lui, et nous nous marierons...

Mais non, il ne faut pas que je fasse ça uniquement pour Will, me dis-je alors que nous atteignons le restaurant mexicain.

Je dois le faire **pour moi**, sinon ça ne marchera pas. Si cela me rend irrésistible aux yeux de Will, ce sera un plus. Dans une relation équilibrée, chacun doit aimer et accepter l'autre pour ce qu'il est. C'est ce que Will et moi faisons. Sinon nous ne sortirions pas ensemble. Il m'accepte telle que je suis. Car en réalité, c'est plutôt moi qui ne m'accepte pas, et j'ai bien l'intention de m'améliorer.

En premier lieu, **le physique**. Si j'arrive à faire des économies, à ranger mes placards, et à lire des classiques pour me cultiver, c'est bien, mais l'objectif numéro un de cet été, c'est de perdre du poids.

Alors, où est le problème ?

— Tu devrais essayer le régime soupe aux choux, dit Brenda. Une de mes demoiselles d'honneur va m'en faire une copie pour que je perde deux à trois kilos avant le mariage.

— Je dois en perdre trois fois plus, dis-je, en me retrouvant coincée entre le bureau de l'hôtesse et un groupe de femmes d'affaires japonaises qui, comme nous, attendent une table.

J'aurais bien aimé que Brenda proteste mais ce n'est pas le cas. Il n'y a rien à attendre non plus du côté de Latisha ou d'Yvonne.

Une phrase du genre : « Tu es folle, tu n'as pas autant à perdre ! » m'aurait fait plaisir, même si ce n'est pas vrai. Il ne faut pas mal le prendre, après tout ce ne serait pas bien que mes amies me mentent simplement pour me faire plaisir.

— Tu devrais essayer le régime hyper-protidique, tu aimes le bacon et la viande, n'est-ce pas ? demande Latisha.

— Comme tout le monde.

— Ces régimes ne marchent jamais, tu dois faire du sport, tous les jours ! Tu devrais t'inscrire dans une salle de sport, ou prendre un entraîneur personnel, ajoute Yvonne qui met ainsi son petit grain de sel dans la conversation.



— Ou t'inscrire au programme Weight Watchers, renchérit Latisha.

— Un entraîneur particulier ? Weight Watchers ? Je ne suis pas la duchesse d'York ! Je suis à sec, les filles ! Il n'est pas question que je paie pour perdre du poids.

— Weight Watchers n'est pas cher.

— Oui, mais ce n'est pas gratuit, et je veux un régime gratuit.

— Il est vrai que ça ne coûte rien de se priver de nourriture, dit Brenda. Jusqu'au jour où tu te retrouves à l'hôpital, service « anorexie ».

Je repense à Sofia, ma copine au collège, qui la première m'a dit que fumer faisait maigrir. Apparemment, ça a marché pour elle, jusqu'à ses incessants allers-retours à la clinique de Cleveland. Quoi qu'il en soit, trois ans plus tard, je fume un paquet par jour et j'ai plus de kilos à perdre que jamais !

— Ne ris pas, je connais une fille, Charmaine, qui risque d'y finir sa vie ! dit Latisha. C'était une amie de Je'Naye, à l'époque où elle n'avait pas encore de mauvaises fréquentations. Quand je pense que je craignais l'influence de cette fille... J'ai entendu dire que Charmaine était repartie à l'hôpital récemment.

Elle secoue la tête. Son visage porte cette expression égarée qu'elle a chaque fois qu'elle évoque le souvenir de sa sœur disparue.

Nous ne savons quoi dire. Il y a un long moment de silence. Puis Brenda reprend :

— En tout cas, Tracey, les choux, c'est bon marché, je te ferai une copie du régime. Tu commences quand ?

— A la seconde où Will sera dans le train, les filles, lundi matin, vous verrez une nouvelle Tracey !

— Combien ?

L'hôtesse, qui vient de placer un groupe d'hommes d'affaires, interrompt la conversation.

— Quatre ! répondons-nous à l'unisson.

Alors qu'elle nous conduit à notre table, je décide de prendre le menu complet, avec crème fraîche entière et fromage fondu, pas allégé du tout, une sorte de dernier baroud d'honneur avant de révéler la Calista Flockhart qui sommeille en moi.

Je sais bien ce que vous pensez, ce n'est pas la première fois que je fais un régime, mais cette fois ça va marcher. Et pas seulement le régime, mais **tout** va changer. Je veux une nouvelle vie, et elle commence dimanche.

La seule chose qui me reste à faire jusque-là, c'est de m'y préparer psychologiquement. Et ce n'est pas rien !

Ah oui, et de dire au revoir à Will.

C'est toujours plus facile de se quitter quand ça va mal : après une dispute, ou quand l'atmosphère est tendue... Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Au contraire, l'ambiance entre nous n'a jamais été aussi bonne.

Coup de chance, Nerissa est partie en week-end avec Broderick, et comme je n'ai pas l'air conditionné chez moi, je me suis installée chez Will. Nous avons donc profité de ces derniers jours en tête à tête. Vendredi soir, Will m'a fait la surprise de m'inviter au fameux spectacle de Broadway : **Rent**. J'avais envie d'y aller depuis longtemps, d'autant que je connais toutes les chansons par cœur ! Après le spectacle, Will m'a proposé de dîner dans un cabaret où certains de ses amis se produisent. Mais il n'y avait personne de sa connaissance. La salle était à moitié vide, nous avons écouté de la musique, et surtout beaucoup discuté. Je serais incapable de vous dire de quoi... Je me souviens seulement que nous avons bu pas mal de vin.

Et lorsque nous sommes rentrés chez lui, nous avons fait l'amour comme nous ne l'avions pas fait depuis longtemps. Peut-être à cause du vin, ou peut-être parce que nous savions que nous nous quittions pour de longs mois.

Ce matin, en nous levant, nous sommes sortis acheter des bagels, puis nous avons traîné dans Soho. Will m'a offert une paire de chouettes boucles d'oreilles, et moi, un cadre à photos de bois. J'ai plaisanté en lui disant qu'il pouvait y mettre une de mes photos et l'emporter avec lui, et c'est exactement ce qu'il a fait en rentrant.

Il a choisi un cliché de moi que je trouvais pas mal, et après l'avoir placé dans le cadre, il a mis le tout dans son sac.

Maintenant que nous sommes assis l'un à côté de l'autre, dégustant une bouteille de pinot, après avoir fini les plats chinois achetés chez le traiteur, je me demande pourquoi je me suis autant inquiétée. Il a l'air de ne plus du tout avoir envie de partir, et il n'arrête pas de me répéter que je vais lui manquer.

— Ça va passer à toute vitesse, dis-je pour me convaincre moi-même, tout en m'adossant plus confortablement contre son lit.

Nous sommes assis par terre, les boîtes en carton contenant les restes de notre repas chinois jonchent le sol autour de nous. Avec un air de jazz en sourdine.

— Ça fait trois mois..., me dit-il.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Que ça va passer vite ou pas ?

— Tu sais que trois mois, ce n'est pas grand-chose. Te rends-tu compte qu'il y a trois mois, j'étais encore intérimaire, et maintenant, je travaille chez Blaire Barnett... Cela dit, ça ne prouve

rien, parce que j'ai l'impression que ça fait une éternité.

Will sourit.

— D'accord, à mon tour de prendre un autre exemple, il y a trois mois, j'ai attrapé cette horrible gastro-entérite et tu es venue me soigner. C'est vrai que ce n'est pas si loin...

Pour moi, c'est la nuit des temps, pourtant je me souviens que je n'aurais jamais dû venir jouer les infirmières au grand cœur, parce que, évidemment, j'ai attrapé le virus, et en rentrant chez moi, je me suis mise à vomir dans le métro. Un moment très désagréable que je ne souhaite à personne.

— J'ai un meilleur exemple, dis-je en repoussant ce pénible souvenir. C'était il y a trois mois, quand il faisait si chaud, nous ne travaillions ni l'un ni l'autre, et sur un coup de tête, nous sommes allés au zoo de Central Park. Tu t'en souviens ?

— C'était il y a trois mois ?

Il s'adosse à son tour si bien que nos épaules se touchent, et que nos jambes sont allongées l'une contre l'autre.

— Je croyais que c'était en mai.

— Non, c'était en mars, rappelle-toi.

Je passe l'une de mes jambes par-dessus les siennes, je sais qu'elles sont douces, parce que je viens de les raser. Je porte un pantacourt en jean noir, assez long tout de même pour éviter les débordements disgracieux. Le problème, c'est que j'ai la peau très blanche, et on a beau dire que ça peut être très sexy, ça ne me va pas du tout !

En plus, on voit quelques bleus de-ci de-là.

Ravissant.

C'est juré ! Non seulement je vais passer l'été à maigrir de dix kilos, mais je me promets de bronzer ! Ne me demandez pas comment ! Mais je me débrouillerai, je pourrai peut-être accéder au toit de mon immeuble. Je prends aussi la grande décision de m'épiler à la cire pour que mes jambes soient encore plus douces.

Will réfléchit toujours à notre visite au zoo.

— C'était en avril, non ?

— Je suis sûre que c'était au mois de mars, il y avait du soleil et il faisait presque trente degrés. On a même dû acheter des lunettes de soleil à ce type, dans la rue, qui nous a dit que c'étaient des Ray-Ban.

— C'est vrai, et les miennes étaient cassées au bout d'une heure !

— On s'est drôlement amusés ce jour-là !

— Mmm...

Sa voix est si lointaine, que je me demande s'il se remémore ce jour de mars, ou s'il pense à son avenir immédiat, dont je ne fais pas partie.

Je suis à deux doigts de craquer...

Quoi qu'on dise, trois mois, c'est vraiment très long ! C'est une saison, le quart d'une année... Tant de choses peuvent arriver en trois mois... et qu'on ne peut pas toujours contrôler.

— J'aimerais que tu n'y ailles pas, lui dis-je en le regardant dans les yeux.

Nous sommes l'un contre l'autre et je sens l'odeur de l'eau de Cologne.

— Mais je dois y aller, dit-il en écartant une mèche de cheveux de mon visage. Je serai de retour juste après la fête du Travail...

— Et je viendrai te voir.

— Oui.

Il n'a pas l'air vraiment ravi. J'ai une bouffée d'angoisse. Nous avons déjà évoqué vaguement la

possibilité de ma visite mais sans fixer de date, et soudain je me rends compte que c'est toujours moi qui en ai parlé. A aucun moment, dans mon souvenir, il ne m'a dit qu'il avait envie que je vienne le voir pendant le festival.

— J'attendrai que tu sois installé, lui dis-je, en espérant qu'il ne croie pas que je vais débarquer le week-end suivant son arrivée.

— Oui...

— Will, dis-moi, ça te ferait plaisir que je vienne ? J'ai très envie de te voir sur scène...

« Je veux surtout vérifier que je te manque et que tu m'aimes encore. »

— Je comprends, mais tu sais, les règles de ce genre de troupe sont très strictes. Dans la maison où l'équipe est hébergée, nous ne pouvons inviter personne pour la nuit.

— Personne ?

Ça me paraît aussi archaïque que les règlements en vigueur dans les années 40, dans les bâtiments universitaires réservés aux étudiantes.

— Nous sommes très nombreux, et il n'y a pas de chambre pour les invités. D'autre part, nous devons nous concentrer sur le spectacle. Si nous recevions des personnes extérieures, cela nous distrairait.

— Je vois...

— Tu peux venir pour un week-end, il y a plein de coins sympa, des motels, ou des chambres d'hôtes...

— Ce serait super !

Je nous vois déjà tous les deux, passant deux jours en amoureux dans une romantique petite auberge de campagne.

— Dès que tu auras un peu de temps libre, tu pourras chercher quelque chose pour nous loger.

— En fait...

Allons bon ! Pourquoi hésite-t-il encore ? Qu'y a-t-il cette fois ?

— Je ne peux pas découcher, sauf en cas d'urgence, c'est une des règles du jeu.

— Et est-ce qu'ils vous lisent une histoire avant de vous border, le soir dans vos lits ?

Il esquisse un sourire. J'ai l'air de plaisanter, mais au fond, je suis sérieuse,

— Cela ressemble davantage à une prison qu'à un job d'été !

— Il faut appliquer l'autodiscipline pour réussir dans ce métier. L'expérience que je fais cet été va m'apporter énormément de choses, mais elle va surtout m'aider à savoir si je suis **vraiment** fait pour ça. Je prends cela très au sérieux. Tu comprends, pour moi, c'est un peu comme un rêve qui se réalise...

Ce qu'il ne dit pas, ce qu'il n'a pas besoin de dire, car je le devine, c'est qu'il aime plus son métier que moi. Je ne devrais pas être étonnée, et pourtant, bizarrement, je suis déçue. D'une certaine façon, je me rends compte que j'ai toujours cru que s'il avait à choisir, il me choisirait moi.

Et si justement il avait à choisir ?

— Nous verrons bien, Will, dis-je sur un ton enjoué pour ne pas gâcher notre dernière soirée. Je vais venir, et je trouverai un petit hôtel sympa. Peut-être qu'ils accepteront les visites conjugales.

— Le règlement n'interdit pas ce genre de choses, dit-il en se penchant vers moi et en m'embrassant.

C'est un petit baiser rapide. Pas un baiser passionné, comme ceux qui vous font chavirer. Rien à voir avec le fameux baiser de Buckley.

A la seule évocation de Buckley, je me sens coupable. Cela fait quelques semaines maintenant, mais je me souviens avec exactitude de ce que j'ai ressenti quand il m'a embrassée par surprise. Un

baiser troublant et profond, donné par un parfait étranger. J'en suis encore retournée.

Je n'en ai parlé à personne, surtout pas à Raphaël. Quand celui-ci m'a téléphoné le soir de ce fameux dimanche, son « Alors ? » exigeait un récit détaillé de notre sortie. Il était drôlement impatient d'en savoir plus sur l'Inconnu.

Je lui ai dit que nous nous étions trompés sur toute la ligne, et que Buckley était hétéro. Il n'a évidemment pas voulu me croire. Pour lui, les New-Yorkais qui ont un look sympa, et qui ont un job créatif ou artistique, sont forcément homos.

— Ça l'arrange peut-être de penser qu'il est hétéro, mais il va se réveiller un beau matin en réalisant qu'il étouffe, il décidera de le crier à la face du monde, et ce jour-là, Tracey, je l'attendrai, les bras grands ouverts.

C'est du Raphaël tout craché ! Il prend vraiment ses rêves pour des réalités.

Moi, je suis exactement dans la situation inverse, la lucidité est un trait de caractère de la famille Spadolini. En ce moment, par exemple, je rêve que Will me renverse sur le lit et me fasse l'amour torridement, mais je sais que je nage en plein fantasme...

Assis calmement contre moi, un bras passé par-dessus mes épaules, il me dit :

— Au fait, avant que j'oublie, j'ai dit à Milos de t'appeler s'il avait besoin d'une serveuse cet été. Je ne suis pas le seul à le laisser tomber à cause du festival.

— Merci, c'est sympa, je pensais justement à chercher un job à mi-temps. J'ai besoin d'argent.

— Tu as de la chance, il paie bien, et les pourboires sont importants. Je lui ai dit que tu avais déjà l'expérience de ce job.

— C'est vrai... si on considère que mon boulot de serveuse chez Applebee, quand j'étais collégienne, m'a préparée à travailler chez un grand traiteur de Manhattan, qui n'a pour clientèle que des gens riches et célèbres.

— Tu n'as pas à te sentir intimidée, tous les clients de Milos ne sont pas riches et célèbres, Tracey.

— Je t'en prie, Will, ils ne sont peut-être pas tous célèbres, mais on ne peut pas dire que ce sont des Américains moyens. Milos leur facture la douzaine de miniquiches plus cher que ce que je gagne en une journée entière d'intérim.

— C'est bien pour ça que tu devrais accepter, s'il te le propose.

— Je le ferai !

J'ai vraiment besoin de gagner plus d'argent. Je n'ai pas parlé à Will du programme « minceur et économies » que j'ai l'intention de suivre cet été. Je veux lui faire la surprise quand il reviendra en septembre.

Will bâille.

— Quelle heure est-il ?

Je regarde ma montre.

— Presque 11 heures.

— Nous devrions nous coucher, je dois me lever à 5 h 30.

Je redoute ces adieux dans le froid et la lumière blafarde de l'aube.

Il nous reste moins de huit heures à passer ensemble, et apparemment, il a l'intention de les passer à dormir.

— Je ne veux pas que tu te lèves si tôt. Reste au lit après mon départ, tu n'auras qu'à remettre la clé au portier, après avoir refermé derrière toi.

Je suis sur la défensive. Pourquoi veut-il que je laisse la clé au portier ?

— Tu es sûr que c'est une bonne idée de lui laisser la clé, ce serait peut-être plus sûr de...

— Non, James la donnera à Nerissa quand elle rentrera demain, dit-il en dégageant sa jambe de la mienne et en se mettant debout.

Une voix déchirante hurle en moi : « Il ne me laisse même pas sa clé ! » mais j'admire mon self-control quand, d'un ton très calme, je lui dis :

— Mais Nerissa n'a pas besoin de deux clés, même si elle est coincée un jour, James la laissera toujours entrer.

Will, qui tente d'enlever une invisible poussière sur son short kaki, interrompt son geste.

— Quel est le problème, Trace ?

— Aucun, je pensais seulement que tu me laisserais ta clé pour que j'arrose tes plantes.

— Nerissa s'en occupera.

— Il y a une autre raison... Tu sais que je n'ai pas l'air conditionné chez moi, alors je pensais que, si c'était trop pénible, je pourrais venir me rafraîchir ici.

Il ne bronche pas, ce que je prends pour un signe positif jusqu'à ce qu'il ajoute :

— J'y avais pensé, mais finalement ce n'est pas une bonne idée. Ce ne serait pas correct vis-à-vis de Nerissa que tu débarques ici à l'improviste. Elle compte profiter de l'appartement cet été.

— Je vois, excuse-moi, il n'y a pas de problème...

Mais si il y en a ! Il ne me laisse pas sa clé, j'ai envie de hurler, de pleurer ! Il faut que je change de sujet, je ne veux pas lui montrer ma peine. Je fais le tour de la pièce et mon regard se pose sur le bloc de papier et le crayon près du téléphone. Je m'approche et les prends dans la main,

— Avant que je n'oublie, donne-moi le numéro de l'endroit où vous dormirez, au cas où je n'arriverais pas à te joindre sur ton portable. Je le mettrai dans mon carnet d'adresses quand je rentrerai à la maison.

Il a l'air gêné tout d'un coup, et se balance d'un pied sur l'autre. Ce n'est pas bon signe.

— Trace, il faut que je te dise...

Je ne le crois pas ! Quoi encore ?

— Ne me dis pas qu'on vous empêche de téléphoner ?

— Il n'y a pas de téléphone. Enfin, il y a bien un téléphone à pièces, pour les appels vers l'extérieur...

— Et ce téléphone ne peut pas recevoir d'appels ?

— Peut-être que si. Je ne sais pas. Je me renseignerai quand j'y serai, mais je n'ai pas de numéro à te donner. Et puis tu sais, nous serons plus de vingt-cinq à vivre là-dedans avec un seul téléphone, et nous passerons notre temps à répéter ou à jouer, alors... Ce que je veux te dire, c'est que le téléphone n'est pas le meilleur moyen pour rester en contact...

— Et ton portable ?

— Tu pourras toujours essayer, mais je ne te garantis rien, je ne le laisserai pas branché tout le temps pour ne pas gêner les répétitions.

Je commence à en avoir marre.

— Je suppose qu'il ne faut pas compter sur les e-mails ?

— Si j'avais un ordinateur portable, ce serait possible, mais ce n'est pas le cas.

— Nous nous écrirons donc des lettres comme on faisait autrefois ?

Je tente de prendre un air dégagé pour masquer le sarcasme de ma remarque.

— Nous correspondrons comme Yvonne et Thor. Ce sera romantique.

— Comme qui ?

— Laisse tomber, lui dis-je en me dirigeant vers la salle de bains. Cela t'ennuie si j'y vais la première ?

— Non, pas du tout, je vais en profiter pour vérifier que je n’oublie rien, je ne voudrais pas être obligé de courir demain matin.

Oui c’est ça, courir loin d’ici, pour t’éloigner de moi... Je suis peut-être de mauvaise foi, je sais bien qu’il ne quitte pas New York à cause de moi. Mais ça ne fait aucune différence !

Je referme précipitamment la porte de la salle de bains, avant que les larmes ne débordent. J’ouvre les robinets du lavabo en grand et je tire plusieurs fois la chasse d’eau pour masquer le bruit des énormes sanglots qui me déchirent et que je ne peux contenir plus longtemps.

Quand je ressors, il est en train de fermer son sac, l’air tout guilleret.

— Tout y est !

— Parfait, dis-je en me tenant de telle sorte qu’il ne voit pas mes yeux gonflés.

— J’en ai pour une minute dit-il en entrant dans la salle de bains.

J’éteins la lumière et me glisse dans le lit. J’aurais aimé qu’il vienne tout près de moi, qu’il me prenne dans ses bras, qu’il me fasse l’amour tendrement, et que tout s’arrange entre nous.

Mais ce n’est pas le cas.

Nous faisons l’amour. Mais c’est moi qui fais le premier pas, presque par désespoir. Je veux faire comme si tout allait bien. Il participe. Mais nos gestes sont maladroits, mécaniques, et... Je ne sais pas comment dire. Glacés serait exagéré, encore que...

Will s’endort immédiatement après, de son côté.

Allongée près de lui, je reste éveillée, et j’écoute le bruit de sa respiration, mêlée au ronronnement de l’air conditionné et aux bruits sourds de la ville au-dehors.

L'aube se lève à peine lorsque le réveil sonne.

Will sort du lit sans bruit. Je fais comme si j'étais profondément endormie, et je m'enroule dans le drap en soupirant. Je fais comme si je n'étais pas au bord du désespoir, sur le point d'éclater en sanglots, prête à le supplier de rester.

Dans la lumière grise du petit matin, Will se prépare à partir, totalement inconscient du drame personnel que je suis en train de surmonter bravement.

Je savoure douloureusement les derniers moments en l'observant, les yeux mi-clos, sans qu'il ne s'en aperçoive. Je le vois tourner en rond dans la pièce pour prendre ses affaires, j'entends le jet de la douche dans la salle de bains. Quelques instants après, il s'affaire dans la cuisine, se sert un verre de jus d'orange, verse des céréales dans un bol.

Il croit toujours que je dors, alors il marche sur la pointe des pieds, veillant à faire le moins de bruit possible, en ouvrant les tiroirs, les placards et le frigo. Il mâche ses céréales, avale son jus d'orange, enfle son jean, vaporise un peu d'eau de Cologne sur son cou.

L'eau coule dans la salle de bains, il se lave les dents pour la deuxième fois. Il attrape son sac, il y a un bruit de clés. Il s'approche de moi, je sens l'eau de Cologne, puis son souffle chaud sur ma joue.

— Je dois y aller maintenant, Tracey.

— Hmm ? dis-je sur un ton faussement ensommeillé.

— Je dois partir. Je vais prendre le train. La clé est sur le bar de la cuisine.

La fameuse clé que je dois laisser à James, le portier.

— Prends ce que tu veux pour ton petit déjeuner, mais ne laisse rien traîner dans l'évier, d'accord ?

Sa remarque me hérissé, pour qui me prend-il ? Pour une fille dégoûtante qui laisse sa vaisselle sale derrière elle, en cadeau à Nerissa ?

Je suis prête à lui faire une réflexion acerbe au moment où il se penche vers moi et m'embrasse. Je garde prudemment ma bouche fermée contre ses lèvres fraîches.

— Tu vas me manquer, Trace, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Il ajoute par-dessus son épaule :

— Je t'appelle quand je suis installé.

C'est ça.

J'éclate en sanglots dès que la porte se referme. Je pleure dans l'oreiller jusqu'à ce que mes yeux me brûlent. Mes cheveux sont trempés de larmes, mon nez est totalement congestionné. Puis je



me lève, je refais le lit et passe un long moment sous la douche.

Une fois habillée, je fume plusieurs cigarettes, et tire la chasse d'eau pour faire disparaître les mégots. En revanche, je ne me donne pas la peine de vaporiser dans la pièce le déodorant « pot-pourri » que Will range sous l'évier de la cuisine. A quoi bon ? Il ne revient qu'en septembre et ça m'est complètement égal que Nerissa soit incommodée par l'odeur de cigarette !

Dans la cuisine, je prépare un demi-litre de café. Pendant qu'il passe, je fais fondre du beurre dans une poêle et je casse deux œufs dedans. Je compte sur le café pour me redonner du tonus, et sur les œufs brouillés pour caler mon estomac nauséux.

Mauvaise idée !

Après avoir mangé et bu, je me sens encore plus mal qu'avant.

L'état de la cuisine est loin d'être impeccable, mais je n'ai pas le courage d'en faire plus !

Tant pis pour Nerissa.

Je range mes vêtements dans mon sac, mais je laisse exprès ma brosse à dents en évidence sur le lavabo, à la place de celle de Will.

Je quitte l'appartement, et referme la porte derrière moi.

James est dans le hall, resplendissant dans son uniforme bleu marine très épaulé.

— Comment ça va aujourd'hui ? demande-t-il.

Je m'aperçois soudain qu'il ne connaît même pas mon nom. Cet anonymat me convenait jusqu'à présent, mais soudain, avec le départ de Will, je ressens le besoin de créer des liens avec tous ceux qui le connaissent. Je voudrais rester ici, dans son immeuble, faire partie de sa vie.

— Ça pourrait aller mieux ! lui dis-je en lui tendant la clé. Vous la donnerez à la colocataire de Will.

— Nerissa...

Il connaît son nom, à elle. C'est normal puisqu'elle vit ici. Mais sur le moment, j'ai une bouffée de haine. C'est sans doute stupide de ressentir cela, après tout, elle n'est que sa colocataire alors que je suis sa petite amie.

Après avoir passé la porte, je me retrouve sur le trottoir dans une chaleur étouffante, comme si j'étais dans un sèche-linge qui vient de s'arrêter de tourner.

Il n'y a pas de soleil, on aperçoit un coin de ciel gris et plombé au loin, au-dessus des gratte-ciel. L'atmosphère est oppressante alors qu'il est à peine heures du matin.

On n'est même pas en juillet. Pas avant plusieurs semaines. Une fois que juillet sera passé, il faudra encore supporter seule tout le mois d'août, avant que Will ne revienne et que ma vie ne reprenne son cours normal.

J'allume une cigarette et aspire profondément. Paradoxalement, la cigarette apaise ma migraine lancinante. Mais quelques instants après, les bousculades de la foule et les secousses de la ligne N ravivent mon malaise.

Quand je sors du métro à l'angle de Broadway et d'East Village, je regarde ma montre et je me dis que Will est dans le train depuis un bon moment. Il doit être à plus d'une heure du nord de New York maintenant.

Je l'imagine regardant le paysage défiler par la fenêtre, et je me demande s'il pense à moi.

Je suis sûre que non. Logiquement il doit penser à ce qui l'attend là-bas. C'est ce que je ferais si j'étais à sa place.

Du reste, il est temps de m'occuper de moi, et moi seule. Aujourd'hui est le premier jour de ma transformation en femme fatale.

C'est réussi ! Des œufs brouillés nageant dans le beurre, drôle de régime !

Quoique...

Après tout, ce sont des protéines, et si je choisis le régime hyper-protidique... C'est donc décidé, je me lance dans ce régime, me dis-je intérieurement en accélérant le pas en vue de l'Empire de l'Alimentation au coin de la rue.

Je vais faire le plein de protéines, et je vais restreindre les sucres lents. J'entre dans le supermarché. Je prends un panier, que je remplis allègrement.

Des hot dogs.

Des œufs.

Du bacon.

Du bœuf séché, fumé et épicé.

Du fromage, du munster et du Monterey Jack. Je prends les deux, bien que la seule vraie différence entre eux, à mon avis, soit dans la couleur plus ou moins orange de l'espèce de croûte qui est autour. Du reste, la croûte n'a aucune importance.

Je suis tellement obsédée par ma chasse à la protéine que j'ai failli prendre au passage un sachet de poulet frit congelé !

Heureusement, au dernier moment, je me suis rendu compte qu'il était pané, et que les sucres lents sont interdits par mon nouveau régime !

Je paie avec ma carte Visa, parce qu'il ne me reste plus que quinze dollars en liquide jusqu'à la prochaine paie, dans trois jours.

Quand j'arrive chez moi, mon appartement me semble étouffant, il dégage toujours une odeur particulière, qui n'est pas la mienne. En fait, c'est la même odeur depuis le premier jour, et donc d'une certaine façon, cela ne me surprend plus. C'est un mélange d'Ajax, de pipi de chat et de curry. Il y a aussi, depuis que j'habite ici, une légère senteur de cigarette.

Beurk.

J'ai besoin d'air frais, j'ouvre la seule fenêtre qui donne sur la rue. Je peux enfin respirer, mais je suis aussitôt agressée par les hurlements d'une ado qui se dispute avec son petit ami, quatre étages plus bas.

Elle ne le laisse pas placer un mot, et a apparemment de nombreux reproches à lui faire. Si j'en crois les grognements que j'entends, il tente de protester avec des « mais... » plutôt faibles. Parfois il réussit à placer un : « Mais, mais je te jure que je n'ai jamais dit ça ! », ou encore un : « Mais, mais, reviens, bébé... »

Je suppose qu'il s'adresse à elle, à moins qu'il n'y ait un troisième personnage. Je passe la tête par la fenêtre, pour m'assurer qu'une bagarre n'éclate pas juste en dessous.

Finalement, le silence revient. Enfin, façon de parler, car il y a toujours, en fond sonore, le bruit de la circulation, mais les deux ados semblent s'être réconciliés.

En me penchant, je les vois enlacés, dans les bras l'un de l'autre, tellement collés que je me demande s'ils ne sont pas tranquillement en train de faire l'amour devant le porche.

Génial !

Bon, et maintenant... Mon appartement est rempli de livres et de magazines. Un journal daté du week-end dernier traîne même sur la table. Je me rends compte que ça fait des lustres que je n'ai rien lu.

Fidèle au vœu que j'ai fait de lire des classiques durant l'été, je ramasse tous les bouquins qui, autour de moi, attendent d'être lus. Je trouve Mary Higgins Clark et James Patterson sous le futon, et j'installe le dernier Joyce Carol Oates sur mon oreiller.

Ce n'est pas à proprement parler un classique, mais c'est ce qui s'en rapproche le plus, dans ma bibliothèque personnelle.

Je déballe ensuite mes courses dans ma minuscule cuisine, en pensant que j'ai déjà faim. Je sors deux hot dogs — d'accord, quatre hot dogs — de leur emballage, les dispose dans un plat avec un peu de beurre. Pendant qu'ils cuisent, j'interroge mon répondeur.

Il y a trois messages.

Will a peut-être essayé de m'appeler depuis le train, me dis-je avec espoir, en appuyant sur la touche pour rebobiner la cassette. Après un bip, j'entends :

« Salut, Tracey, c'est moi, dit la voix de Raphaël, Kate et moi on voudrait déjeuner avec toi dimanche, après le départ de Will. Appelle-moi pour qu'on s'organise. »

Un deuxième bip, avant le deuxième message :

« Salut, Trace, Raphaël et moi voudrions déjeuner avec toi dimanche pour que tu ne déprimas pas trop après le départ de Will. Passe-moi un coup de fil. »

Un autre bip.

« Tracey, est-ce que ça va ? Maman dit que tu ne lui as pas téléphoné depuis plus d'une semaine. Elle s'inquiète. Appelle-moi ou appelle-la pour nous donner des nouvelles. Bises. »

Soupir.

Vous devez vous demander pourquoi ma mère ne se donne pas la peine de m'appeler elle-même quand elle veut avoir des nouvelles, au lieu de charger Mary Beth de le faire ?

Croyez-moi sur parole, ma mère fait une espèce de fixation sur les appels longue distance. Le fait que ça coûte cher n'est pas l'essentiel. Je crois qu'avec le temps, j'ai fini par comprendre sa tactique : elle veut me culpabiliser !

Elle pense que si elle ne m'appelle pas, je vais m'apercevoir qu'elle me manque, et que je vais revenir à la maison. D'habitude, je lui téléphone plusieurs fois par semaine, mais ces derniers temps, j'ai eu beaucoup de travail, et j'ai profité de tous mes moments de liberté pour voir Will.

J'attrape le téléphone et compose le numéro de ma sœur plutôt que celui de mes parents qui, à cette heure-ci, sont à la messe.

Mary Beth décroche à la deuxième sonnerie.

— Tu es vivante ! s'exclame-t-elle.

— Comment sais-tu que c'est moi ?

— Le numéro s'affiche quand on m'appelle, comme ça, je ne décroche pas quand c'est Vinnie.

— C'est pratique, lui dis-je, étonnée, car je croyais qu'elle en pinçait encore pour son ex-mari, au point de sauter sur le téléphone dès la première sonnerie !

— Mon psy m'a conseillé de faire comme ça. D'après lui, je dois arrêter d'avoir des contacts avec Vinnie, sauf quand il s'agit des enfants, parce que ça me donne de faux espoirs et ça me fait souffrir.

— Tu veux dire que Vinnie t'appelle et te dit que ça peut s'arranger entre vous ?

On dirait que la situation commence à changer entre ces deux-là !

— Il m'a appelée, oui...

Mary Beth prend une voix grave.

— ... Mais c'était pour me parler de la fille avec qui il sort et des nouveaux meubles qu'il achète pour son appartement, et ça me rend dingue parce qu'à côté de ça, il est super-radin dans le règlement du divorce. Je crois qu'il essaie de me mettre tout sur le dos, et Georges dit que...

— Qui est Georges ?

— Mon psy. Il dit qu'il faut que j'arrête de lui parler.

— De parler à Vinnie ?

— Evidemment, à qui d'autre ?

— Je ne sais pas, à Georges ?

— Mais non, dit-elle, énervée, Georges dit que je ne dois plus parler à Vinnie, car je me fais avoir chaque fois.

Voir Mary Beth accro à ce point de Vinnie me dépasse complètement. Mais je crois que personne n'y peut rien. C'est comme ça depuis qu'ils ont commencé à sortir ensemble au lycée, et je crois qu'elle sera amoureuse de lui toute sa vie.

— Dis-moi, Mary Beth, vas-tu encore à ton club de gym ? dis-je en commençant à tourner en rond dans mon minuscule appartement.

Comme je meurs de soif, je prends un verre sur l'évier. Je me sens complètement déshydratée après tout le vin que j'ai bu hier avec Will. Le café de ce matin n'a rien arrangé.

— Oui, je continue, mais ça m'est difficile d'y aller le soir, pourquoi ?

— Tu as maigri ?

Je fais couler de l'eau. Ouh là ! Elle est chaude ! Je laisse le robinet couler un moment afin de faire venir de l'eau fraîche, et je verse le contenu de mon verre dans le philodendron assoiffé, en me demandant à quand remonte le dernier arrosage...

— J'ai perdu un peu de poids, dit Mary Beth, mais tu sais, les muscles pèsent plus lourd que la graisse.

Ça, c'est toujours ce qu'on dit quand on n'a pas perdu un gramme ! A moins que, dans notre famille, il y ait un gène commun qui nous condamne à rester gros !

Non ! Je rejette cette idée catégoriquement ! Je refuse de ressembler à un Bibendum toute ma vie, me dis-je en remplissant mon verre de nouveau et en continuant à arpenter la pièce. Je m'arrête devant le miroir posé sur la porte de la salle de bains.

Beurk !

Je suis affreuse ! Je porte toujours le même pantacourt en jean noir que j'avais hier et le T-shirt blanc ample qui descend jusqu'aux cuisses. Il cache les rondeurs disgracieuses situées à cet endroit de mon anatomie, mais on voit bien, malgré tout, que sous le T-shirt, il y a un certain volume.

L'image fugace de Nerissa en body et collants de danse se superpose à mon reflet... Ça me motive encore davantage pour perdre du poids.

Et je vais devenir une accro du sport ! J'en ferai tous les jours ! Et je ne boirai pas moins de huit verres d'eau par jour. Remontée à bloc, j'avale, dans un geste conquérant, le contenu du verre que j'ai à la main. Cul sec ! Pour la bonne cause...

— Et toi, quelles nouvelles ? me demande ma sœur.

Un instant, je suis tentée de lui parler du programme que je vais suivre cet été, mais au moment où je m'apprête à le faire, elle poursuit :

— Will part bientôt, non ?

— Il est parti ce matin.

— Tu dois être complètement déprimée !

Ça, c'est ma sœur tout craché. La reine du pessimisme, toujours prête à vous saper le moral. Tout le portrait de ma mère. Pour elles, le verre est toujours à moitié vide, jamais à moitié plein...

C'était exactement la même chose quand j'ai trouvé cet appartement — mon premier studio à moi toute seule. Au lieu de se réjouir, ma sœur n'a parlé que du loyer qu'elle jugeait beaucoup trop élevé ! Je devrais avoir l'habitude de ses réactions, pourtant, elle me porte toujours sur les nerfs.

J'abrège la conversation :

— Je dois te quitter, j'ai rendez-vous avec des copains pour le déjeuner.

— Quels copains ?

— Kate et Raphaël, lui dis-je comme si cette précision avait la moindre importance, alors qu'elle ne connaît aucun de mes amis new-yorkais.

— Raphaël... Ce n'est pas celui qui est homosexuel ?

Oh ! cette façon de prononcer ce mot, du bout des lèvres, typiquement Brookside ! Ça m'amuse follement !

— Oui, c'est bien lui.

Elle prend un ton enjoué :

— Eh bien, amuse-toi bien, Tracey. Ah ! j'oubliais, tu devrais t'organiser pour venir le mois prochain à l'anniversaire de mariage des parents. Ils vont fêter leurs trente-cinq ans de mariage.

— Ecoute, tu sais, il m'est difficile de demander des vacances...

Comme je viens de commencer ce job, je ne peux pas prétendre à des jours de congé avant d'avoir six mois d'ancienneté, à moins que je ne demande un jour à mon patron. Ça se fait, exceptionnellement, d'après ce que m'a dit Latisha.

Je suis certaine que Jake me l'accordera mais le problème, c'est que j'avais prévu de prendre ce jour supplémentaire pour aller voir Will, pas pour rentrer à Brookside.

— Fais tout ton possible, Tracey, même si ce n'est que pour un week-end. On ne t'a pas vue depuis Pâques. Tu manques aux garçons.

— J'essaierai de venir.

Je suis soudain submergée par une bouffée de nostalgie. Mes neveux me manquent. Vince, l'aîné, a quatre ans. Il s'appelle en réalité Vincent Carmine Rizzo Junior, et grâce à Dieu, personne ne l'appelle jamais comme ça. Le plus jeune, Nino, a presque trois ans. Ils ont tous les deux des cheveux noirs et bouclés, de grands yeux noirs, de petites bouilles toutes rondes. Je les adore. Ils me sautent dessus dès que j'arrive, grimpent sur mon dos pour que je les promène dans toute la maison, et nos parties de rigolade se terminent toujours par des câlins et des baisers. S'ils étaient près de moi aujourd'hui, je me sentirais moins seule.

— Tâche de venir, tu nous manques, ajoute ma sœur.

— J'essaierai.

Cette fois je suis sincère. Je raccroche et me sers un autre verre d'eau. Encore chaud, tant pis. Je le bois d'une traite et je compose le numéro de Raphaël.

Il m'explique qu'il a déjà tout prévu avec Kate. Nous avons rendez-vous à midi et demi pour un brunch dans un nouveau restau à l'angle de la 14<sup>e</sup> Rue et de l'Avenue A, à deux pas de chez moi.

Juste avant qu'il ne raccroche, j'entends une voix masculine derrière lui. Apparemment, il n'a pas passé la nuit tout seul. Je me dirige vers le four pour sortir mes hot dogs en me demandant s'il va profiter du brunch pour nous présenter sa nouvelle conquête.

Tout ça me fait penser à Buckley O'Hanlon. Et aussitôt me vient l'étrange idée que si Will me laisse tomber cet été, je pourrai toujours sortir avec Buckley.

Je suis tétanisée, au milieu de la cuisine, une main en l'air au-dessus du plat de hot dogs.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Will ne va pas me laisser tomber ! Je ne dois absolument pas envisager ça comme une possibilité ! De toute façon, même s'il me quittait, je ne pourrais pas le remplacer. Il y a trop de choses entre nous et nous avons encore tant à vivre.

Si tout se passe comme je l'ai prévu !

D'un autre côté, il est vrai que Buckley O'Hanlon est hyper-mignon, qu'il est libre, et qu'il m'a

embrassée. Je reconnais que je pourrais être attirée par quelqu'un comme lui si je n'étais pas déjà avec Will. Mais trêve de rêveries, Will est dans ma vie, et il va y rester. Rien que de penser que notre histoire pourrait s'arrêter, cela me fait mal au cœur.

Je saisis le torchon et sors les hot dogs du four en vérifiant qu'ils sont bien enrobés de beurre et dorés sur tous les côtés. Je les dispose sur une assiette, les arrose de moutarde et de ketchup, et les avale l'un après l'autre.

Ce n'est qu'après avoir lavé et séché l'assiette que me vient l'idée que les condiments sont peut-être à proscrire dans un régime hyper-protidique. J'aurais dû le vérifier avant. Et aussi éviter de manger si peu de temps après le petit déjeuner, et juste avant le brunch avec Kate et Raphaël. Mais c'est déjà trop tard. Les hot dogs étaient chauds, dégoulinants de beurre, et si j'avais attendu, ils n'auraient plus été bons.

Et puis c'est vrai ! J'avais faim ! Comme d'habitude ! Je me contenterai d'un café au restaurant.

Le problème, c'est qu'un peu plus d'une heure plus tard, en approchant du lieu de rendez-vous, j'ai de nouveau faim. Je n'y comprends rien. Je croyais qu'en mangeant exclusivement des protéines, on ressentait moins vite la faim entre deux repas. Apparemment ce n'est pas le cas. Ce régime n'est sans doute pas aussi génial que ça !

Kate est déjà arrivée quand j'entre dans le petit restaurant où nous avons rendez-vous. Elle feuillette distraitemment des revues en attendant une table. Elle porte une robe jaune en lin sans manches avec des ballerines assorties, et elle a attaché ses cheveux blonds en chignon. Elle serait plus à sa place dans une garden-party dans une villa chic du Connecticut que dans cette cave mal éclairée, décor typique pour un nouveau restau branché de l'East Village.

Les murs sont rouge sombre, le sol zébré noir et blanc, éclairé par des spots disséminés dans la pièce. Accrochés au plafond, des mobiles faits de couverts tordus, reliés entre eux par une ficelle jaune, se balancent mollement au bout de fils métalliques. Un bar occupe toute la longueur de la salle, le reste de la pièce est meublé de tables rondes d'un aspect assez grossier, entourées de chaises multicolores.

Le barman nous propose de choisir la table. Nous prenons celle qui est la plus proche de la sortie : c'est la seule façon d'avoir un peu de fraîcheur car l'endroit n'est pas climatisé, et les ventilateurs ne font que brasser l'air chaud.

A part deux autres tables, occupées comme la nôtre, le restaurant est vide.

— Alors, ça va ?

Nous sommes à peine assises que Kate m'interroge avec son accent du Sud si sensuel. Elle a l'air inquiète pour moi.

— Pourquoi ? J'ai l'air d'aller mal ?

— Tu as surtout l'air triste.

Apparemment, je n'arrive pas à faire illusion, pourtant je me donne du mal pour avoir l'air heureuse et gaie. Au moins, j'aurai essayé !

— Bien sûr que je suis triste ! dis-je en extrayant un menu de la pile coincée entre le sel et le poivre sur la table d'à côté. Will vient juste de partir, c'est un peu dur, mais je vais m'y habituer.

— Ça va peut-être te faire du bien. Je veux dire d'être loin de lui quelque temps... Cela va te permettre de...

Je la laisse s'empêtrer toute seule, je sais qu'elle a besoin que je dise quelque chose... Elle bafouille, mais je ne l'aide pas.

— Cela va te permettre de savoir qui tu es vraiment, d'explorer ton moi profond.

— Merci, Docteur, pour cette brillante analyse !

— J’essaie de t’aider, tout simplement.

— Je sais que tu fais de ton mieux, et en tout cas, tu es plus positive que ma sœur, qui tout à l’heure au téléphone m’a demandé si j’étais déprimée.

— Tu es déprimée ?

Bien sûr ! Quelle question !

— Bien sûr que non ! Tu penses !

Je regarde le menu.

— « Déprimée » est un mot trop fort. On est « déprimée » quand votre mari vous quitte pour une autre femme. Ou quand on perd un enfant, ou son travail, ou au moment d’un divorce. Mais Will et moi n’en sommes pas là, notre séparation n’est que temporaire. Ce n’est que pour quelques mois.

Je parle trop. Elle hoche la tête.

— Pense aux femmes de militaires, dis-je au lieu de me taire.

Au secours ! Faites que je me taise ! Mais c’est trop tard, je suis partie, je continue malgré moi :

— Les militaires s’absentent durant des mois et leurs femmes y sont habituées. Ils vont à l’étranger, pour des missions dangereuses, alors que Will, grâce à Dieu, ne part que pour une tournée théâtrale à seulement trois cents kilomètres d’ici !

Kate hoche encore la tête. Je comprends à son expression contrite qu’elle voit parfaitement clair en moi. Mon manège ne prend pas. Elle me sent aussi décontractée que si Will allait en Tasmanie.

J’ajoute, en prenant un air détaché :

— D’après ce que j’ai entendu dire, il n’y a pas de mines antipersonnel à North Mannfield.

Bien sûr que non, mais il y a pire comme danger : des actrices blondes et bien roulées par exemple... Des femmes qui vont partager la maison des acteurs, dont la plupart, d’après les statistiques du département théâtre de l’université de Brookside, sont homosexuels. Et même si Will a la ferme intention de rester célibataire durant tout le temps du festival — ce dont je ne doute évidemment pas — il est une proie de premier choix ! Je l’imagine d’ici, le seul mâle hétéro de la troupe, assailli par une horde de bombes sexuelles. Il va jouer tout seul durant l’été l’île de la tentation !

Je suis plongée dans ce cauchemar infernal, quand je réalise que Kate est en train de me parler. Je sursaute.

— Quoi ?

— Veux-tu venir avec moi à la plage samedi prochain ? C’est le premier week-end que je passe là-bas.

— Peut-être...

Tu parles ! Il n’en est pas question ! Je déteste la plage. Ça fait trois ans que je n’ai pas tenté de mettre un maillot de bain, et si je l’ai emporté à New York, c’est tout simplement parce que j’ai mis dans mes valises tout ce que je possédais. Mais je n’ai jamais eu l’intention de le mettre !

**Jamais !**

— Je vais sans doute prendre mon vendredi, ça fera un long week-end. Mais tu pourrais me rejoindre le samedi... ce serait sympa !

Il faudrait me payer cher pour que j’aille à la plage avec elle ! Kate est une publicité vivante pour vacances aux Caraïbes ! Vous savez, cette blonde en minuscule Bikini, cheveux au vent, marchant nonchalamment sur la plage, ses sandales à la main, et laissant sur le sable blanc immaculé la trace de ses pieds parfaits...

Vous me mettez à côté d’elle, adieu les vacances aux Caraïbes, bonjour la pub comparative pour les régimes avant/après. Vous savez, ces spots où la fille mince et souriante vous jure ses grands

dieux qu'il y a seulement six semaines, elle ressemblait à ce gros boudin qu'on voit sur la photo à côté d'elle...

Raphaël arrive alors que je suis plongée dans la lecture du menu, écoutant distraitement Kate me parler des autres personnes avec lesquelles elle va partager sa location à la plage. Il porte des lunettes de soleil dernier cri, une chemise orange sans manches rentrée dans un caleçon coupé au-dessus des genoux, et des espadrilles. Il a un sac noir en bandoulière qui n'a rien à voir avec celui de Kate ou le mien. On dirait qu'il sort d'une séance photos pour un magazine de mode, il ne lui manque que du vernis sur les ongles des pieds.

Je regarde discrètement sous la table pour vérifier.

Il nous embrasse toutes les deux, se laisse tomber sur son siège, met sa main devant sa bouche, et nous demande :

— Tu crois que le barman est un bon coup ?

— Dans la vie, il y a trois choses qu'on ne peut pas éviter, répond Kate : la mort, les impôts, et la libido de Raphaël.

— Si la température continue à augmenter, continue Raphaël en épongeant son front humide et en coulant un regard concupiscent au barman, il finira par enlever son T-shirt.

— Si la température augmente, c'est le mien que j'enlève, lui dis-je à mon tour, et je t'assure que ce n'est pas un beau spectacle !

— A propos de spectacle, est-ce que Will est bien parti, Tracey ? demande Raphaël.

Kate tique un peu. Je fais semblant de n'avoir rien vu.

— Oui, Will est bien parti, et ne me demande surtout pas si je suis bouleversée, parce que je ne le suis pas du tout ! O.K.?

— Tu n'en as pas du tout l'air, tu es superbe !

— Il y a quatre choses dans la vie auxquelles on ne peut rien, dis-je en faisant semblant d'être excédée : la mort, les impôts, la libido de Raphaël et les âneries de Raphaël.

— Tu n'es pas sympa, Tracey, c'était un compliment, et je le pense ! proteste-t-il, pas du tout vexé. Bon, qu'est-ce que vous prenez ? Bloody ? Mimosa ? ou carrément un truc plus fort ? Moi, je choisis le barman !

— Je prends un Bloody Mary.

— Mimosa pour moi, dit Kate.

— Je fais comme toi, Tracey. J'ai envie de quelque chose d'épicé, comme un Bloody Mary.

Ou...

— Le barman ! crions-nous toutes les deux en chœur.

Je touche le bras de Raphaël, essayant de détourner son attention de l'objet de sa convoitise.

— Dis-moi, qui est l'homme que j'ai entendu parler ce matin au téléphone ? Je te croyais branché sur Buckley O'Hanlon ?

— Qui est ce Buckley O'Hanlon ? demande Kate.

— Souviens-toi, tu l'as vu à mon anniversaire, Kate. Ah ! non, tu ne peux pas, tu es partie trop tôt à cause de ton problème de moustache.

— Je n'avais aucun problème de moustache ! s'indigne Kate, en jetant un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que les deux hommes assis à la table à côté n'ont rien entendu.

L'un d'eux porte un turban, l'autre un tatouage, ils ont l'air plongés dans leur conversation, qui du reste n'est pas en anglais !

Raphaël, qui ne s'est même pas aperçu de l'interruption, continue sur sa lancée.

— Buckley, c'est ce type supermignon qui portait un sweat, celui qui est venu avec Joseph et



Alexandre. Il écrit le texte de leur nouveau catalogue. Tracey devait nous brancher ensemble, mais c'est elle qui se l'est fait !

— Je ne me le suis pas fait ! dis-je, indignée.

Je regrette terriblement les confidences que je lui ai faites quelques jours plus tôt, dans un moment d'égarement. Je sais pourtant que Raphaël est incapable de tenir sa langue !

— Mais si, mais je ne t'en veux pas, tu n'as pas pu résister.

— Tu as couché avec ce type ? me demande Kate, incrédule.

— Non ! On est seulement sortis ensemble, enfin, ce n'était pas prévu du tout jusqu'à...

— Ils se sont embrassés ! dit Raphaël, triomphant.

— Jusqu'à ce qu'il m'embrasse. Mais avant ça, je croyais qu'il était homo !

— Et il ne l'est pas ? demande Kate.

Raphaël et moi crions en même temps :

— Non !

— Si !

— Raphaël n'accepte pas le fait qu'il soit hétéro, dis-je à Kate en guise d'explication, tout en coulant un regard acerbe à Raphaël. Il essaie encore de nous faire le coup de John Timmerman...

John Timmerman, c'est ce type marié et père de famille que nous avons rencontré tous les trois l'hiver dernier, dans notre boîte d'intérim.

— Tu ne vas pas remettre cette histoire sur le tapis, Tracey, dit Raphaël. Mon copain Thomas l'a vu de ses propres yeux...

— Aucune importance, je ne veux plus entendre cette histoire sordide. Le fait est, Raphaël, que tu considères que tout le monde est homo, à moins qu'on te prouve le contraire. Et moi, pour une fois, je voudrais que tu voies les choses différemment à propos de Buckley.

— Ça veut dire que tu es sortie avec un autre, Tracey ? Je ne peux pas croire que tu ne m'aies rien dit !

Kate a l'air déçu.

— Parce que ça ne représente rien pour moi.

— Il embrasse bien ?

— Merveilleusement ! répond Raphaël en s'adressant à Kate. Le genre pas trop mouillé, et la langue juste ce qu'il faut, ajoute-t-il d'un air grivois.

— Comment le sais-tu ?

Je suis interloquée.

— C'est toi qui me l'as dit, Tracey.

— Raphaël ! Je ne t'ai jamais dit ça !

— Tu es sûre ? J'ai dû le rêver alors ! dit-il avec désinvolture en agitant le menu devant nous. Qu'est-ce qu'on mange avec ça ? L'alcool va me faire tourner la tête, je n'ai rien avalé de solide depuis hier midi, à part un petit en-cas au milieu de la nuit.

— Alors, c'était qui ?

Ma question n'est pas innocente, car j'ai bien compris, à son ton ironique, que le petit en-cas en question n'a rien à voir avec un verre de lait et quelques cookies.

— Il s'appelle Philippe. C'est un marin, il est venu à l'occasion du Salon de la marine.

— Le Salon de la marine est terminé depuis belle lurette, Raphaël, corrige Kate avec à-propos.

— Il m'a peut-être menti. Il en a l'allure en tout cas. L'omelette à l'avocat me tente.

Il referme son menu d'un coup sec, claque ses mains, et nous regarde.

— Je prends la même chose, dit Kate, et toi, Tracey ?

— J'ai déjà pris mon petit déjeuner.

Et même mon déjeuner...

— Je prends seulement une salade d'épinards, avec la sauce allégée.

Je sais que c'est trop, après les œufs du petit déjeuner et les hot dogs qui ont suivi, mais une femme ne peut pas vivre exclusivement de protéines. J'ai trop faim, je me demande si ce régime est bien adapté. Je crois que je dois plutôt faire la chasse aux matières grasses. Je prends note mentalement de m'arrêter faire le plein de produits allégés en rentrant chez moi.

La salade est délicieuse, et les deux Bloody Mary descendent sans problème. Je me sens tellement bien que j'en commanderais bien un troisième, et que je serais prête à passer l'après-midi là, à noyer mon chagrin dans la vodka, mais Kate et Raphaël, qui n'en ont bu qu'un chacun, me déconseillent de me soûler si vite après le départ de Will.

— Garde ça pour le jour où tu seras vraiment au fond du trou, Tracey, me dit Raphaël.

— Alors on va boire un verre ce soir ?

Je ne sais plus trop ce que je dis, mais j'ai conscience que je suis prête à tout plutôt que de passer la prochaine soirée seule chez moi.

— J'ai déjà un rendez-vous.

— Avec Philippe ?

— Avec Charles. Mon nouvel entraîneur personnel, il doit me montrer de nouveaux mouvements de gym.

— Et toi, Kate ? Tu es prise ce soir ?

— J'ai mon cours de salsa.

Pour une raison qui m'échappe, Kate a décidé que sa vie ne serait pas complète si elle ne maîtrisait pas parfaitement le cha-cha, la lambada, ou une autre de ces danses latino enseignées à la Enrique School of Latin Motion.

— Tu veux venir avec moi ?

— Non, merci, dis-je très vite.

Ce n'est pas la première fois qu'elle tente de me convertir à sa passion, mais j'ai déjà tout donné dans le genre danse latino quand c'était la mode de la macarena. Merci bien !

— Et toi, ça te dit, Raphaël ?

— N'oublie pas que je suis portoricain, j'ai ça dans le sang, je suis né en dansant le mambo !

Il sort du restaurant en se trémoussant, tout en jetant des regards langoureux au barman.

Le soleil a fait son apparition, et comme Kate et Raphaël ont quelques heures de liberté, nous décidons de marcher jusqu'à Broadway et de faire les boutiques.

Au milieu de l'après-midi, Raphaël se retrouve avec une nouvelle tenue pour sa sortie de ce soir, et Kate, après avoir passé une heure à hésiter entre un Bikini rouge et un bleu, repart avec un rose.

Quant à moi, je prends note mentalement de ne jamais, dans aucun cas, céder à l'invitation de Kate de passer un week-end avec elle à la plage. Je me jure également de jeter mon maillot de bain dès que je rentre chez moi, de peur de n'avoir plus aucune excuse pour ne pas la rejoindre.

Dans le Strand, je m'offre un exemplaire d'occasion des **Raisins de la colère**. Je ne l'ai jamais lu, même pendant mes études, bien que j'en aie toujours eu envie. Je me dis que c'est bien pour moi, au même titre que le régime, les économies et le sport.

Nous nous séparons tous les trois après avoir mangé une glace. Enfin, ils mangent une glace bien crémeuse, moi, je prends un sorbet à la framboise. En temps normal, j'aurais dû saliver en les voyant savourer leur double cône au chocolat nappé de noisettes, mais la chaleur me donne un peu mal au

cœur.

De retour chez moi, je vérifie mon répondeur pour voir si Will a appelé — il n'a pas appelé — puis je branche mon répondeur. Je m'assieds en face de lui et je commence à lire **LES Raisins de la colère**. Joyce Carol Oates attendra sur mon oreiller.

Je suis gonflée à bloc.

Après quelques pages, mon moral tombe au plus bas. Ce n'est pas à cause du livre, bien que j'aie déjà lu des choses plus amusantes, mais je n'ai jamais particulièrement apprécié le style de Steinbeck et le langage paysan des héros commence à me porter sur les nerfs.

Outre mon aversion pour Steinbeck, ce qui est le plus pénible, c'est d'être enfermée au quatrième étage d'un immeuble, par un si beau dimanche, face à mon unique fenêtre, avec pour tout compagnon un philodendron malade et un livre ennuyeux.

En ce moment même, Will profite du bon air, en plein cœur des bois. Je l'imagine dans une maison de trappeur avec de belles chambres aux boiseries peintes en blanc, un plancher de bois rugueux recouvert çà et là de tapis tissés par les artisans locaux. Il a peut-être déjà déballé ses affaires, et à cette heure-ci, il est sûrement sorti avec ses compagnons de tournée explorer le coin. Comme dans mon cauchemar éveillé, tous les autres hommes de la troupe sont homos, et toutes les filles sont hypersexy et roulées comme Nerissa...

J'écrase ma cigarette, referme mon livre avec un claquement, me lève, et marche nerveusement à travers la pièce. Les grands immeubles assombrissent la rue et je ne vois pas la moindre trace de verdure.

J'ai tout à coup la sensation d'étouffer. Mon cœur bat la chamade. Prise de vertige, je recule d'un pas.

J'ai besoin d'air. Besoin de voir des arbres, ou de l'herbe, ou de l'eau, même l'East River ferait l'affaire. Je veux juste vérifier que cette ville avec ses gratte-ciel immenses, pleine de visiteurs étrangers qui évoluent dans une chaleur moite, n'est pas qu'une destination touristique. J'enfile mes tennis, j'attrape mes clés et je sors en vitesse.

Ça va mieux dès que je suis dehors. Je ne sais pas par quel phénomène, le fait d'avoir descendu quatre étages me calme aussitôt. Alors que je marche, mon vertige disparaît, les battements désordonnés de mon cœur ralentissent, et je respire mieux. J'hésite à peine en arrivant sur l'avenue, instinctivement mes pas se dirigent vers downtown.

J'ignore où je vais, mais ça n'a aucune importance, l'essentiel est de m'éloigner de chez moi. Une heure et demie plus tard, j'arrive à South Street Seaport. C'est l'endroit touristique par excellence, le lieu que tout bon New-Yorkais évite à tout prix par un week-end ensoleillé de juin. C'est vrai que je ne me considère pas encore comme une vraie New-Yorkaise, c'est peut-être pour ça que je trouve un certain plaisir dans tout cet étalage commercial. C'est comme si j'étais passée de Manhattan à un parc d'attractions — sans les tours de manège. Je me sens vraiment chez moi, malgré la horde de touristes. Ils sont bardés de caméras, d'appareils photo et de dizaines de paquets.

Il y a pourtant aussi une atmosphère très Nouvelle-Angleterre, avec les bateaux anciens, et les pontons de bois qui bordent le centre commercial, l'un des plus fameux de New York. Pour une fois, j'apprécie ce lieu, succession de fast-foods, de boutiques et d'escalators, qui fonctionnent en permanence, dans un brouhaha incessant.

Tout cela me ramène au monde auquel j'appartenais et que je pensais ne jamais quitter. Je ne veux pas revenir en arrière, mais je me rends compte que la vie que j'ai choisie ne me correspond peut-être pas aussi bien que ce que je croyais. Qu'y a-t-il de si attirant dans la solitude d'un appartement crasseux au bout d'une banlieue sordide ? C'est étrange que je ne me sois jamais

aperçue de tout ça avant. Peut-être est-ce d'autant plus flagrant que Will est parti.

L'odeur puissante de la friture me fait saliver, cela vient d'un fast-food, qui propose poulet et rondelles d'oignons frits. Je m'apprête à passer commande, avec un milk-shake en prime, lorsque j'aperçois mon reflet dans le revêtement chromé du comptoir.

— Je veux, euh...

Le serveur montre cet air impatient et hostile typique du New-Yorkais moyen.

— Donnez-moi un Coca Light, s'il vous plaît, dis-je d'un ton triomphant.

Je peux le faire. Je peux maigrir ! Tout en buvant mon Coca — entre nous, totalement insipide — je sors du patio où sont regroupés tous les restaurants. Les gens vont et viennent, l'air détendu, en mangeant qui des glaces, qui des frites. Je termine mon Coca jusqu'à la dernière goutte et jette le gobelet dans une poubelle, puis je m'approche de la balustrade pour profiter de la vue.

Il suffit de faire abstraction de l'ombre du pont de Brooklyn, et des centaines de maisons et d'immeubles entassés sur la rive d'en face, pour se croire ailleurs. Les bateaux de pêche sillonnent la rivière et l'on oublie vite que l'on se trouve au cœur d'une ville tentaculaire.

Qu'est-ce que je fiche ici ?

Will est parti. J'ai un job sans avenir et un appartement minable. Ce n'était pas le genre de vie que je rêvais de mener en m'installant. Je pourrais vivre cent fois mieux ailleurs, même à Brookside.

Brookside, où ma famille épiait mes moindres faits et gestes, guettant le moment où enfin, je m'installerais et je me marierais.

Brookside, où il n'y a aucun job sympa, aucun créateur, aucun artiste, où je connais tout le monde, où j'ai fait tout ce qu'il y a à faire, au moins plusieurs centaines de fois, et où j'ai vu tout ce qu'il y a à voir...

Non.

Je ne suis peut-être plus très sûre de vouloir rester vivre ici, mais je suis sûre en tout cas de ne pas vouloir retourner à Brookside. Bon, c'est comme ça, pour l'instant, ma vie est là, et je dois essayer d'en tirer le meilleur parti.

Je tourne le dos au paysage, et me dirige vers les escalators d'un pas assuré. Une odeur terriblement alléchante de pizza me fait saliver. Je résiste vaillamment à l'arôme exquis de l'origan et du chorizo en train de cuire au feu de bois sur une pâte croustillante...

J'accélère le pas vers la sortie pour résister à la tentation, ce qui me fait immédiatement transpirer à cause de l'air moite. J'enjambe un banc libre au bout de Thomkins Square Park, mes jambes endolories vont me lâcher si je ne m'arrête pas quelques instants.

Çà, alors ! Si je ne m'abuse, je viens de faire de l'exercice ! Et ce n'était pas prévu au programme. Je suis émerveillée de réaliser que cette petite balade si agréable était aussi une façon de faire de l'exercice, gratuit de surcroît, à part le Coca light.

Je m'autorise un peu de lèche-vitrines pour me reposer. A l'entrée d'un magasin de meubles, une banderole annonce une grande braderie. Dans la vitrine, il y a un lit en chêne en forme de traîneau. C'est le genre de lit où l'on pourrait passer la journée entière à paresser au milieu de dizaines d'oreillers moelleux.

De retour chez moi, je balaie la pièce d'un regard critique, comment pourrais-je rendre ce lieu plus confortable ? Ce serait déjà mieux avec un vrai lit, comme celui de la boutique, plutôt que mon horrible futon sans housse. Je me suis toujours dit que ce n'était que temporaire, le futon et l'appartement, j'ai toujours su que je ne passerais pas toute ma vie dans cet immeuble avec ces quelques meubles, même si je décide de rester à New York.

Mais chaque chose en son temps, pour l'instant, ma priorité reste le régime, et de l'exercice

quotidien. Je veux perdre du poids et faire des économies.

Quand Will reviendra en septembre, nous déménagerons pour nous installer ensemble.

La lumière du répondeur clignote. J'ai le cœur qui bat un peu plus vite. Un message ! Mon cœur s'emballe... Ce n'est pas Will. C'est Brenda, qui m'annonce qu'elle a photocopié le programme du régime soupe aux choux et qu'elle me l'apporte demain au boulot. « Si tu es toute seule et que tu as le cafard, appelle-moi ! » dit-elle à la fin.

Bien sûr que je suis seule. Mais je n'ai pas envie de parler. Surtout pas à Brenda qui va bientôt épouser l'homme de ses rêves. Will est la seule personne à laquelle j'ai envie de parler. Malheureusement je n'ai aucun moyen de le joindre. Cette idée me fait paniquer, il est totalement injoignable, dans un autre monde, et je n'ai pas le pouvoir de le faire revenir dans le mien, ne serait-ce que pour quelques instants. La balle est dans son camp, je ne peux qu'attendre son coup de fil.

Il est parti depuis moins de vingt-quatre heures, et je suis déjà arrivée à cette conclusion d'une haute portée intellectuelle, que c'est beaucoup plus difficile d'être celui qui reste que celui qui part ! Sans doute parce que celui qui part laisse son empreinte, et des foules de souvenirs à celui qui reste. Celui qui part s'en va vers de nouvelles aventures, ne voit pas le temps passer, rencontre d'autres personnes...

J'essaie un instant d'imaginer l'inverse. C'est bizarre, je n'y arrive pas. J'ai le sentiment que même seul à New York sans moi, il ne vivrait pas du tout mon absence comme un supplice.

Il faut que je me secoue, je ne vais pas constamment regarder en arrière et vivre dans mes souvenirs. Ce n'est pas la meilleure façon d'aborder ma vie en solo !

Au lieu de m'appesantir sur tout ça, je décide de réagir. J'attrape une poignée de dollars, et sors de chez moi, direction l'Empire de l'Alimentation, où je vais m'offrir le plus somptueux de tous les choux du magasin.

Puisque j'en suis à expérimenter la vie en solo, je me contenterai de cette première aventure.

## 9

Will est parti depuis huit jours.

J'ai perdu trois kilos.

Je suis sérieuse. Trois kilos !

Après avoir testé le régime hyper-protidique, puis le régime sans graisses, puis le régime soupe aux choux, j'ai opté finalement pour le bon vieux régime traditionnel, celui qui consiste à réduire ses portions, à chasser les calories et à faire de l'exercice.

Je ne m'autorise que mille cinq cents calories par jour. Je suis étonnée de ne pas me sentir affamée, bien sûr, j'ai parfois une petite sensation de faim, mais dans ces cas-là, je bois de l'eau, beaucoup d'eau. Et puis je suis tellement occupée que je n'ai pas le temps de me demander ce que je vais bien pouvoir manger au repas suivant.

Cette semaine, après le boulot, je suis allée deux fois à Seaport à pied. Les autres soirs, je suis restée tard pour aider Jake à terminer une présentation pour des clients. Ces fois-là, je suis rentrée à pied à la maison. Ce n'est pas seulement parce que j'ai décidé que je devais faire de l'exercice, mais c'est aussi parce que ça m'évite d'acheter un ticket de métro.

Bon, d'accord, ce ne sont que trois petits billets.

Quoi qu'il en soit, c'est un début, et je les mets dans un pot de confiture vide que je cache sous l'évier. Mon objectif est d'ouvrir un compte d'épargne. Je dois attendre d'avoir un peu plus d'économies, sinon le banquier va se moquer de moi. Pour cela, j'espère que Milos va me téléphoner pour un job de serveuse, sinon, je chercherai à faire un peu de baby-sitting.

Aujourd'hui, nous sommes samedi matin, je suis dans un bus qui va à Long Island. Pas n'importe quel bus, le Hampton Jitney, que j'ai pris à l'angle de la 40<sup>e</sup> Rue et de Lex. C'est un modèle récent, avec service de boissons, sièges inclinables et petits spots de lumière individuels, pour pouvoir lire sans gêner son voisin. Cinquante dollars l'aller-retour.

Adieu le compte d'épargne ! Et adieu ma promesse de ne plus jamais me mettre en maillot de bain !

Pendant toute la semaine, Kate m'a tannée pour que je la rejoigne à la plage, dans la maison qu'elle loue pour les week-ends, et j'ai fini par céder. J'évite de penser à mon vieux maillot de bain retrouvé tout au fond de mon tiroir à chaussettes. Ce n'est rien à côté d'un autre week-end seule chez moi, en tête à tête avec Steinbeck, et en face d'un téléphone muet.

En fin de compte, Will m'a appelée mardi soir, pendant que je faisais mon jogging vers Seaport. J'ai trouvé le message en rentrant. Ça m'a passablement énervée d'avoir loupé son appel, même s'il précisait qu'il essaierait plus tard. Je n'y croyais pas, pourtant il m'a appelée une nouvelle fois le

soir même, à minuit, alors que je m'endormais doucement en face de Dernière Nuit avec David Letterman.

J'ai baissé le son de la télé. Derrière Will, j'entendais clairement d'autres voix en fond sonore. Des voix fortes qui ne semblaient pas le gêner du tout. Il s'arrêtait même parfois de me parler pour s'adresser à ceux qui l'entouraient. J'en ai déduit qu'il s'agissait de ses compagnons de la troupe. J'ai pris sur moi pour ne pas m'énerver, pour ne pas me montrer jalouse, particulièrement quand il a mis sa main sur l'écouteur pour que je n'entende pas ce qu'il disait aux autres.

Dans le cadre du téléviseur silencieux, un David Letterman au mieux de sa forme brandissait une boîte de jambon devant un membre du public, chauve et hilare, vêtu d'un coupe-vent bleu turquoise.

Dans le téléphone, un rire hystérique m'a déchiré les tympan, au moment où Will a enlevé sa main de l'écouteur pour me parler de nouveau.

— C'était qui ? ai-je demandé de ma voix la plus neutre.

— Esme, elle est supermarrante.

Un ton tellement admiratif ! J'aurais tout donné, à ce moment précis, pour qu'il me considère moi aussi comme quelqu'un de « supermarrant ».

Qu'est-ce qu'il avait bien pu raconter sur moi aux membres de sa troupe ? « C'est ma copine au téléphone. Elle s'appelle Tracey, et elle est supermarrante. »

Bizarre... Ça ne sonnait pas aussi sexy. Ça devait être à cause du prénom mystérieux, rare et exotique : **Esme**. Je me prénomme bêtement Tracey, parce que ma mère était une fan de la série **Partridge Family**, et qu'elle aimait particulièrement le personnage de Tracy, la plus jeune des filles de la famille. C'est celle qui jouait du tambour et qui n'avait pas de rides. Et pour la touche personnelle, ma mère a cru bon d'ajouter un « e » : « Tracey. »

Alors que Will continuait à me parler, je n'arrivais pas à me concentrer sur ce qu'il me disait. J'étais obsédée par Esme, que j'imaginai une petite brunette piquante, svelte, drôle et bourrée de charme.

Je crevais d'envie de lui poser des questions sur elle, mais je ne voulais pas passer pour l'affreuse petite copine casse-pieds et pleurnicharde. C'était pourtant exactement ce que j'étais en train de devenir.

Will m'a raconté qu'il avait donné son premier spectacle. **West Side Story**, et il jouait le rôle de Shark. J'aurais mis ma main à couper qu'il était déçu de ne pas avoir le premier rôle, mais il a aussitôt ajouté :

— De toute façon, ma voix ne convient pas au rôle de Tony.

— Mais si !

Il m'a répondu d'un air énervé qu'il y aurait un nouveau spectacle tous les quinze jours, et que la direction de la troupe leur avait assuré que chacun d'eux aurait l'occasion, tôt ou tard, d'avoir un premier rôle.

— Ce jour-là, je serai au premier rang !

A son silence, j'ai compris que ce n'était pas la chose à dire. Il avait l'air absent... Nous n'avons finalement parlé que quelques minutes. Apparemment d'autres personnes avaient besoin du téléphone, mais il m'a dit qu'il essaierait de me rappeler après le week-end.

La soirée de représentation est le samedi, ce soir donc, et après toute la troupe fait la fête. Le dimanche ils jouent deux fois, en matinée et le soir. Lundi, c'est relâche, je suppose qu'il m'appellera à ce moment-là.

Pour l'instant, nous sommes samedi matin, le temps est magnifique, et je suis assise dans ce bus,

entourée d'autres voyageurs aussi mal réveillés que moi, tous des habitants de Manhattan en route vers leur location saisonnière. Il y a les hommes d'affaires de Wall Street, bon chic bon genre, un groupe de filles de bonne famille de l'Upper East Side, toutes vêtues de lin, et une bande d'homos chargés de sacs remplis de bouteilles de vin, de bouquets de basilic et de fromage de chèvre.

J'ai seulement bu un jus de raisin au petit déjeuner, et je commence à me sentir affamée. Je n'ai que des chewing-gums à me mettre sous la dent, ce n'est pas suffisant ! J'ai besoin d'une cigarette, mais il est impossible de fumer dans le bus. Je dois me contenter de mâchouiller jusqu'à l'arrivée.

J'ai apporté *Les Raisins de la colère*, *Gatsby* le magnifique, et le dernier numéro de *Elle*, fourni gracieusement par Raphaël. Avant, j'étais abonnée, mais depuis qu'il travaille pour ce magazine, il me le procure chaque semaine. Je n'ai pas renouvelé mon abonnement.

Je n'ai jamais mis les pieds à Long Island, et pour ce que j'en vois par la fenêtre, c'est une grande autoroute bordée de centres commerciaux à deux niveaux, complètement déserts. Peu à peu, cependant, le paysage change. Nous traversons des forêts de pins, et quand nous arrivons à West Hampton, l'air est tout de suite plus marin. Kate m'attend, en short et micro T-shirt, sous lequel apparaissent les bretelles de son nouveau Bikini rose. A son côté, un type que je n'ai jamais vu.

Elle me serre contre elle avec fougue, comme si elle ne m'avait pas vue depuis des lustres. Je ne m'en formalise pas, c'est sa façon sudiste d'exprimer ses sentiments. Puis elle se tourne vers son compagnon.

— Tracey, je te présente Billy, Billy, voici Tracey.

Il semble que nous devions nous contenter de cette brève présentation, un peu comme dans les émissions télé où tout le monde s'appelle par son prénom, sans savoir qui vous êtes vraiment.

Billy me sourit et me dit bonjour, mais je ne le trouve pas très chaleureux. C'est sans doute parce que j'ai l'air mal à l'aise. Et puis quelle raison aurait-il de se jeter sur moi et de me serrer dans ses bras comme Kate ?

Je me demande qui est ce Billy pour Kate, mais celle-ci ne dit rien de plus tandis que nous nous dirigeons vers le parking. J'allume une cigarette. Billy a l'air catastrophé : sans rire, il me regarde comme si je venais de m'injecter une dose d'héroïne dans les veines ! Encore un non-fumeur fanatique !

Il porte des Timberland sans chaussettes, un short kaki et une chemise Ralph Lauren rose dont il a relevé les manches. Bizarrement, cette couleur ne lui donne pas du tout l'air efféminé. Il doit faire du sport et apparemment, ça marche, puisqu'il attrape mon sac lestement, et le jette sur son épaule sans le moindre effort. Il a les cheveux blonds, avec des mèches comme après un été au soleil, et il est déjà tout bronzé. Etonnant, pour un mois de juin à New York.

Les mèches et le bronzage font très naturel, mais j'en dirais autant du bronzage, des cheveux et des prunelles de Kate, si je ne savais pas qu'elle se décolore les cheveux, qu'elle porte des lentilles de couleur bleue et qu'elle s'est ruinée en autobronzant la semaine dernière. Pour rien au monde elle ne prendrait le risque d'exposer son teint de pêche au soleil. Je comprends peu à peu que Billy a emmené Kate en voiture me chercher, et qu'il est l'un de ses colocataires de l'été. Ils se sont rencontrés hier soir, mais ils ont déjà l'air de bien s'entendre. Billy habite l'Upper East Side, et travaille à Wall Street.

Surprise, surprise. Ça ressemble bien à Kate de louer une maison avec un type comme ça. Un parfait golden boy : vingt-quatre ans, courtier en Bourse à New York. Et la décapotable ! Je reste bouche bée devant sa voiture, une BMW noire, décapotable. Alors que nous nous apprêtons à monter dedans, Billy me lance un regard noir par-dessus ses Ray-Ban. Je comprends aussitôt et j'écrase ma cigarette avant qu'il ne me demande de le faire.



Comme si j'étais assez mal élevée pour fumer en voiture, même dans une décapotable ! Je me rabats sur un chewing-gum. Kate me propose de m'asseoir à l'avant, mais je refuse, évidemment.

Et me voici, juchée au milieu du siège arrière, tentant, avec une discrétion à toute épreuve, de ne pas perdre une miette de la conversation, comme une gamine de quatre ans qui veut à tout prix savoir ce que ses parents se racontent. Nous roulons sur les routes bordées d'arbres de la vieille ville. Le trafic est lent car les rues sont étroites et encombrées. Nous rejoignons une autoroute d'où nous apercevons de vieilles demeures aux toits de bardeaux. Elles sont perchées sur pilotis au milieu des collines verdoyantes. Le ciel est d'un beau bleu profond, comme l'eau de la mer au loin, et comme les yeux de Billy que je devine derrière ses lunettes de star...

La radio hurle, Kate et Billy parlent tout bas, et le vent chaud me fouette tellement le visage que chaque fois que je tente de dire quelque chose, mes cheveux se collent à mon visage. Sans parler de mon chewing-gum, qui va finir pas se coller à mes cheveux ! Je le jetterais bien par-dessus bord, mais quelque chose me dit que ça ne plairait pas du tout à Billy.

Finalement nous tournons dans un petit chemin sablonneux, et nous nous arrêtons devant une maison moderne en forme de cube à deux étages. Nous entrons par l'arrière de la maison, Kate m'expliquant aussitôt que le devant donne sur la mer. D'où, d'après Kate, la simplicité de la façade.

Vu le prix exorbitant de la location pour un week-end sur deux, je m'attendais à nettement mieux ! Poliment, Billy porte mon sac jusqu'en haut des marches, puis il fait demi-tour en nous disant : « A plus tard. »

— Où va-t-il ?

— Je n'en sais rien du tout.

A son air désappointé, je comprends qu'elle est mordue. Ça ne me surprend pas, c'est tout a fait son genre de type, BCBG, bonne famille, bonnes études, bon job. Kate reconnaît volontiers qu'elle ne s'est pas installée à Manhattan pour faire carrière, ou pour s'imprégner de la culture new-yorkaise, même s'il est vrai qu'elle a obtenu une maîtrise d'art à l'université de l'Alabama. Elle cherche un mari. Un mari du genre de Billy.

C'est pourquoi elle continue à faire de l'intérim. A Wall Street, c'est ce qu'il y a de mieux pour rencontrer un boursier. Elle n'a absolument pas besoin de son minuscule salaire pour vivre, ses parents paient son loyer, toutes ses dépenses, et versent son « argent de poche » sur son compte toutes les semaines.

J'ai vu des photos de sa maison à Mobile, on dirait Tara, dans *Autant en emporte le vent*. C'est vraiment une vieille plantation du Sud, avec de grands poteaux blancs soutenant une balustrade qui fait le tour de la maison et des chênes vénérables et moussus. Kate a deux sœurs plus âgées qu'elle, qui vivent toutes deux dans de magnifiques plantations comme celle de leurs parents, après avoir chacune épousé un riche héritier de la région.

Kate ne veut pas se marier avec un garçon du Sud. Au collège, déjà, son petit ami était new-yorkais, et il lui a donné envie de découvrir la vie à Manhattan.

Connaissant Kate, je m'attendais à un autre décor : des chandeliers, des lustres et des vases en cristal, par exemple. Je regarde autour de moi, frappée par le manque d'élégance de l'ensemble. Tout est strictement fonctionnel, beige et rectangulaire, à l'image de la maison elle-même. Elle semble vide, pourtant il y a, çà et là, des traces de vie. Le journal du jour posé sur la table basse, à côté de bouteilles vides. Un pot de café odorant, sur le bar de la cuisine. Des paires de chaussures traînent par terre près de la porte. Venue du fond de la maison, on entend de la musique hip-hop, qui n'est pas celle que je préfère. Au bout de la pièce, de grandes baies vitrées donnent sur une terrasse de bois, puis ce sont les dunes, puis, la mer... enfin je suppose.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— C'est chouette.

— Pas la maison, Billy !

— Oh ! Billy ! Il est chouette !

Je vois bien à sa tête qu'elle est déçue. Je cherche un autre adjectif, j'évite « prétentieux ».

— Je le trouve mignon, très mignon.

— C'est vrai, il est supermignon, dit-elle précipitamment.

— Qu'est-ce que ça donne vous deux ?

— Qu'est-ce qui te fait dire qu'il y a quelque chose entre nous ?

— Parce que je suis voyante, autre chose ?

Elle grimace.

— Raconte.

— On a eu le coup de foudre hier soir. Nous sommes sortis dans un club, et... tu vois ce que je veux dire. Le problème c'est qu'ici, c'est impossible d'avoir la moindre intimité. On est trois par chambre : douze locataires, treize avec toi. Tu comprendras que nous ne sommes pas allés très loin...

— Tu veux dire que vous n'avez pas fait l'amour.

— Bien sûr que non ! Je viens juste de faire sa connaissance.

Quand elle tente de paraître offensée, elle prend ses airs de grande dame du Sud, et son accent revient de plus belle. Si je me souviens bien, son dernier coup en date était un aristocrate de passage à New York, avant de rejoindre son université de la côte Ouest. Elle l'a rencontré dans un bar, un soir à la sortie du bureau, et elle s'est envoyée en l'air toute la nuit avec lui. Si elle veut jouer les saintes nitouches, après tout ça la regarde, je n'ai aucune leçon à lui donner.

— Qu'est-ce que tu penses de l'endroit ?

Je l'interroge alors qu'elle me montre un escalier qui descend à la chambre que nous allons partager avec deux autres filles. Je tire mon sac lourdement derrière moi. Il tombe mollement sur chaque marche en faisant un bruit sourd. Ma parole, il pèse vraiment une tonne !

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Des briques ?

— Quelques shorts et un maillot.

Je prends un air innocent, en pensant à toutes les tenues que j'ai prises, ne sachant pas comment on s'habille ici, pour sortir le soir. J'espère que ce n'est pas trop court. De toute façon, je ne porte jamais rien de court. J'ai aussi pris, au cas où j'arriverais à le finir, **Les Raisins de la colère**, et une belle édition de **Gatsby le magnifique**. Je sais bien que l'histoire se passe sur la côte Nord, alors que nous sommes dans les Hamptons, mais ça me paraît être un bon choix pour un week-end à Long Island. Il y a aussi tout mon maquillage, mon écran solaire, mon shampoing, mon après-shampoing, et mon sèche-cheveux. Des tennis, des sandales, et deux paires d'escarpins, dont une élégante. Ah, oui, et six canettes de thé glacé à la framboise, light, bien sûr, au cas où il n'y aurait ici que des choses plus caloriques à boire.

— L'année prochaine, je louerai une maison tous les week-ends, dit Kate, alors que nous longeons un long couloir. Je n'accepte pas l'idée de ne venir que quelquefois pendant l'été. Nous allons essayer de nous mettre tous d'accord pour que ceux dont ce n'est pas le tour puissent quand même venir, à condition de dormir par terre.

— Toi ? Dormir par terre ?

— Je suis d'accord avec toi, il y a plus confortable...

Elle me regarde d'un air parfaitement serein.

— ... Billy loue tous les week-ends, cela signifie qu'il a un lit pour lui tout seul. Et on ne sait

jamais ce qui peut se passer, Tracey.

— Mais, Kate, tu viens tout juste de faire sa connaissance, dis-je en imitant son accent de grande dame du Sud.

— Ouais ! Mais nous avons aussi tout l'été devant nous, si tu vois ce que je veux dire !

Elle grimace et ouvre la porte de notre chambre. Les deux lits jumeaux ne sont pas faits, mais sur l'un d'eux, je reconnais la couette à fleurs vertes et roses Laura Ashley.

— C'est la tienne, Kate ? Je ne savais pas qu'on devait apporter de quoi faire un lit.

— Ce n'est pas le cas, c'est seulement parce que je ne peux pas dormir sans elle.

— Alors tu la trimbales chaque week-end ?

— Un week-end sur deux, corrige-t-elle. En fait, j'en ai acheté une neuve pour mon appartement. Ce détail me touche, c'est tellement typique de Kate.

— Et que feras-tu de cette couette en double à la fin de l'été ?

— Je te l'offrirai.

— C'est gentil, mais mon futon n'est pas de la même taille.

— Peut-être que tu t'achèteras enfin un vrai lit, dit-elle d'un ton exagérément maternel.

— Mmm...

Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'à la rentrée j'emménage avec Will. Je n'en suis pas certaine à cent pour cent, mais ce serait logiquement l'étape suivante. Comment un couple peut-il continuer à vivre dans deux appartements séparés ? Moi, dans une banlieue limite dangereuse, lui avec une colocataire, limite dangereuse elle aussi, pas pour les mêmes raisons évidemment.

— Voilà la salle de bains. Change-toi, on ira faire un tour à la plage.

C'est le moment de vérité. Je savais que tôt ou tard on allait y venir. Je me sens aussi angoissée que si elle m'avait dit de faire le guet pendant qu'elle cambriolait une banque. Seulement voilà, le soleil brille, l'océan nous appelle, je n'ai pas le choix.

— Je me dépêche.

J'ai tout de même perdu trois kilos. Ce ne sera peut-être pas si catastrophique que ça. Je veux dire, moi en maillot de bain...

Kate se met devant la glace au dos de la porte de la salle de bains, défait sa queue-de-cheval et commence à se brosser les cheveux. Je tire mon énorme sac avec moi,

— Pourquoi est-ce que tu ne te changes pas ici ? demande-t-elle, la bouche pleine de pinces à cheveux.

— Je dois fouiller pour le trouver, et je ne sais pas où j'ai mis mon paréo.

Un paréo ! C'est un drap qu'il faudrait pour m'envelopper. Et malheureusement, je n'ai pas cet accessoire en magasin. La seule chose assez couvrante est un T-shirt taille XXL, d'une couleur kaki que je trouvais seyante quand je l'ai acheté l'été dernier, mais qui me rend toute pâlichonne sous les spots de cette salle de bains. Au moins, il dissimule mon maillot, un horrible modèle « standard », avec une bande de couleur bordeaux qui dessine un immense V, afin, sans doute, d'affiner la silhouette. Manqué ! Mes cuisses flasques dénudées sont plus voyantes que jamais, sans parler de mon ventre grassouillet, emballé avec le reste dans un maillot qui tient plus de la gaine que de la tenue de plage branchée.

Il n'y a pas de miroir en pied dans cette salle de bains... Une chance ! Car j'imagine parfaitement le résultat. Un grand T-shirt kaki, genre toile de tente, un short en dessous, et l'unique paire de sandales que je possède : noires à grosses lanières, qui seraient plus appropriées au fin fond du désert plutôt que dans cette station balnéaire pour blondes maigrichonnes...

Quand je sors enfin de la salle de bains, le spectacle de Kate, moulée dans une adorable tenue

de plage à la dernière mode, me fait prendre conscience de l'étendue des dégâts. Ses jambes et ses pieds nus sont uniformément bronzés, ses ongles impeccablement vernis, du même rose que son Bikini. Elle est l'image parfaite de la Californienne : blonde et ravissante. On sent que chaque détail compte : depuis sa coiffure savamment ébouriffée avec des mèches ensoleillées qui dépassent du chignon en équilibre sur le haut de sa tête, jusqu'au bracelet en or fixé à l'une de ses chevilles fines.

Ce détail est un véritable crève-cœur. Ce bijou ondulant autour de sa cheville mince et bronzée lui va si bien ! Elle est si sexy ! Totalement à sa place ici, dans cet endroit de rêve.

J'ai une brusque bouffée de jalousie. Ma première pensée, c'est que je donnerais n'importe quoi pour lui ressembler... Et ma deuxième, c'est que je remercie le ciel que Will ne soit pas là. Je ne voudrais pour rien au monde qu'il me voie attifée comme ça, et encore moins qu'il voie Kate dans cette tenue. Le plus drôle, c'est qu'elle ne le trouve pas terrible, et la connaissant, même si c'était le cas, ça ne changerait rien à son attitude envers lui. Je suis également persuadée que Will trouverait parfaitement à son goût cette charmante petite personne quasiment nue dans son minuscule bout de tissu rose. N'importe quel homme craquerait. A côté d'elle, j'ai l'air d'une baleine repêchée après la tempête. Une erreur de la nature. Les trois kilos âprement perdus n'ont plus aucun effet sur mon moral. Mon fragile sentiment de fierté a d'ores et déjà disparu, et je me sens tout à coup complètement anéantie.

— Tu es prête ?

Avec un sourire rayonnant, elle attrape un sac de plage en paille, qui complète parfaitement l'ensemble.

A ce moment, j'ai un mal fou à ne pas la haïr. J'ai encore plus de mal à ne pas me haïr moi-même.

Sur la terrasse qui surplombe la plage, nous prenons deux chaises pliantes, et pendant que nous marchons sur le sable, je me répète que j'ai déjà progressé vers mon but. Dans un an à cette époque, moi aussi j'aurai un corps de déesse. Ça ne m'aide pas beaucoup. D'abord, je ne suis pas sûre d'avoir le courage de tenir un régime alimentaire et sportif jusque-là. La deuxième raison, c'est que je voudrais être belle maintenant, pas l'année prochaine, ou l'automne prochain, ou le mois prochain.

— Tout le monde est là, dit Kate en regardant vers un groupe devant nous.

— Tout le monde ?

— Tous mes colocataires. Viens, je vais te présenter.

Je n'ai rien d'autre à faire que d'avancer vers une demi-douzaine de personnes aussi canons que Kate. Enfin, pas toutes. Il y a un type sans aucune allure, du nom de Kenny, avec des cheveux noirs crépus, et un corps volumineux. Mais il a l'air plein aux as, ce qui en général compense le physique. Et cela expliquerait la présence sur sa serviette de Shelby, une rousse somptueuse qui roucoule près de lui sans aucune gêne.

Du reste, il n'est pas l'un des colocataires, il passe le week-end chez ses parents à South Hampton. Avec Shelby. Ils sont venus pour la journée rendre une petite visite à deux copines de Shelby, Lucy et Amelia. Lucy habite le même immeuble que Kate, c'est comme ça que celle-ci a connu toute la bande. Lucy est aussi mince et jolie que Kate et Shelby, mais je suis soulagée de voir qu'Amelia donne l'impression de s'être gavée de chips et de bière. Face à ses copines à la taille mannequin, vautrée dans son transat, ventre et bourrelets à l'air, on ne la sent pas du tout complexée. Il y a aussi deux garçons, du nom de Chad et de Ray, en extase devant les filles du groupe, à l'exception bien sûr d'Amelia et de moi-même. Je m'assieds sur mon transat, face à la mer, mal à l'aise, les bras autour des genoux pliés. Je garde mon T-shirt sous le prétexte que j'ai oublié mon écran total et que je risque un coup de soleil.

— Je te prête le mien, dit Kate en me tendant un tube de crème Clinique indice de protection 30.

— Je suis allergique.

— Personne n'est allergique aux produits Clinique, Tracey.

Vraiment ?

— Moi si.

Je mens mal.

— Je ne peux utiliser que l'écran total que mon dermatologue m'a prescrit, j'ai une peau hypersensible.

— Moi aussi, insiste Kate, je n'ai jamais rien entendu de ce genre...

— Je t'en prie, Kate, dis-je en lui lançant un regard suppliant.

Elle a dû comprendre le message car elle ne dit plus rien. Pendant un moment, nous restons là, sur le sable, à papoter et boire des bières, et je commence à me sentir vraiment bien. Sauf que le soleil est au zénith maintenant, et que je me mets à transpirer sous mon T-shirt. Billy nous rejoint, accompagné de deux autres garçons, Wade et Randy. Dès qu'il apparaît, Kate se détourne de moi. Je ne le prends pas mal, je me rapproche d'Amelia qui a l'air sympa et pas trop snob, contrairement à Lucy et aux autres. J'admire sa décontraction, parfaitement à l'aise dans son maillot une-pièce jaune poussin, avec au moins vingt kilos en trop, en donnant l'air de se moquer complètement de son apparence et de ce qu'elle avale. Elle vient de descendre la moitié d'un paquet de Pringles, pas le modèle allégé, et au moins trois bières. Elle aussi a décrété qu'elle ne se baignerait pas, ce qui m'a soulagée. Je ne serai pas la seule à rester là quand ils iront dans l'eau.

— Tu ne sais pas nager non plus ? demande-t-elle en tartinant ses bras potelés et couverts de taches de rousseur d'une lotion qui sent la noix de coco.

— Pas très bien, dis-je en mentant de nouveau. Et puis l'eau en cette saison est trop froide.

J'écrase une goutte de sueur qui dégouline de mon front.

— Ça n'a pas l'air de les déranger, répond-elle en regardant les autres en train de s'asperger joyeusement.

J'entends les cris de Kate lorsque Billy essaie de la faire couler. Instantanément, je décide que je ne l'aime pas, il est trop sûr de lui.

— C'est un sale con !

Je suis persuadée qu'elle parle de Billy, jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'elle est en train de regarder Wade.

— Ah bon, qu'as-tu à lui reprocher ?

Je jette un regard au beau type brun à la mâchoire carrée, un peu plus petit que moi mais pas mal quand même. Il avait l'air sympa tout à l'heure quand il était assis à côté de nous.

— C'est un manipulateur. Quand il a bu, il drague tout ce qui bouge. Je me suis laissé prendre bêtement l'été dernier, mais je ne recommencerai pas. Tiens-toi loin de lui, Tracey, fais-moi confiance.

— De toute façon, j'ai un petit ami.

— Vraiment ?

Je lui raconte mon histoire avec Will.

— Je suis sortie une fois avec un comédien, et nous sommes restés copains.

— Ça fait combien de temps que c'est fini entre vous ?

— Trois ans. Nous étions à l'université. Il s'est aperçu qu'il était homo. Il habite à deux blocs de chez moi avec son copain, et nous sommes restés en contact.

— Oh !

Je ne sais pas quoi dire, ça me semble horrible. J'essaie de nous représenter, Will et moi, après notre rupture et continuant à nous voir. Je n'y arrive pas. J'ai encore plus de mal à l'imaginer avec une autre, ou un autre. Même s'il n'y a pas le moindre risque qu'il soit homo, quoi que Kate en pense.

— Il essaie toujours de me caser, mais je n'arrête pas de lui répéter que je ne veux plus sortir avec un comédien. Ils sont trop égocentriques, enfin, bien sûr, pas tous, se reprend-elle en hâte pour ne pas me faire de peine. Mais tous ceux que j'ai connus le sont.

— Will n'est pas égocentrique.

Bien sûr que si, il l'est. Ce n'est pas la première fois que je le reconnais, mais aujourd'hui, je lui en veux. Je réalise que tout tourne toujours autour de lui, jamais autour de moi. « La faute à qui ? » me demande une petite voix dans ma tête. J'accepte toujours tout de sa part. Pourquoi ?

Parce que chacun a ses défauts. Et parce que je l'aime. Quel mal y a-t-il à ça ?

— Ça va ? me demande Amelia. Tu as l'air furieuse tout à coup.

— Mon copain me manque, c'est tout.

— Tu peux peut-être aller le voir ?

— Je vais m'organiser pour y aller.

Mais rien n'est moins sûr. Je n'ai plus très envie de voir Will dans son nouvel environnement, au milieu de ses compagnons, avec Esme entre autres, en train de s'amuser sans moi.

Je voudrais seulement qu'il rentre à New York, et que tout rentre dans l'ordre. Ça fait seulement un week-end qu'il est parti.

Comment vais-je arriver à survivre onze autres week-ends sans lui ?

## 10

— Ça fait plaisir de te revoir, Tracey, dit Milos en m'accueillant à la réception de son appartement, qui lui sert aussi de bureau pour sa société.

Je ne l'ai rencontré qu'une fois, en passant avec Will récupérer un chèque. Mais Milos me serre les mains comme si nous étions de vieux amis.

Il est très fluët, en fait, je le domine de toute ma taille, mais il se dégage de sa personne quelque chose de charismatique qui vous en impose sans pour autant vous intimider.

— Excuse-moi de ne pas t'avoir appelé plus tôt. Je suis allée passer le week-end à Long Island, et je n'ai eu ton message que dimanche soir.

— Pas de problème. Je te remercie de t'être déplacée, répond-il avec son accent slave. Je sais que c'est ton heure de déjeuner, donc venons-en tout de suite au fait. Will m'a dit que tu étais une serveuse expérimentée.

J'acquiesce, espérant silencieusement qu'il ne me demandera pas de détails.

— As-tu déjà servi à la française ?

Pardon ?

— Non.

Je ne sais même pas ce que ça peut bien vouloir dire. Y a-t-il seulement quelqu'un qui le sait ?

Il me regarde fixement d'un œil noir.

— Tu as déjà travaillé pour un traiteur ?

— Non, en fait j'ai travaillé dans un restaurant.

— Ici ?

— Non, dans la ville où je vivais avant, mais j'apprends vite, je suis sûre que je peux y arriver.

Il n'a pas l'air convaincu, mais il finit par dire :

— Je suis à court de serveurs, Will m'a dit que tu ferais très bien l'affaire, j'organise un cocktail mardi soir à Central Park, est-ce que je peux compter sur toi ?

Mardi c'est demain, et je suis déjà très fatiguée après mon week-end dans les Hamptons : trop d'alcool, trop de danse et pas assez de sommeil. Je n'ai dormi qu'une heure et demie, plus un petit somme dans le bus hier après-midi.

Je me coucherai tôt ce soir pour récupérer, car j'ai absolument besoin de cet argent, surtout après le week-end que je viens de passer.

— A quelle heure dois-je être là ? Je ne sors jamais du boulot avant...

— Si tu peux être là à 1 heures, quelqu'un pourra te montrer ce que tu auras à faire.

— 1 heures, c'est parfait.

— Très bien, la soirée commence à 21 heures.

21 heures, ça signifie que je serai à la maison tard dans la nuit, alors que je dois me lever tôt pour aller au boulot le lendemain matin.

— Dans ce genre de soirée, les serveurs doivent proposer des plateaux de petits fours chauds et froids aux invités.

C'est donc ça le service à la française ? Je devrais pouvoir être à la hauteur de la tâche !

— Comme ça tu sauras servir à la française avant que je ne t'appelle pour un événement plus formel, comme un mariage.

Un événement plus formel ? Un mariage ? Apparemment il a de grandes ambitions pour moi ! Il semble que le service à la française représente bien davantage de responsabilités que de passer des plateaux de petits fours froids et chauds.

— Bientôt tu pourras assurer un service de trois heures d'affilée, mais pour le moment tu vas rester un peu en réserve le temps de te former. Ce ne sera pas trop dur, en ce moment, nous sommes en pleine crise du ragoût.

Il prend un air entendu, je fais mine de savoir de quoi il parle.

— D'autres questions ?

Je réponds que non. Tout me semble clair, à part la crise du ragoût, mais je ne veux pas lui donner l'impression que j'ignore absolument tout de cette crise-là !

— Parfait, maintenant je retourne à mes croquebouches.

Je prends note mentalement de demander à Will le plus vite possible ce que cette fichue crise peut bien vouloir signifier. Cinq minutes plus tard, je suis sur le chemin du bureau avec sur le bras une veste d'uniforme gris pâle à col montant, style indien. Ce n'est en fait que la partie supérieure de mon uniforme, Milos m'a demandé de porter un pantalon et des chaussures noires, pour la partie inférieure. La veste n'est pas très flatteuse, et elle semblait coller à mes hanches quand je l'ai essayée dans le dressing de Milos, mais j'étais trop gênée pour lui demander une taille plus grande. D'autant que c'est déjà un modèle large.

J'ai assez de temps devant moi pour aller à pied jusqu'au bureau, ce qui me fera du bien, étant donné que je n'ai pas du tout fait de sport ce week-end à part danser. D'un autre côté, j'ai à peine mangé : un hamburger sans pain et quelques feuilles de salade lors du barbecue sur la terrasse samedi soir. Je ne voulais pas me gaver devant tout le monde. Nous sommes ensuite allés prendre un verre et danser dans un club, où je n'ai bu qu'un Bloody Mary, l'alcool étant très riche en calories. Comme Amelia me l'avait prédit, Wade, qui avait trop bu, a essayé de me draguer. Même si elle ne m'avait pas mise en garde contre lui, j'aurais été dégoûtée par sa façon de faire. Alors que nous dansions, il a commencé à me peloter les fesses en me disant à l'oreille que les gros seins l'excitaient. Je pense que pour lui c'était un compliment. Quel connard ! Il a disparu finalement au bras d'une fille qui louait une maison à Quogue, et nous ne l'avons plus revu de tout le week-end. J'ai à peine vu Kate, après qu'elle a quitté le club avec Billy. Elle m'a juste demandé avant de s'éclipser si ça ne me dérangeait pas de rentrer avec d'autres personnes du groupe. Si Amelia n'avait pas été là, je me serais terriblement ennuyée sur le trajet du retour, car les autres colocataires ne m'ont pas adressé la parole. Je suis rentrée tard hier soir à New York, et n'ai même pas dîné, j'étais trop fatiguée. La seule chose qui me faisait vraiment envie, c'était une bonne nuit de sommeil.

En ce moment, j'ai faim, mais je ne me sens pas affamée au point de me jeter sur n'importe quoi. Je pense que je vais m'arrêter pour grignoter quelque chose avant de reprendre mon travail. Est-ce mon imagination, mais j'ai bien l'impression que ma jupe de lin noir flotte un peu autour de mes hanches. J'ai dû perdre encore cinq cents grammes, ou peut-être même un kilo.



Aujourd'hui, il fait encore humide et chaud, et les rues sont pleines à craquer. J'allume une cigarette et je fume tout en marchant, repensant au week-end qui vient de passer, au nouveau job de serveuse que je vais commencer, et puis bien sûr je pense à Will, comme d'habitude. Il n'est jamais très loin de mes pensées !

Hier soir, dans le métro qui me ramenait chez moi, je m'attendais à trouver un message sur le répondeur, bien qu'il m'ait prévenue qu'il ne pourrait pas m'appeler. Je n'aurais pas dû me monter la tête, car j'ai été déçue de voir que le seul message était celui de Milos. Je suis sûre qu'il m'appellera ce soir, me dis-je tout en me dirigeant vers le restaurant au bas de l'immeuble voisin de mon bureau. Il y a foule, comme d'habitude.

Je me faufile, dépasse le buffet froid et le buffet chaud. Une salade me suffira, ou peut-être des légumes vapeur. Il y a trop de monde autour des buffets, je décide de commencer par la boisson, mes pensées toujours dirigées vers Will. Il a promis de téléphoner après le week-end, c'est donc ce soir ! Je préfère ne pas penser à ce qu'il va se passer s'il n'appelle pas.

— Excusez-moi ! dis-je en heurtant une personne qui vient d'ouvrir devant moi la porte d'un réfrigérateur rempli de boissons fraîches.

— Tracey !

Il se retourne, son visage m'est familier. Je sais que nous nous connaissons et l'espace d'un instant, je me dis que c'est un de mes collègues de bureau. Tout simplement parce qu'il n'y a pas une chance sur un million pour que je LE rencontre ici !

— Buckley !

Incroyable ! Buckley O'Hanlon.

— Que fais-tu ici ?

Je suis consternée.

— Pour le moment, je déjeune, répond-il en attrapant un Pepsi et en refermant la porte. J'effectue en ce moment une mission pour quelqu'un qui a ses bureaux dans cet immeuble.

— Quelle société ?

Faites que ce ne soit pas Blaire Barnett !

— Seville Inc., c'est une entreprise de nettoyage qui a des bureaux au 2<sup>e</sup> étage.

— Oh !

— Tu travailles dans le coin toi aussi ?

— Au-dessus, au 33<sup>e</sup> étage.

Ouf ! Nous sommes séparés par une cage d'escalier. Cela dit, c'est tout de même incroyable de le retrouver là. Apparemment ses pensées suivent le même cours que les miennes.

— Quelle coïncidence, tu ne trouves pas ?

— Oui, c'est dingue.

Je fais mine de m'intéresser aux rangées de boissons de l'autre côté de la porte du réfrigérateur, bien qu'à travers la buée on ne puisse pas voir grand-chose.

— Tu sais, Tracey, j'ai essayé de te rappeler après...

— Ah bon ?

Je réponds très vite pour qu'il ne développe pas davantage un sujet qui me met mal à l'aise, ce que nous savons très bien tous les deux. Mais il poursuit :

— Oui, tu te souviens, après que nous sommes sortis ensemble, enfin nous ne sommes pas vraiment sortis ensemble parce que tu pensais...

— Je sais, je suis désolée, dis-je sur un ton tranchant.

C'est vrai, aussi ! Quel besoin a-t-il de revenir absolument sur tous les détails ?

— J'ai essayé plusieurs fois de te joindre. Je n'ai eu qu'un répondeur.

— Je suis rarement chez moi en ce moment.

Je me demande bien comment il a pu obtenir mon numéro. Je croyais lui en avoir donné un faux.

C'est peut-être Joseph ou...

— C'était le répondeur de quelqu'un qui parlait en arabe.

— Ah bon ? dis-je d'un ton faussement désolé. Tu as dû faire un mauvais numéro.

— Oui, et c'était pareil chaque fois que j'ai essayé.

Il a un ton détaché et plutôt léger en disant cela. Il n'a pas l'air fâché. J'ouvre la porte des boissons allégées et je prends un thé glacé à la framboise. Si je pouvais, j'entrerais dans l'armoire réfrigérée et je refermerais la porte derrière moi. Pas seulement parce que je suis en nage après la longue marche que je viens de faire sous un soleil implacable...

— A moins que tu ne m'aies donné un mauvais numéro sans le faire exprès, dit-il au moment où j'extrais le haut de mon corps de l'armoire à boissons.

— Oui, ça doit être ça. Désolée.

— Pas de problème. Je te téléphonais pour te dire de ne pas t'en faire, à propos de ce que tu croyais que j'étais...

— Eh bien, merci, tu vois je ne voulais pas...

— M'insulter ?

Il rit.

— Ne t'en fais pas. Tu pourrais découvrir des choses bien pires sur moi, qui pourraient te gêner bien davantage. Il n'y a aucun problème.

Bizarrement, pendant qu'il me parle, je remarque que ses dents sont d'un blanc éclatant. Si on était dans un dessin animé, une étincelle apparaîtrait à cet instant précis pour souligner leur éclat. Il porte une chemise bleu pâle à manches longues, un pantalon kaki et une cravate jaune. Il a roulé les manches de sa chemise et je peux voir que ses avant-bras sont bronzés.

— Tu allais au pressing ? demande-t-il en regardant la veste indienne que je porte sur le bras.

— Je sors d'un déjeuner, euh, d'un rendez-vous, en fait... J'avais rendez-vous avec le traiteur pour lequel je vais travailler.

Je ne sais pas pourquoi je donne autant de détails sur ma vie privée à ce parfait inconnu. Ça m'arrive parfois, quand je me sens nerveuse.

Et Buckley O'Hanlon me rend nerveuse.

S'il ne m'avait pas embrassée, tout irait bien. Je serais juste un peu gênée de l'avoir pris pour un homo et d'être allée au cinéma avec lui, alors que lui pensait que nous sortions ensemble. Mais ce baiser a tout changé entre nous. Pour la bonne raison que...

J'ai aimé ça. J'ai vraiment adoré ce baiser de Buckley O'Hanlon. Et le pire, c'est qu'en le revoyant, j'ai une envie folle qu'il m'embrasse de nouveau. Ici. Sur les lèvres. Dans l'allée bondée de ce médiocre restaurant de la Troisième Avenue. Quelqu'un le pousse dans le dos pour pouvoir passer et il se rapproche encore davantage de moi. Son visage est tout près du mien, et j'avoue que ce que je désire le plus au monde à cet instant précis, c'est qu'il me prenne dans ses bras et qu'il m'embrasse aussi sensuellement que la dernière fois. Mais il n'en fait rien. Il a juste un petit sourire.

— Ils sont en train de me faire un sandwich.

— Pardon ?

Je cligne des yeux, tentant de décrypter ce qu'il vient de me dire. Je n'y comprends rien, pourtant il parle normalement, mais j'ai la tête qui tourne comme si j'avais bu. C'est peut-être d'avoir marché en plein soleil.

— Je dois y aller avant qu'ils ne le donnent à quelqu'un d'autre.

Ça me paraît tout aussi mystérieux.

— Pardon ?

De quoi parle-t-il donc ? Est-ce que ça vient de moi ou bien a-t-il un problème ? Soit il a bu, soit j'ai loupé une étape pendant que je fantasmais à l'idée qu'il m'embrasse de nouveau.

— Mon sandwich, précise-t-il en me montrant le comptoir.

— Oh !

Ça y est j'y suis enfin !

— J'en ai commandé un au roast-beef et au fromage. Je venais juste chercher une boisson. Je pense qu'il doit être prêt maintenant.

— C'est ça, vas-y.

Je le renvoie carrément d'où il vient. Je n'ai pas le choix ! Dès qu'il est en face de moi, je n'ai qu'une envie, c'est qu'il m'embrasse.

— A la prochaine !

Et il s'éloigne alors que je me dirige vers la caisse pour payer ma boisson. J'essaie de me persuader que ce n'est pas lui qui me met dans cet état, que n'importe quel autre type mignon pourrait me faire le même effet. Tout ça à cause de mes neuf jours de célibat ! Je suis toute ramollie et troublée en face du premier beau garçon que je croise. Je ne m'en étais pas aperçue jusqu'à ce que je le rencontre et que je me souvienne de son baiser, voilà tout. J'emporte ma bouteille au bureau, m'apercevant que j'ai complètement oublié de prendre quelque chose à manger. De toute façon, maintenant c'est trop tard. Je suis incapable de redescendre sachant que je risque de tomber sur lui au rez-de-chaussée.

— Comment ça s'est passé ? demande Brenda en passant sa tête par-dessus la cloison qui sépare nos deux bureaux.

Quelle question ! Comment peut-elle savoir ce qu'il s'est passé ?

— Il te trouve bien ?

Je dois avoir un air ahuri parce qu'elle ajoute aussitôt :

— Milos.

— Oh !

— Tu croyais que je parlais de qui ?

Buckley.

— De Milos bien sûr, mais je crois que j'ai une insolation, dis-je en passant la bouteille fraîche sur mon visage brûlant.

— Tu es toute rouge, tu as fait tout le chemin à pied par cette chaleur ?

— Je dois faire de l'exercice, j'ai décidé de marcher tous les jours.

— Tu es complètement folle. Ça n'a aucun sens avec ce temps. Tu vas t'effondrer sur le trottoir.

— Je me sens mieux, Brenda, dis-je pour la rassurer.

— Si tu veux faire de l'exercice, tu n'as qu'à t'offrir une cassette d'aérobic.

— De l'aérobic ? Moi ? Je suis incapable de faire de l'aérobic, j'ai un problème de coordination !

— N'importe qui peut faire de l'aérobic, je t'apporterai demain une des cassettes de Jane Fonda. Tu as bien un magnétoscope chez toi, non ?

J'en ai un en effet. C'était même le cadeau de départ de ma famille.

— C'est entendu, je t'apporterai une cassette demain. Comment ça marche avec la soupe aux choux ?

— Super !

Je n'ai pas le courage de lui expliquer qu'une femme normalement constituée ne peut pas vivre exclusivement de soupe aux choux.

— C'est vrai ? Moi j'ai arrêté au bout du premier jour ! Et j'ai pris un kilo depuis la semaine dernière !

— Ça ne se voit pas du tout.

Je suis sincère. Avec Brenda c'est difficile de savoir si elle a pris du poids ou si elle en a perdu, car elle s'habille avec de grandes vestes ou des blazers qui cachent ses formes. Quoi qu'il en soit, elle ne me paraît vraiment pas grosse dans la robe d'été colorée et un peu lâche qu'elle porte aujourd'hui. Il faut avouer qu'on a le regard plus attiré par son chignon choucroute que par le reste de sa personne !

— Paulie avait envie d'une soirée lasagnes hier, il en a mangé la moitié, et j'ai fini le reste du plat.

Je salive immédiatement ! Des lasagnes ! Je n'ai pas mangé de lasagnes depuis...

— Brenda, crois-tu que Jake me laissera partir plus tôt vendredi, à la veille du week-end prolongé du 4 juillet ?

— Peut-être. Pourquoi ?

— Parce que je dois prendre un car, je rentre dans ma famille pour le week-end, c'est l'anniversaire de mariage de mes parents. Nous leur organisons une fête.

— Tu dois y aller.

Elle baisse la voix.

— Fais-toi porter pâle vendredi.

— Non, je ne peux pas faire ça. Si Jake l'apprend, il sera furieux.

— Comment pourrait-il le savoir ?

— S'il m'appelle à la maison ?

Elle réfléchit.

— Tu diras que tu étais trop mal pour répondre.

— Je vais seulement lui demander si je peux partir plus tôt. Je crois qu'il y a un car à 15 heures à Port Authority.

— Tu ne peux pas en prendre un autre un peu plus tard ?

— Le voyage dure neuf heures !

— Je croyais que tes parents habitaient dans l'Etat de New York ?

— Oui, c'est le cas, mais c'est un grand Etat !

— Grand à ce point ?

— Tu vois, sa taille correspond à neuf heures de route !

C'est toujours la même chose, pour la plupart des gens, l'Etat de New York se limite à la ville, ils ne se rendent pas compte qu'il y a une vie au-dehors.

— Tracey, c'est toi ?

C'est Jake qui m'appelle. J'adore la façon qu'il a de rester calé sur son siège et de crier pour me faire venir au lieu de se déplacer poliment comme n'importe quel être civilisé.

— J'arrive !

Je passe la tête dans le bureau de Jake, qui, comme d'habitude, est vautré dans son fauteuil, les pieds sur son bureau.

— Je voudrais que tu fasses une course pour moi, c'est l'anniversaire de ma mère et j'ai oublié de demander à Laurie de s'en occuper la semaine dernière. Descends chez le chocolatier au coin de

la 43<sup>e</sup> et achète un ou deux kilos de truffes. Voilà de l'argent.

Il fouille dans sa poche et me tend une liasse de billets de dix et de vingt dollars. Je les prends. Que puis-je faire d'autre ? Refuser d'y aller ? Brenda pourrait le faire. Latisha et Yvonne aussi. Ça fait des mois qu'elles me disent que je ne suis pas son larbin. Mais je suis incapable de dire non.

Et après tout, est-ce que c'est si grave ? Il me demande seulement de lui rendre un service. Ça me donne l'occasion de m'aérer, de fumer une cigarette, et de faire un peu d'exercice. Cela dit, j'ai un peu peur de tenter le diable, une fille à l'estomac vide entrant chez un chocolatier, c'est risqué.

— Quel est ton budget ?

— Essaie de ne pas dépasser cent dollars, et passe chez Hallmark pour prendre une carte du genre : « Joyeux anniversaire, ma chère maman, de la part de ton fils bien-aimé », tu sais ce genre de bêtises.

— D'accord.

Je toussote pour m'éclaircir la voix, alors qu'il a déjà saisi son téléphone et qu'il s'apprête à composer un numéro.

— J'ai une liste de noms à te proposer.

A voir la tête qu'il fait, il ne sait apparemment pas du tout de quoi je veux parler. Il regarde le téléphone d'un air un peu perdu.

— Quoi ?

— Pour le déodorant longue durée.

— Ah oui, super, dit-il en composant son numéro.

— Tu veux qu'on en parle ?

— Bien sûr. Donne-moi la liste.

— Maintenant ?

— Tu n'as qu'à la déposer dans mon casier, j'y jeterai un coup d'œil tout à l'heure.

— D'accord.

Je tourne les talons, retourne à mon bureau, prends la liste, la dépose dans son casier et me dirige vers l'ascenseur avec mes cigarettes et mes lunettes de soleil.

— Où vas-tu ?

La voix d'Yvonne m'interpelle au moment où je passe devant son bureau.

— Je vais faire une course pour Jake.

— Et que t'a-t-il demandé cette fois ?

Je fais semblant de ne pas avoir entendu, et je me dépêche d'appeler l'ascenseur. Ce que mes collègues pensent m'est bien égal, après tout Jake est mon patron, je dois faire ce qu'il me demande. Voilà tout.

Même si ce sont des courses personnelles pendant les heures de travail ? me demande une petite voix perfide dans ma tête.

Alors que je traverse le hall, je me surprends à guetter la silhouette de Buckley O'Hanlon. Personne en vue. Je suis soulagée. Je n'ai aucune envie de tomber sur lui de nouveau.

C'est exactement ce que j'explique à Kate quelques heures plus tard, alors que nous buvons un verre après le boulot. Ça aurait été plus raisonnable de rentrer directement à la maison, mais quand elle m'a appelée cet après-midi, pour me dire qu'elle avait besoin de mes conseils et qu'elle me proposait un verre au café en bas de chez moi, je n'ai pas pu refuser. Mais depuis que nous sommes assises en face l'une de l'autre — ça fait bien un quart d'heure — nous ne parlons que de moi. C'est comme ça que Buckley est venu dans la conversation. En fait j'ai parlé de lui tout de suite.

C'est la faute de Kate, elle m'a demandé comment s'était passée ma journée, alors après lui

avoir raconté ma rencontre avec Milos, l'achat des chocolats pour l'anniversaire de la mère de Jake, l'épisode Buckley est venu tout naturellement. A dire vrai, je mourais d'envie de parler de lui. Je voulais dire à Kate à quel point j'étais furieuse de l'avoir rencontré, et que j'espérais ne plus jamais le revoir.

— Tu en es sûre ?

— Bien sûr ! Pourquoi ?

— Tu l'as embrassé.

— Il m'a embrassée.

— Et d'après Raphaël, il est supercanon.

— D'après Raphaël, tous les mecs sont des canons. Buckley n'est pas supercanon.

C'est tout à fait vrai ! Il n'est pas le genre de garçon que Kate qualifierait de canon. C'est seulement un mec bien, sympa, mignon, le genre BCBG, c'est peut-être ce qui fait qu'on le remarque, il n'y en a pas beaucoup comme lui à New York. Cela dit, il y en a des flopées comme lui dans la ville d'où je viens. Je n'ai jamais couru après eux, et je n'ai jamais eu envie de sortir avec l'un d'eux ! Je ne veux pas dire que je cours après Buckley ou que j'ai envie de sortir avec lui. Je commence à m'embrouiller.

— S'il ne te plaît pas tant que ça, pourquoi est-ce que tu ne le gardes pas comme copain ? Il travaille dans le même immeuble que toi, c'est un signe !

Kate adore les signes ! Elle prétend que lorsqu'elle était à l'université, elle a rompu avec son petit ami parce que, alors qu'ils se disputaient tous les deux dans le parc, un oiseau qui volait dans leur direction l'a survolée et lui a fait caca sur l'épaule. C'était le signe qui lui montrait que cette relation était vouée à l'échec.

— J'ai déjà assez de copains comme ça.

Je bois une gorgée de merlot et je reprends :

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Ma mère m'a appelée hier soir quand je suis rentrée de la plage. Elle m'a dit que les affaires de mon père ne vont pas très bien à cause de la Bourse, alors ils voudraient que je cherche un appartement moins cher ou que je trouve un ou une colocataire.

— Ah bon ?

Je ne m'attendais pas à ça. Après ce week-end, je pensais que Kate voulait me parler de Billy. C'est drôle d'entendre Kate reconnaître aussi simplement que ses parents l'aident financièrement. D'habitude elle est plutôt discrète sur le sujet.

— Que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien, j'adore mon appartement, et comme j'ai deux chambres, je pensais que peut-être...

Elle s'interrompt et fait tourner le pied de son verre entre ses doigts.

— Peut-être quoi ?

— Peut-être que tu voudrais partager l'appartement avec moi ? Pas dès le 1<sup>er</sup> juillet, c'est un peu trop tôt, tu as un préavis à donner, mais le 1<sup>er</sup> août...

J'ai la tête qui tourne, emménager avec Kate ? Elle a un appartement splendide, avec une cheminée, des moulures au plafond et une terrasse. C'est l'un des plus beaux immeubles du Village.

Mais Will ?

Si j'emménage chez Kate en août, je ne pourrai plus proposer à Will d'emménager avec lui en septembre.

— Le loyer est de combien ?

— Je ne te ferai pas payer la moitié, ce ne serait pas juste puisque je souhaite garder ma chambre qui est la plus grande des deux.

Elle réfléchit.

— Combien ?

— Mille cinq cents.

C'est tout vu !

— Trop cher pour moi.

L'affaire est entendue.

— Mille quatre cents alors, je prendrai les cent sur mon argent de poche.

— Je ne peux pas accepter ça, d'autant que je suis persuadée que tu peux le louer beaucoup plus cher que mille cinq cents par mois. Ton appartement est magnifique.

— Je sais mais c'est avec toi que j'ai envie de le partager.

— C'est impossible, même si ça me fait très envie.

— Tu m'as dit que tu allais travailler comme serveuse cet été. Tu vas te faire plein de sous. Assez pour payer la différence entre ton loyer actuel et celui que tu paierais en venant habiter avec moi.

Probablement.

La raison principale de mon refus, ce n'est pas l'argent.

C'est Will.

Mais je ne peux pas avouer à Kate que je projette de m'installer avec lui à son retour. Elle va croire que je déraile ou me dire que ce n'est pas une si bonne idée que ça.

— Je n'ai aucune envie de partager mon appartement avec un étranger, tu peux le comprendre après ton expérience avec Mercedes.

— Ce n'était pas si terrible !

Elle me jette un regard noir.

— Elle était complètement folle.

— Bon d'accord, ça ne s'est pas bien passé, mais il n'y a aucune raison pour que tu tombes sur quelqu'un comme elle.

— Un étranger, c'est un étranger. Qu'il lui ressemble ou non !

— Pourquoi est-ce que tu ne le proposes pas à Raphaël ? Il gagne davantage d'argent maintenant qu'il travaille pour Elle. Ça l'intéressera peut-être ?

— Je ne pourrais jamais vivre avec Raphaël, dit-elle sur le ton de « Pour qui me prends-tu ? ». Nous n'avons absolument pas le même style de vie, je veux dire que des types bizarres, du genre déguisés en marins, si tu vois ce que je veux dire, vont et viennent chez lui à toute heure du jour et de la nuit... A quoi penses-tu, Tracey ?

— Tu as raison, tu pourrais chercher un appartement plus petit.

— Mais j'adore celui-ci ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Réfléchis encore, Tracey, ne dis pas non tout de suite, d'accord ?

— Mais, Kate...

— Attends de voir ce que donne ton job de serveuse. Tu vas te faire un paquet de fric. Pourquoi resterais-tu dans ton appartement alors que tu pourrais vivre dans le mien ? On s'amuserait tellement !

C'est vrai, ce serait sympa. Mais je ne peux pas compromettre mon avenir avec Will.

— Tu me promets d'y réfléchir, Tracey ?

Pour la rassurer, je lui réponds par l'affirmative, bien que je n'aie pas du tout l'intention de le

faire.

Sur le chemin du retour, j'achète un plat chinois que je mange en regardant une rediffusion d'Ally McBeal.

Et devinez quoi ?

Le téléphone n'a pas sonné de la soirée.



— Vous êtes bien Tracey, n'est-ce pas ?

Je souris en retour au bel homme noir qui s'adresse à moi. Il m'accueille à la sortie de l'ascenseur et me fait entrer dans un penthouse qui donne sur Central Park.

— Je suis John Wilson, de Cocktails et petits fours, Milos m'a demandé de vous aider pour vos débuts.

L'agent de sécurité qui m'a escortée jusque dans l'ascenseur, après avoir au préalable vérifié que mon nom figurait bien sur une liste à l'entrée, me laisse entre les mains de John, et retourne à son poste.

Je fais de mon mieux pour ne pas regarder partout d'un air ébahi, et suis John à travers un gigantesque hall d'entrée jusqu'à l'« atrium ». Trois des murs sont en réalité des parois de verre, et on a ainsi une vue extraordinaire sur Central Park, vingt étages plus bas. Si on faisait abstraction du paysage, on pourrait se croire dans un jardin tropical. Des terres cuites, des plantes à foison, des meubles anciens en fer forgé et une fontaine en marbre ajoutent une touche de charme à l'ensemble. Une poignée d'hommes déménagent un piano à queue depuis le salon et le font passer par les portes à double battant.

L'atrium est rempli de personnes très affairées. Tous portent une veste indienne grise et un pantalon noir comme le mien. Je ne suis pas mécontente de pouvoir recycler le banal pantalon de gabardine noir que j'ai acheté il y a un an pour l'enterrement de ma grand-tante. Et finalement, cette tenue me va plutôt bien, alors que ce n'était pas le cas la semaine dernière. Je me félicite d'avoir perdu déjà au moins trois kilos. Pendant que John m'explique le déroulement de la soirée, je regarde avec curiosité cet appartement spectaculaire.

La fête est organisée en l'honneur du quarantième anniversaire de l'heureux propriétaire des lieux, par son épouse. Je suppose que l'homme et la femme dont le portrait orne l'un des murs du salon sont les hôtes de la soirée. Je serais curieuse de savoir ce qu'ils font dans la vie pour pouvoir vivre dans un tel palais. Je demanderais bien à John si ce sont des gens célèbres ou des aristocrates, mais ça ferait trop provincial. J'essaie donc de ne pas avoir l'air trop impressionnée pendant que je marche à ses côtés. Je prends un air blasé à la vue de toutes ces richesses.

Toiles de maîtres à la valeur inestimable, salle de gym contiguë à la chambre, un dressing deux fois plus grand que mon propre appartement... Ça n'a rien d'impressionnant !

John me montre le style « à la française » du port de plateau et surtout la façon de présenter les petits fours aux invités.

Impeccable. Polie. Discrète. Les trois règles d'or de la serveuse parfaite. Ça n'a pas l'air bien

difficile, c'est en tout cas ce que je crois jusqu'au moment où je prends moi-même un plateau, réalisant alors pour la première fois combien la vaisselle en argent est lourde, même à vide !

— N'oublie pas que les invités ne viennent pas ici pour discuter avec le personnel.

Je lui réponds très sérieusement :

— Tu es sûr ? C'est bête, je viens d'apprendre une série de blagues de Toto et...

Il prend un air horrifié.

— Je plaisantais, dis-je en riant.

Il paraît soulagé.

— Oh ! Je croyais que tu étais...

— Complètement idiote ?

— On en a eu quelques-uns, tu sais, des gens qui ignorent tout du métier. Beaucoup de serveurs viennent du show-business. Je me souviens de la fois où nous organisons une soirée pour un producteur de disques, une nouvelle serveuse s'est mise à pousser la chansonnette en lui servant son sorbet.

— C'est vrai ?

— Elle pensait qu'il l'engagerait ensuite.

— Je n'espère rien de ce genre, ne t'inquiète pas. Je connais ce genre de travail, Will m'en a beaucoup parlé, je ne cherche rien d'autre que de faire du bon boulot.

— Will ?

— Will McCraw, mon petit ami, il travaille pour Milos.

— Je le connais, nous travaillons tout le temps ensemble, mais j'ignorais qu'il avait une petite amie.

Il a l'air vraiment abasourdi.

— Ah bon ! tu croyais qu'il était homo ?

— Non, pas du tout...

— ...

Il ne pense pas que Will est homo, et est étonné que je sois sa petite amie. Je ne comprends pas...

— Alors quoi ?

— Rien, je ne savais pas qu'il avait une copine.

Il ne me regarde pas dans les yeux.

— Bon, je crois que nous devrions retourner à l'office pour donner un coup de main.

Pourquoi est-ce qu'il évite mon regard comme ça ? Je commence à devenir parano, à me faire un tas de films aux scénarios compliqués, dont la vedette est invariablement : Will, dans le rôle de Casanova. Moi, je joue les femmes trompées idiotes dont tout le monde se moque. Parce qu'ils sont tous au courant. Sauf moi bien sûr. J'ai l'impression qu'ils murmurent dans mon dos : « Regarde, c'est la petite amie de Will McCraw, quelle naïve, elle le croit fidèle ! »

Je continue à ressasser ces idées noires tout en disposant sur un plateau des canapés aux artichauts et des tartelettes à la crème fraîche, à l'aneth et au saumon fumé. J'observe les autres serveuses, me demandant laquelle d'entre elles aurait pu le séduire. Elles sont toutes très mignonnes : Sheila et ses magnifiques cheveux roux, Kelly et ses pommettes de top model, Zoe à la poitrine généreuse et à la taille de guêpe. J'exclus Sue de ma liste de traîtresses, non pas qu'elle soit moche, mais elle vient de s'installer, pas chez Milos, mais à New York. Elle arrive tout droit de Pittsburgh. Par rapport aux autres, elle est supersympa. Ça fait seulement vingt minutes qu'on se connaît, et elle parle déjà de me revoir. Ou elle se sent très seule, ou elle est collante. Ou les deux.

Chaque fois que John me présente à quelqu'un, il dit :

— C'est Tracey, la petite amie de Will.

Ils ont tous l'air ahuri. Aucun d'entre eux ne l'avoue, mais c'est tout comme...

Heureusement, les invités commencent à arriver, et nous nous mettons au travail. La soirée passe à toute vitesse. Alors que mon estomac commençait à gargouiller quand je disposais les petits fours sur les plateaux, au moment de tout ranger, je n'ai plus faim du tout. Comme il y a beaucoup de restes, John nous propose d'en emporter, mais même les crevettes marinées au basilic ne trouvent pas grâce à mes yeux.

Et me voilà dans le taxi du retour, plus riche d'une centaine de dollars, me demandant comment je vais trouver la force de me lever dans six heures pour aller travailler. Je masse tour à tour mes pieds et mes épaules douloureuses.

En rentrant dans mon appartement, je remarque tout de suite que la lumière clignote sur le répondeur. Je rembobine la cassette et je commence à me déshabiller. Je suis trop fatiguée pour défaire patiemment tous les boutons de la veste d'uniforme, je défais le premier et tente de passer la veste par-dessus ma tête. J'en suis au niveau des oreilles quand j'entends la voix de Will très assourdie m'appeler :

« Tracey, Tracey ! »

Il est dans la pièce, l'espace d'un bref instant, j'en jurerais ! Je sais, je suis folle, mais j'ai l'excuse de la fatigue et je n'ai rien mangé ce soir. C'est bien sûr un message :

« Il est minuit, où es-tu ? J'essaierai de t'appeler un autre soir. J'espère que tout va bien. »

Après un bip, une voix électronique m'annonce :

« Fin des messages. »

Je tente de sortir complètement de cette fichue veste, il n'est peut-être pas trop tard pour essayer de le rappeler. Mais la veste reste coincée au niveau de ma tête, me rendant non seulement à moitié sourde mais en plus complètement aveugle. De plus, alors que j'essaie de redescendre le tissu, je me souviens que je n'ai aucun numéro où je puisse le joindre.

C'est énervant. Vraiment très énervant. Je me répète qu'il va bien finir par rappeler, mais ça ne change rien à mon humeur massacrant.

Il n'a pas dit que je lui manquais, ou quelque chose de ce genre qui pourrait me rassurer et effacer l'horrible impression que j'ai depuis que j'ai découvert que le personnel de Cocktails et petits fours n'avait pas la moindre idée de mon existence. Apparemment, Will ne raconte pas sa vie privée au boulot. Ça ne veut peut-être rien dire, il est si discret.

Mes frères, par exemple, ne parlent jamais de leurs amis. Quand nous habitions tous encore chez nos parents, ma mère essayait de leur tirer les vers du nez, mais ils partaient en courant dès qu'elle commençait à les questionner. Nous ne savions pas que mon frère cadet Joey fréquentait quelqu'un, jusqu'au jour où il a emprunté de l'argent à Danny, l'aîné, pour acheter une bague de fiançailles à sa petite amie.

C'est bien ça. Will n'a pas parlé de moi à ses collègues parce que les hommes sont très secrets.

Ou alors, pour pouvoir tranquillement s'envoyer en l'air avec les serveuses de Milos. O.K., j'en rajoute peut-être un peu trop. Mais je sais au fond de moi que j'ai été aveugle trop longtemps. Et maintenant qu'il y a tous ces kilomètres entre nous, je vois notre relation avec plus de lucidité.

J'ai toujours eu conscience qu'il y avait quelque chose qui clochait entre nous. Pour la bonne raison que je me sens investie dans notre relation, alors qu'il vit au jour le jour et ne réfléchit pas en terme de « couple ». Tout d'un coup, ces problèmes qui ont toujours été là semblent cacher quelque chose de bien plus grave.

Lentement, je redescends la veste et je commence à défaire les boutons l'un après l'autre.

Will n'est sans doute pas celui que je crois connaître. Il ne sera sans doute jamais l'homme dont j'ai besoin. Je réalise que ce qui m'attire le plus en lui, ce qui fait qu'il est totalement différent de tous ceux que j'ai connus avant lui à Brookside, c'est qu'il est justement inaccessible. Comme moi, il a déployé une énergie incroyable pour échapper à sa petite ville de province. Mais contrairement à moi, je sais qu'il ne regardera jamais en arrière et qu'il n'aura jamais le mal du pays comme je l'ai eu la semaine dernière. Il ne veut rien avoir qui lui rappelle son ancienne vie. Mariage compris.

Et moi... Je veux me marier. Un jour. Je dois bien le reconnaître. J'aimerais pouvoir me dire que j'appartiens à quelqu'un et vice versa. Et que nous ne nous quitterons jamais. Je sais que le mariage n'offre aucune garantie. Regardez Vinnie et Mary Beth...

Mais jamais je n'épouserai un saligaud comme Vinnie ! Je veux seulement épouser quelqu'un qui m'aime autant que je l'aime, en qui j'ai confiance autant qu'il a confiance en moi. Mais j'ignore totalement si Will sera jamais cet homme-là.

— Le problème, c'est que je n'arrive pas à rompre avec toi, Will. Pas encore, dis-je en murmurant tout bas. Peut-être jamais. Et peut-être, peut-être...

J'ai la tête qui tourne, et ça ne m'aide pas à m'endormir. Je vois les aiguilles marquer 3 heures, puis 4, puis 5. Après, le réveil sonne et j'essaie désespérément de me réfugier dans le sommeil. Si je me faisais porter pâle ? Mais je me rappelle soudain que je vais avoir besoin de cette excuse quand j'irai rendre visite à Will. Je me dépêche pour être prête à l'heure et je fonce au travail.

J'arrive au restaurant en dessous du bureau pour prendre quelque chose à boire et à manger quand j'entends mon prénom.

Buckley ! Rasé de près, impeccablement vêtu, il porte un gobelet en carton et un sac en papier brun. Je suis trop fatiguée pour sentir le moindre trouble.

— C'est sympa de te rencontrer là.

Je marmonne une réponse polie.

— Comment ça s'est passé ?

Je bâille.

— Tu t'es couchée tard ?

— Oui.

Je ne développe pas. Qu'il pense ce qu'il veut.

— Ecoute, j'ai pensé à quelque chose depuis que je t'ai vue hier.

Nous y voilà.

— A quoi donc ?

— Que tu m'as volontairement donné un faux numéro.

— Et pourquoi j'aurais fait ça ?

— Parce que tu ne voulais plus entendre parler de moi.

— N'importe quoi ! Au contraire, j'ai attendu ton coup de fil parce que j'ai trouvé que nous avions passé un moment sympa.

Je m'entends lui dire ça comme si ça venait de quelqu'un d'autre.

— Tu te moques de moi.

On dit n'importe quoi quand on en est à ce stade d'épuisement. Et le pire reste à venir.

— Alors quand est-ce qu'on remet ça ?

Je sais que je vais dire quelque chose que je vais regretter...

— Quand tu veux.

Ai-je vraiment dit ça, ou suis-je encore dans mon lit, en train de rêver ?

Malheureusement on n'en a pas fini, parce que Buckley me tend sa carte professionnelle, avec un vrai numéro de téléphone, en me disant :

— Super. J'attends ton coup de fil.

— Je t'appelle.

Quelle menteuse je fais. Je glisse sa carte dans mon sac, lui fais un petit au revoir de la main et disparais vers l'autre côté de la rue. J'ai besoin de quelque chose de plus fort que d'un petit déjeuner banal. Je traverse l'avenue, et fonce chez Starbucks, où je commande un double espresso. Je dois vraiment me réveiller avant de commettre l'irréparable !

En attendant ma commande, je sors la carte de Buckley et je la regarde. Il y a seulement son nom, son adresse, son numéro de téléphone, et son adresse e-mail.

Il n'a pas mentionné son titre, mais dans un angle il y a une plume dans un encrier. Parfait pour un écrivain. Quand mon espresso est prêt, je me dirige vers le comptoir adjacent pour ajouter du lait écrémé et du faux sucre. Comme je jette les petits sachets vides, je m'aperçois alors que je tiens toujours la carte de Buckley dans mon autre main. Je devrais en profiter pour la jeter aussi, après tout, je sais que je ne l'appellerai jamais et j'ai décidé d'arrêter de m'encombrer de bouts de papier inutiles.

Je dois être organisée. C'est ma nouvelle devise.

C'est pourquoi, en arrivant à mon bureau, la première chose que je fais est d'entrer les coordonnées de Buckley sur mon agenda électronique, avant de jeter sa carte.

Après tout, on ne sait jamais ! Un jour, je pourrais avoir besoin d'un écrivain...

Trois semaines que Will est parti. Six kilos en moins.

Il est presque minuit, et je suis enfin arrivée à Buffalo. Je ne suis pas mécontente de descendre du bus. Rien à voir avec le luxueux Hampton Jitney, avec ses sièges confortables et le délicat parfum aux herbes ventilé par le système d'aération. Mieux vaut ignorer quel type d'odeur plane dans ce bus, dont les passagers, si l'on en croit leur look crasseux, donnent l'impression de sortir de prison. A croire que tous les taulards de l'Etat vont passer le week-end du 4 Juillet à Buffalo !

Alors que je me dirige vers le terminal, trois types à la mine louche proposent de porter mon sac. Il manque à chacun au moins une dent. Deux d'entre eux disparaissent dans la nuit, le troisième me traite de pute, et me suit jusqu'à la sortie du terminal. Mon frère Joey et sa femme, Sara, m'attendent là, comme promis. Après les embrassades et les questions d'usage sur le voyage, nous nous dirigeons vers la voiture.

— Pourquoi est-ce que tu regardes constamment derrière toi, Tracey ? demande Joey.

— Pour rien.

J'ai peur que le type qui voulait porter mon sac ne continue à rôder dans l'ombre.

— On dirait que tu as maigri, Tracey.

Sara tient la portière de son coupé deux portes pendant que je grimpe à l'arrière.

— Ça se voit tant que ça ?

— Absolument !

Sara est vraiment adorable. Je pourrais presque lui pardonner de pouvoir manger n'importe quoi sans jamais prendre un gramme. Ma mère et Mary Beth la trouvent trop maigre, mais elles me disent aussi que j'étais magnifique dans la robe rouge à la jupe froncée que je portais avec une veste aux épaules rembourrées, lors de la fête de la promotion au lycée. Voilà leurs références !

— Tu as fait un régime, de la gym ?

— Les deux.

Je lui raconte que j'ai sillonné Manhattan à pied dans tous les sens, que j'ai fait de l'aérobic grâce aux cassettes de Jane Fonda que Brenda m'a prêtées. Au début j'étais tellement empotée que je voulais arrêter, mais Brenda m'a forcée à m'accrocher et une fois que j'ai intégré les mouvements, j'ai même commencé à y prendre goût.

Comme nous roulons vers Brookside — il y a une vingtaine de kilomètres — Sara et moi faisons l'essentiel de la conversation. Joey n'est pas très bavard, surtout depuis qu'il est marié, il laisse volontiers sa femme faire la conversation. Sara me parle de leur future maison, me raconte leur week-end de Memorial Day, lorsqu'ils sont allés camper, et enfin m'annonce qu'ils essaient d'avoir

un bébé. Elle me dit aussi qu'elle est vraiment triste pour Mary Beth.

— Pourquoi ?

J'ai eu ma sœur au téléphone plusieurs fois ces dernières semaines et elle m'a paru sereine.

— Est-ce qu'elle t'a raconté son dîner avec Vinnie ?

— Non !

Je suis abasourdie.

— Elle ne nous en a pas parlé non plus, n'est-ce pas, Joey ?

— Non.

— En fait, nous l'avons su par Al, le frère de Franck, le copain de Joey. Il les a vus dîner tous les deux chez Applebee avec les enfants.

— Avec les enfants ? Alors ce n'était peut-être pas...

— C'était !

Sara a l'air sûre d'elle.

— D'après Al, Mary Beth y croit encore, et d'après Amy, la femme de Al, Vinnie a dragué la serveuse toute la soirée.

— Devant les enfants ?

— Parfaitement. Il n'a pas changé du tout. N'est-ce pas, Joey ?

— Non.

J'observe mon frère, il regarde droit devant lui et ne se préoccupe que du trafic, je pense qu'il ne sait même pas de quoi nous parlons.

— Quelqu'un devrait parler à Mary Beth, j'ai demandé à ton frère de le faire, mais...

Joey renifle. Apparemment il suit la conversation.

— C'est ta sœur, Joe. Moi je ne peux pas intervenir, je ne suis qu'une pièce rapportée. Tu pourrais profiter de ton séjour, Tracey, pour tenter de savoir ce qu'elle compte faire avec Vinnie. Ça me rend folle de la voir retomber dans ses bras.

— Il ne la reprendra jamais, même si elle le lui demandait.

— On ne sait jamais, Tracey. Il avait la belle vie quand il vivait avec elle. De bons petits plats, une maison bien tenue, quelqu'un pour s'occuper des enfants, alors que maintenant, quand c'est à son tour de les avoir, il essaie de les refiler à sa mère.

— Comment le sais-tu ?

— C'est Vince junior qui me l'a dit.

— Vince junior t'a dit que son papa essaie de le « refiler », lui et son frère Nino, à leur grand-mère ?

— Avec ses mots à lui évidemment.

Joey renifle de nouveau.

— Arrête ça, Joey ! Ecoute, Tracey, ton frère pense que je fais monter la mayonnaise, mais il a entendu comme moi Al et Amy raconter ce qu'ils ont vu chez Applebee. D'après Amy, Mary Beth était aussi rayonnante que si c'était un rendez-vous amoureux. Je vois très bien le tableau. Elle a toujours été en admiration devant Vinnie, même après plusieurs années de mariage, même après avoir appris qu'il la trompait.

Tout d'un coup, la vision de Will se superpose à celle de Winnie. Toujours la même chose. Je sais qu'il y a quelques semaines, je me suis presque convaincue qu'il m'avait trompée. Mais après avoir travaillé plusieurs fois pour Milos, j'ai fini par me persuader que mon imagination m'avait joué des tours. Tout le monde est très sympa avec moi, même Zoe. Personne n'a l'air de cacher quoi que ce soit concernant Will.

Will qui m'appelle une fois par semaine. La dernière fois, nous avons même essayé d'organiser ma venue à la fin du mois de juillet. Il pourrait avoir le rôle principal dans *Sunday in the Parc With George*. Si ça se précise, il veut que je sois là pour le voir. Chaque fois qu'il me téléphone, j'entends un bruit de fond derrière lui, mais je m'y suis faite. Je sais qu'il y a toujours du monde autour de lui, et que chacun attend son tour pour téléphoner. C'est impossible dans ces conditions d'avoir une conversation un peu intime. On se contente de se raconter ce qu'on devient l'un et l'autre. Il baigne dans l'univers des comédies musicales du matin jusqu'au soir. Il a tenu deux petits rôles dans deux autres spectacles, il était un écuyer du roi Hérode dans *Jesus Christ Superstar* et Laza Wolf, l'homme riche qui perd Tzeitel pour le modeste tailleur qu'elle aime dans *Un violon sur le toit*. Cela m'a étonnée qu'il soit attiré par les héros romantiques, lui qui aime tant les rôles d'aventurier.

Pour penser à autre chose je demande :

— Comment vont les parents ?

— Ça va.

Réponse aussi vague que peu compromettante de la part de Joey. Heureusement que Sara est plus loquace :

— Ta mère doit faire refaire ses lunettes car elle voit moins bien, et ton père pensait qu'il allait se faire licencier la semaine dernière, mais rien ne s'est produit. Et, bien sûr, avant que je n'oublie, ils ont commandé un nouveau canapé pour le salon.

— Il était temps !

Du plus loin que je m'en souviens, ce canapé marron à moitié défoncé a toujours fait partie de la maison. Quand j'étais toute petite, la maîtresse de la maternelle m'avait renvoyée chez moi parce que j'étais malade, et je me revois vomissant allégrement sur ce bon vieux canapé.

— Ton père ne voulait pas s'en séparer à cause de ce licenciement suspendu au-dessus de sa tête, mais petit Danny a dessiné dessus avec des feutres indélébiles, alors, ils n'avaient plus le choix.

Petit Danny est mon autre neveu, le fils de mon frère Danny et de ma belle-sœur Michaela. Il n'a que dix-huit mois et il me tarde de voir comme il a grandi depuis Pâques.

— Tes parents seront tellement contents de te voir demain à la fête, c'est super que tu leur fasses la surprise.

— Oui, ce sera sympa !

Je regrette seulement que ma copine Andrea ne soit pas là ce week-end, elle est au mariage de sa cousine à Rochester. Quand je lui ai téléphoné l'autre nuit, nous sommes convenues qu'elle devait venir me voir à New York. Mais je sais déjà qu'elle ne viendra pas. Dans cet Etat, entre New York et les autres villes, on ne se fréquente pas. Chacun reste chez soi.

Nous arrivons enfin à Brookside. Rien n'a changé. Je reconnais les fast-foods que je fréquentais, et le fameux Applebee. Nous sortons du minuscule quartier des bureaux aussi rapidement que nous y sommes entrés. Tout me paraît tellement étriqué comparé à New York ! Nous arrivons devant la maison de ma sœur. Je dois dormir chez elle ce soir afin de faire la surprise demain à mes parents.

— J'aurais bien aimé te recevoir chez nous, me dit Sara.

Mon frère et elle vivent depuis trois ans au-dessus du garage de ses parents. Ils n'ont pas assez de place pour m'accueillir.

— Quand nous vivrons enfin chez nous, nous aurons une chambre d'amis et tu viendras quand tu voudras.

— J'ai hâte d'y être !



J'essaie d'imaginer ce que ça doit faire d'être mariée à l'homme qu'on aime, et d'habiter une belle maison avec une chambre d'amis. Je me demande si ça m'arrivera un jour.

— Quand vous installez-vous ?

— Ce sera terminé en août, mais il restera encore pas mal de choses à faire dedans.

— Ce sera habitable à Noël, dit Joey.

— Joey, je t'en prie !

Elle lui tape sur le bras.

— Mais je ne plaisante pas !

— Nous n'allons pas attendre jusqu'à Noël pour emménager !

J'écoute à peine pendant qu'ils commencent à se disputer. Nous arrivons dans le quartier où j'ai passé mon enfance. A la lumière des réverbères, alors que nous traversons les rues calmes de la ville endormie, je reconnais la bibliothèque en pierre grise, mon école élémentaire en brique rouge, et le trottoir caillouteux où j'avais fait une chute de vélo. Je m'étais blessée et l'on m'avait recousu le genou. Je me demande s'ils ont enfin installé un autre revêtement sur le sol. La dernière fois que je suis venue ici, à Pâques, la chaussée était pleine de trous. Il neige tellement l'hiver que les trottoirs sont impraticables d'octobre à mars ! Brookside n'est pas le genre de ville où les agents municipaux travaillent sans relâche pour le confort de leurs concitoyens. C'est une petite ville ouvrière dont la plupart des usines ont fermé. Mon père et Danny travaillent ensemble dans l'une des rares usines encore en activité, et il y a sans arrêt des rumeurs selon lesquelles ils vont être absorbés par un grand groupe et délocalisés au Mexique ou en Asie. Dans la perspective d'un éventuel licenciement, ma mère a rempli ses placards, elle pourrait nourrir une famille de huit personnes durant plusieurs semaines, et si ça dure, il y aura encore le potager !

Quand je pense aux soirées organisées par Milos dans les maisons les plus chic de la ville, j'en ai la nausée. Cet étalage de luxe, cette abondance de nourriture, le budget d'une seule soirée étant plus important que celui de ma mère sur une année... Je ne connaissais ni le dom-pérignon ni le caviar beluga, maintenant que j'ai trempé mes lèvres dans le premier et que j'ai grignoté quelques grains du second, je peux dire que ce qu'on en dit est très exagéré. Ça me saute aux yeux depuis que je suis ici, où chaque membre de ma famille se nourrit de pâtes, de pain blanc et de l'eau la moins chère du supermarché. Je me demande ce que mes parents pourraient bien faire de l'argent que les clients de Milos dépensent, ne serait-ce qu'en fleurs, pour une petite soirée. Le plus drôle, c'est que les plats que ma mère cuisine au quotidien sont considérés dans certains milieux comme des mets très recherchés, comme les salades de pissenlits, les bouquets de brocolis au basilic, ou les pâtes au pesto. Pour elle, ce ne sont que des plats simples et naturels.

Nous nous arrêtons au pied de la petite butte qui est devant la maison de ma sœur. Il y a de la lumière, et la voiture verte de Vinnie est garée devant le garage.

— Il est là !

— Non, me rassure Sara, il lui a prêté sa voiture pendant qu'on répare la sienne, qui a besoin d'un nouveau pot d'échappement. Elle aurait dû être prête aujourd'hui, mais il y a eu du retard, elle la récupérera demain matin.

— Ouf ! J'ai eu peur...

Je n'ai aucune envie de voir mon ex-beau-frère.

— ... Mais ça m'étonne qu'il la laisse conduire son Explorer.

— Il préfère ça plutôt que d'avoir lui-même à amener les enfants partout avec lui, il y a l'entraînement de T-ball de Vince junior, les leçons de natation, et ne t'inquiète pas pour lui, il utilise la voiture de sa mère.

Le visage de ma sœur s'encadre dans une fenêtre de la façade, la porte d'entrée s'ouvre peu après. Je sors de la voiture, embrasse rapidement Sara et tente de dissuader Joey de porter mon bagage jusqu'à la maison.

— J'ai essayé de t'appeler chez toi cet après-midi, mais je n'ai eu que ton répondeur.

Mary Beth me parle tandis que nous pénétrons dans son salon encombré de jouets.

— On a terminé à midi, parce que c'est un long week-end.

— C'est super !

— Tu peux le dire !

Comme ça je n'ai pas eu à me faire porter pâle ou à demander à Jake un après-midi de congé.

— Pourquoi m'as-tu appelée ?

— Pour te dire de prendre une tenue habillée pour demain. Tant pis, je te prêterai quelque chose.

Elle me regarde attentivement.

— Mais je ne vois pas quoi ! Tu as tellement maigri ! Tracey, tu as perdu des tonnes !

— Pas du tout ! Pas des tonnes !

Pas encore en tout cas !

— Combien ?

— Environ six kilos, depuis la dernière fois que je me suis pesée.

— N'en perds pas plus !

Je croirais entendre ma mère ! Je la regarde, elle est là devant moi, dans son vieux jogging, qui explose sous la pression de ses hanches et ses cuisses, elle me fait de la peine.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai plus que quatre kilos à perdre.

— Tu es folle !

— Mary Beth !

— Encore un ou deux kilos, je veux bien, mais pas plus ! Tu veux boire quelque chose ? J'ai du pop.

Pop ? Ce n'est pas à New York qu'on entendrait ça.

— As-tu une boisson sans sucre ?

— Bien sûr. Veux-tu manger quelque chose ?

— Non, merci.

— Tu as mangé dans le car ?

— Oui.

Je mens parce que je ne veux surtout pas qu'elle me force à manger. Comme ma mère, elle ne peut pas supporter l'idée qu'on puisse sauter un repas. Je la regarde pendant qu'elle va vers la cuisine, et je m'en veux de me demander si j'ai jamais eu un derrière aussi gros que le sien. J'adore ma sœur, c'est la personne que j'aime le plus au monde. Mais nous sommes tellement différentes l'une de l'autre. Autour de moi, la pièce est pleine de jouets Fisher Price. C'est drôle de voir les dernières œuvres de mes neveux encadrées, comme si c'étaient des œuvres d'art. Ça m'amuse beaucoup moins de voir la photo de mariage de ma sœur et de mon beau-frère à l'endroit où elle a toujours été.

— Pourquoi n'as-tu pas enlevé ce machin ?

Mary Beth revient de la cuisine avec deux Coca Light et un bol de chips.

— Quoi ? La photo de mariage ? Que penseraient les garçons s'ils ne la voyaient plus ? C'est tout de même leur père.

— Ils savent bien que vous allez divorcer !

J'étais là quand elle le leur a dit, à l'automne dernier. Vince junior n'a pas eu l'air étonné, quant à Nino, je crois qu'il n'a pas bien compris.

— Ils savent que nous allons divorcer, mais je ne veux pas qu'ils croient que je déteste leur père.

Elle s'assied sur le canapé et attrape une chips qu'elle commence à manger.

— C'est dingue, tu devrais le détester !

A son expression, il est évident que ce n'est pas le cas.

— Il m'a trompée quand j'étais enceinte. Il s'envoyait en l'air avec une fille alors que j'étais en train d'accoucher, que crois-tu que je ressente à son égard ?

— Très bien, alors vires-moi cette photo de là !

Je me lève et ôte le cadre de l'étagère.

— Maintenant ?

Je lui tends la photo.

— Jette-la.

— Mais tu nous as offert le cadre comme cadeau de mariage !

Je m'en souviens, il est en argent véritable, et la date de leur mariage est gravée dessus. Il me paraît complètement ringard aujourd'hui. A l'époque, ma mère m'avait dit que j'aurais dû l'acheter en laiton parce que l'argent risquait de ternir. Mais il est au contraire brillant. Ça signifie que Mary Beth le polit régulièrement. Ça me rend dingue.

— Jette-le.

— Ecoute...

— Je le fais moi-même, alors.

Je vais dans la cuisine, pose le pied sur la pédale de la poubelle, et je jette le cadre et la photo avec. Il tombe avec un bruit mou, sa chute est amortie par des restes de spaghettis mélangés à des grains de café.

— Tu dois te sentir soulagée maintenant ?

— Oui, bien sûr.

Elle répond ce que je veux entendre, mais elle n'a pas l'air convaincu. Au contraire, elle est toute pâle. Elle voudrait remettre le cadre à sa place. Comme Vinnie.

— Ce sont des chips allégées ?

— Non. Cent pour cent de matière grasse.

Je n'en prends qu'une, m'assieds en face d'elle sur une chaise, et bois une gorgée de Coca.

— Comment vont les garçons ?

— Ils vont se charger de te réveiller demain matin, ils sont tellement contents de te voir ! Ils voulaient que tu passes tout le week-end ici, mais je leur ai dit que tu irais sans doute dormir demain soir chez leur Nana et leur Poppi.

— J'irai, bien sûr.

De toute façon, je n'ai pas le choix ! Mes parents seraient choqués que je ne dorme pas chez eux. Je m'attends pourtant que ma mère me harcèle durant vingt-quatre heures. Elle va me culpabiliser d'être partie. Elle va faire comme si ce n'était qu'un caprice momentané, comme d'habitude.

— J'ai entendu dire que les parents viennent de s'acheter un nouveau canapé.

— Oui. C'est affreux.

— Je sais. Je me revois en train de vomir dessus, et je pense que je ne suis pas la seule à l'avoir fait !

— Je parlais du nouveau. Il est brun et beige avec des motifs et des ressorts rigides. Je suis

allée avec maman le chercher.

— Tu es sérieuse ? Et qu'est devenu celui qui était dans les tons marron terne ?

Nous rions ensemble de nos parents, c'est une habitude entre nous, et ce n'est jamais méchant. C'est dans ces moments-là que je mesure à quel point ma sœur me manque. Quand, quelques minutes plus tard, Mary Beth me propose de dormir avec elle dans son grand lit, je dis oui aussitôt, plutôt que de dormir sur le canapé du salon. Cela me fait du bien de me dire que je vais pouvoir me pelotonner contre ma grande sœur, dormir en paix malgré ses ronflements en sachant qu'elle m'aime telle que je suis.

Mes parents aussi m'aiment telle que je suis.

Quand je les retrouve à la fête le lendemain, la première chose que me dit ma mère, après m'avoir embrassée et serrée dans ses bras, c'est :

— D'où vient cette robe ? Tu devrais t'habiller comme ça plus souvent, tu es magnifique !

Vraiment ? Pourtant, Mary Beth m'a prêté une vieillerie qu'elle portait il y a bien longtemps, une des rares à avoir quatre tailles de moins que celles de sa garde-robe actuelle. Je préférerais être morte plutôt que de sortir vêtue comme ça à l'est de l'Hudson River ! Rose et sans manches, elle est à jeter à la poubelle. Cela dit, elle fait presque chic à côté de celle de ma mère, d'un turquoise peu flatteur, d'autant qu'elle l'a agrémentée d'une ceinture dorée d'un effet très douteux. Elle a beau être la reine de la journée, elle n'a rien de la pin-up de Brookside.

Quant à mon père, il répète pour la énième fois que ça fait un sacré bout de temps que je ne suis pas venue leur rendre visite. Il a commencé par le dire en faisant la queue au buffet, puis au moment de porter un toast, et j'y ai encore droit alors que nous dansons sur un air de Frank Sinatra. A force, les gens vont finir par penser que c'est la première fois que je reviens depuis que je suis partie vivre à New York, il y a un an. J'étais le centre des conversations parce que j'avais quitté Brookside pour la grande cité, maintenant on me regarde de travers parce que j'ai abandonné mes parents.

La fête se déroule dans la salle paroissiale de l'église Notre-Sainte-Mère. C'est là que j'ai fait mon catéchisme, que j'ai dansé à mes premières parties d'adolescente, là où s'est déroulée la réception de mariage de Mary Beth et de Vinnie. J'ai beau être venue une centaine de fois ici, peut-être même un millier, je me sens totalement étrangère à ce lieu. Je n'avais jamais remarqué que ça sentait le moisi et le tabac froid, sans doute à cause de la soirée de bingo du samedi soir. Je remarque aussi les déchirures du lino sur le sol, les chaises pliantes en métal, et les grandes tables recouvertes de nappes en papier imprimées de petites cloches symbolisant le mariage. Tout cela fait tellement miteux. Le buffet est à l'avenant, des plateaux en aluminium garnis de sandwiches au pain rassis et de saucisses trop sèches, et quelques salades de laitue et de tomates rouge-orange assaisonnées de l'habituelle sauce italienne. Tout cela est d'un banal à pleurer. Côté décoration, ce n'est pas mieux. Des guirlandes en papier crépon sont drapées sur les poutres et des petites cloches en papier sont accrochées aux paniers de basket. C'est la première fois que je remarque qu'il y a des paniers de basket ici. Sur les tables, chaque convive a devant lui un petit récipient en papier contenant une poignée de ces infectes sucreries aux amandes.

Mais le plat de résistance, c'est Chaz, le D.J., le petit frère du père Stefan. Il porte un sous-pull en acrylique jaune, pas pour faire rétro, non, pour faire chic ! Apparemment, il a sorti le top de sa

garde-robe pour animer la soirée. Ses références musicales sont aussi limitées : ça fait trois fois qu'il passe **Celebration**. Cela dit, chaque fois, la piste se remplit avec autant d'enthousiasme que la première fois. Quand je compare cette soirée avec celles de Milos, je me sens gênée pour mes parents et mes amis. Ils ne se rendent pas compte à quel point ils sont ringards. Pour eux, cette soirée est une bouffée d'air frais dans une existence morne. Ils dansent, mangent et sont heureux d'être ensemble. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, je m'amuse aussi, mais je ne suis plus comme eux.

Non ! Je ne veux plus leur ressembler ! J'essaie d'imaginer ce qui se passera quand Will et moi serons fiancés. La déception de mes parents quand nous leur annoncerons que nous voulons nous marier à New York, alors qu'ils auront déjà tout prévu ici. Ils diront que le mariage a toujours lieu dans la ville de la mariée et que, quitte à payer autant, ça doit se passer à Brookside. Encore une raison de plus pour que je continue à remplir mon pot à confiture avec mes économies. Du reste, il serait temps d'apporter à la banque les quelque cinq cents dollars gagnés en travaillant chez Milos.

Je sais pertinemment que si nous voulons nous marier à New York, Will et moi, nous devons d'abord économiser, car c'est nous qui paierons nous-mêmes notre mariage. En attendant, je me retrouve dans la salle paroissiale de Notre-Sainte-Mère, swingant sur **Kool and the gang**, sautillant sur la **Danse des canards**, que Chaz nous a servie déjà deux fois. Je m'effondre sur une chaise et je bois une gorgée de vin mousseux et tiède. Je regarde Vince junior et Nino imitant les grands, ils ont les mains aux épaules et se tortillent le derrière avant de tomber sur le sol en hurlant de rire. Ils sont tellement mignons que j'en arriverais presque à aimer la **Danse des canards**. Imaginer Will se trémoussant ainsi me dégrise immédiatement, il est évident qu'il ne serait pas à sa place. Et ce n'est pas plus mal.

J'ai soudain un besoin impérieux d'une cigarette. Je pourrais en demander une à n'importe quel fumeur autour de moi, mais je n'ai jamais fumé devant mes parents. Si je suis toujours fumeuse à cinquante ans, mes parents auront environ quatre-vingts ans, et je sais que je me cacherai encore pour fumer. La **Danse des canards** a fait place à la **Tarentelle**, qui dans cette assemblée d'Américains d'origine italienne est forcément une valeur sûre. C'est une danse traditionnelle italienne dans laquelle on saute, on frappe des mains, et on danse en faisant la chaîne. Quelqu'un s'assied derrière moi.

— Salut, Tracey.

C'est Bruce Cardolino. Ses parents et les miens sont amis depuis toujours. Ce sont eux qui ont permis à mes parents de se rencontrer. Bruce porte un pantalon gris en toile, même pas un pantalon un peu habillé, avec une chemise noire imitation soie, le col est ouvert, révélant un torse velu et une croix en or. Il serait parfait dans un épisode des **Soprano**.

— Salut, Bruce, comment vas-tu ?

Je l'ai toujours bien aimé. Il m'a accompagnée autrefois à quelques soirées dansantes, mais il n'y a jamais rien eu entre nous, pas même un baiser. Nous étions des copains et nous le sommes restés. Je l'ai toujours trouvé très mignon et si, à l'époque, il n'avait pas eu constamment une petite amie à son bras, je n'aurais pas dit non. Il est encore pas mal, si on aime le style italien, évidemment. Cheveux noirs, grand, baraqué. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, car il était parti faire ses études à Rochester, à l'université Saint John Fischer. Je sais qu'il travaille désormais avec son père. M. Cardolino a une entreprise de plomberie et de chauffage. D'après mon père, il a amassé une petite fortune, à l'échelle de Brookside en tout cas. Il s'offre toujours la dernière Buick, Mme Cardolino a un manteau de fourrure, et toute la famille porte des bijoux en or. Même la dernière-née de la famille,

la fille de Tanya, la sœur de Bruce, porte des boucles d'oreilles en or. Pour l'instant, celle-ci imite les canards avec mes neveux.

— Tu vis toujours à New York ?

— Oui.

— C'est comment là-bas ?

— C'est super.

J'évite de donner le moindre détail, car tout ce que je dis sera répété à mes parents.

— Tu as déjà rencontré Donald Trump ?

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Et les présentateurs de *Today Show* à la télé, tu les as vus, eux ?

— Jamais.

— Tu n'as jamais assisté à l'enregistrement de leur émission, pour faire un petit coucou à la caméra ?

— Non.

— C'est le rêve de ma copine. Elle me dit tout le temps que si nous nous marions un jour, je devrai l'emmener à New York pour notre lune de miel, pour qu'elle assiste à cette émission et quand la caméra sera sur elle, elle montrera à tout le monde que nous sommes mariés.

— Qui c'est ? Je la connais ?

— Angie Nardone. Ça te dit quelque chose ?

— Angie Nardone ! Oui, elle est un peu plus jeune que moi, mais nous étions au Key club ensemble.

— Elle n'a que dix-neuf ans, c'est trop jeune pour se marier.

— C'est jeune, en effet, pour se marier.

— Je me tue à lui dire d'attendre, si nous sortons encore ensemble d'ici un an, elle sera plus âgée alors on verra.

— Elle aura vingt ans.

— Ce sera mieux que dix-neuf. Mes parents se sont mariés quand ils avaient dix-neuf ans, mais c'était une autre époque.

— Exactement, quoique Tanya et Joey se soient mariés dès la sortie du lycée et regarde comme ils ont l'air heureux.

Ce n'est pas de mon frère que je parle. Il faut dire qu'à Brookside, c'est un prénom très courant. Et à y regarder de plus près, j'ai l'impression que tous les Joey de Brookside se sont donné rendez-vous à l'anniversaire de mes parents. Tanya, la sœur de Bruce, et Joey ont cinq enfants et elle attend le sixième, mais ils n'ont pas raté un seul des slows que Chaz a passés ce soir.

— Oui, mais c'était différent, rappelle-toi...

Et il ajoute, sur le ton de la confidence :

— Ils devaient se marier. Ils n'avaient pas le choix...

J'acquiesce, maintenant ça me revient, à Brookside, si vous êtes célibataire, catholique romaine et enceinte, vous devez vous marier. Un point c'est tout.

— Alors, qu'est-ce que tu fais à New York ?

— Je travaille dans une agence de pub.

— Quel genre de job ?

Je sens que je ne m'en sortirai pas par des réponses évasives. Il me regarde avec une telle admiration parce que je vis dans la grande cité, je dois lui en donner pour son argent.

— Eh bien, je fais différentes choses, en ce moment par exemple, je cherche un nom pour un

nouveau produit.

— Tu plaisantes ! Quel genre de produit ?

— Un nouveau déodorant qui doit tenir une semaine entière.

— Super ! A quoi penses-tu ?

— « Persiste » est le nom que je préfère. Mais comme je ne sais pas si ça va plaire, je continue à chercher.

— Je vais te donner un coup de main, et si j'ai des idées, je te les écrirai sur un papier.

— Merci, c'est sympa.

Je voudrais refuser, mais je ne veux surtout pas lui faire de peine. Il note mon adresse sur un coin de table, puis déchire la nappe et met le papier dans sa poche. Nous bavardons encore un moment, nous évoquons aussi nos souvenirs.

Quand **Celebration** revient pour la énième fois, il saute sur ses pieds et me propose de danser avec lui, je refuse poliment, mais il insiste.

— Allez, Tracey, Angie ne m'en voudra pas, elle bosse aujourd'hui, tu sais qu'elle est infirmière à l'hôpital de Brookside ?

— Non, je ne savais pas.

— Allez, viens danser.

— C'est gentil, mais je vais plutôt voir où en sont mes neveux.

Pendant qu'il se dirige vers la piste, je repère mes neveux sous une table en train de sortir les friandises aux amandes de leur récipient de papier crépon et d'en faire des petits tas.

— Que faites-vous là ?

— C'est le Rocher Carré, répond Vince avec sérieux.

Nino acquiesce et sort un bulldozer jaune miniature de sa salopette kaki de chez Baby Gap.

— Moi veux faire joujou avec Rocher Carré.

— Super ! Je peux jouer ?

Ils en frissonnent de joie anticipée. Nous faisons donc joujou avec Rocher Carré tous les trois, puis je distribue à chacun un morceau de gâteau, dont ils ne mangent que le glaçage. Un instant, j'ai envie de craquer et de finir leurs assiettes, mais je résiste. Je les débarbouille avec les serviettes en papier de couleur prune dont un coin porte les prénoms de mes parents et la date de leur mariage à l'encre argentée. Soudain Nino crie :

— Regarde, c'est mon papa !

Je regarde à mon tour. Il a raison, il danse dans les bras de Mary Beth au rythme de *Always and Forever*.

— Que fait-il ici ? demande Vince junior.

— Je voudrais bien le savoir.

Les enfants courent vers leur père, je me dirige vers la table de Joey et de Sara.

— Vous avez vu qui est là ?

— Je te promets que personne ne l'a invité, m'assure Sara, il est arrivé en disant qu'il ramenait la voiture de Mary Beth et qu'il en profitait pour reprendre la sienne.

— Ce n'est pas tout à fait ce qu'il est en train de faire, si je ne m'abuse...

Je lance un regard furieux à Vinnie qui enlève Nino de ses épaules pour l'installer sur celles de Vince junior, sous l'œil attendri de Mary Beth.

— Je suppose qu'il voulait dire bonjour à nos parents et que quelqu'un lui a dit de rester pour manger une part de gâteau.

Je parierais que ce quelqu'un se prénomme Mary Beth. Ça me tue de voir que ma sœur n'a pas



le courage de le faire sortir de sa vie une bonne fois pour toutes. D'accord, il est le père de ses enfants, mais elle ne se rend absolument pas compte qu'il la manipule.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il fait tout ce cinéma. Il a une autre copine, enfin, au moins une, et il répète à Mary Beth qu'il ne l'aime plus. Alors à quoi joue-t-il ? demande Sara.

— C'est parce que son ego se nourrit de tout cet amour étalé à ses pieds. Ça lui plaît de voir à quel point elle l'adore, et il peut faire ce qu'il veut, elle l'adorera toujours. Si je croise son chemin, je vais lui dire ma façon de penser et le mettre dehors.

Mais Vinnie ne croise pas mon chemin, il s'en va. Mary Beth s'éteint dès qu'il a passé la porte. Je voudrais aller en parler avec elle, mais ce n'est pas le moment. C'est plutôt le moment de faire des photos pour immortaliser cette soirée. Nous posons les uns à côté des autres pour une séance si longue que je pense que nous pourrions remplir une douzaine d'albums. Nous emballons ce qui reste de gâteau dans des boîtes individuelles marquées aux noms de mes parents, et mentionnant la date de leur mariage. Nous les distribuons aux invités quand ils s'en vont. Au moment de partir à notre tour, Nino réclame encore du glaçage, devant le refus de sa mère, il fait une comédie et se roule par terre en hurlant. Mon frère Frankie donne un coup de main à Mary Beth pour faire entrer les deux enfants de force dans la voiture. Je pars avec mes parents, qui sont complètement affolés parce qu'ils ignoraient que je venais et que mon lit n'est pas fait !

— Ne t'affole pas, maman, on va y arriver !

Elle s'agite dans tous les sens, fermant les volets, débarrassant le lit d'un tas de choses qu'elle fourre dans le placard. Apparemment ma chambre est devenue le débarras de la maison, avec des gros pulls, des coupures de journaux, des prospectus et les jouets que les enfants utilisent quand ils sont chez leurs grands-parents. Je ne devrais pas m'en formaliser, après tout, c'est leur maison et je ne vis plus ici, mais ça me fait tout drôle.

— Tu restes jusqu'à quand ? demande ma mère, occupée à descendre du haut de l'armoire une paire de draps dont le motif fleuri est délavé par les lessives successives.

Elle range ses draps là où autrefois je rangeais mes culottes en coton blanc, mes soutiens-gorge achetés en grande surface, l'argent gagné en faisant du baby-sitting, et tout au fond, mes cigarettes et un exemplaire lu et relu de *La Femme voluptueuse*.

— Je repars lundi.

— Lundi !

Alors qu'elle essayait d'installer le drap-housse sur le matelas plein de creux et de bosses, elle s'arrête tout net.

— Mais c'est après-demain !

— Je sais, mais je travaille mardi.

— Tu ne peux pas prendre quelques jours de congé ?

Je secoue la tête et attrape le bord du drap.

— Je n'ai pas encore le droit de prendre des vacances.

Elle prend un air horrifié.

— Et que faut-il faire pour avoir droit à des vacances ?

— Avoir travaillé six mois. Ce qui n'est pas encore mon cas.

Je passe le drap-housse par-dessus un coin du matelas, le coin opposé lâche.

— Est-ce qu'ils savent que ta famille vit à huit cents kilomètres de là-bas ?

Elle remet le coin qui vient de lâcher, et c'est le mien qui cède.

— C'est la même règle pour toute la société.

— Quelle sorte de société est-ce ?

— Tu le sais bien, c'est une agence de publicité.

— Je veux dire quel genre de société peut prendre ainsi en otage une jeune fille et la tenir éloignée de sa famille ?

C'est bon, je me rends ! Elle a gagné et le drap aussi. Mais avant que je tente de dire quoi que ce soit, elle ajoute :

— Et quel genre de garçon peut laisser tomber son amie pendant plusieurs mois, sous le prétexte de faire une tournée où il passe son temps à chanter et danser ?

Nous y sommes. Elle n'a jamais aimé Will. Personne dans ma famille ne l'a jamais aimé. Il cumule trop de handicaps :

1. Il n'est pas originaire de Brookside.

2. Après avoir vécu à Brookside, il en est parti.

3. Il ne ressemble à personne d'ici, il agit différemment des gens d'ici, et il ne parle pas comme les gens d'ici.

4. C'est pour lui que j'ai quitté Brookside.

C'est du moins ce qu'ils pensent. Ils sont incapables de croire que c'est mon choix personnel.

— Maman, Will est un comédien, et il doit faire des festivals d'été. Le fait qu'il soit parti trois mois n'a rien à voir avec notre relation.

Elle ne dit rien. Elle a arrêté de se battre avec le drap-housse, elle attaque maintenant le drap du dessus. Elle garde son menton baissé obstinément, ce qui n'est pas bon signe. Je l'observe un moment. Tout en elle est rond. Son chignon noir laqué, ses grands yeux noirs trop maquillés pour la fête. Son visage, ses bras, son corps, tout en elle est courbe. J'ai vu des photos d'elle quand elle était jeune, elle était déjà ronde mais jolie, je me demande si je lui ressemblerai un jour. J'essaie de m'imaginer à son âge, avec Will pour époux.

Impossible.

Quand il aura cet âge-là, Will sera un mélange d'Harrison Ford et de Michael Douglas. Et un homme qui ressemble à ça n'a pas pour femme quelqu'un comme ma mère. Je chasse ces pensées et reviens dans la conversation.

— Comment as-tu appris que Will était parti ?

Je ne lui en avais rien dit parce que je voulais justement éviter ce genre de discussions.

— C'est Mary Beth qui me l'a dit. Elle se fait du souci pour toi.

— Elle devrait se faire du souci pour elle-même. Elle a déjà suffisamment de problèmes avec Vinnie pour s'occuper des affaires des autres.

— Ils ont deux enfants, et ils se sont unis devant Dieu, Tracey.

— Ça ne veut pas dire qu'elle doive tout accepter de sa part.

Elle ne répond pas, prend une couverture dans le placard et la dispose sur le lit.

— Maman, on est en juillet, je vais mourir de chaud avec ça !

— Les nuits sont fraîches.

— Pas au point de geler.

J'enlève la couverture, elle proteste, pour bien montrer que si je meurs de froid cette nuit, ce sera entièrement ma faute.

— Il n'est pas pour toi, Tracey.

— Will ? Mais qu'est-ce que tu en sais ? Tu le connais à peine !

— J'en sais assez pour savoir que ce n'est pas le bon. Il ne te rendra pas heureuse.

— Vinnie ne rend pas Mary Beth heureuse, pourquoi devrait-elle rester avec lui ?

— Elle est mariée et a des enfants.

Pour une catholique pratiquante, c'est une raison suffisante.

— Ne fais pas la même erreur que ta sœur, épouse quelqu'un qui t'aime.

— C'est tout à fait mon but, maman.

Elle vient tout près de moi, et se met à chuchoter.

— Epouse quelqu'un qui t'aime plus que tu ne le souhaites, qui t'aime plus que tu ne l'aimes toi-même. Parce qu'il te considérera toujours comme une reine. Il ne te laissera jamais tomber. Et, avec le temps, tu apprendras à l'aimer.

Qu'est-ce que tout ça signifie ? Oh... J'ai l'impression qu'elle parle d'expérience.

— Tu veux dire que tu n'aimais pas papa quand vous vous êtes mariés ?

— Je l'aimais. Bien sûr que je l'aimais, mais il ne me faisait pas battre le cœur comme je l'aurais souhaité. Lui, il était fou de moi. Il pensait que j'étais la plus belle chose qui pouvait lui arriver dans la vie. Tout ce que je faisais était parfait.

— C'est toujours le cas.

— Tu vois bien !

Non, je ne vois rien du tout, mais je la laisse croire que tout ça va me faire réfléchir.

La suite de mon court séjour passe à toute allure. La messe du dimanche, puis la spaghettis-partie à midi chez mes grands-parents malgré les trente degrés à l'ombre, avec une telle humidité que nos visages sont luisants de transpiration et nos cheveux presque collés sur nos têtes. Nous ne sommes pas beaux à voir ! Le bon côté de la chose, c'est qu'il fait trop chaud pour manger. Je respecte donc mon régime très facilement. Dimanche soir, nous allons visiter la nouvelle maison de Joey et de Sara, puis nous allons prendre un café chez tante Mary, et nous terminons en mangeant des pizzas à la maison. Tous ensemble. Nous ne nous sommes pas quittés de la journée. Je n'avais jamais réalisé qu'à Brookside, on se déplace toujours en groupe. Jusqu'au moment où je suis enfin assise dans le car, je n'ai pas un instant à moi. Lundi après-midi, il fait humide et le ciel est gris. C'est le jour de l'Indépendance le plus moche que j'aie jamais vécu. Normalement, ça devrait rendre mon départ plus facile, mais pas du tout, surtout quand je m'aperçois que c'est un omnibus ! Il va mettre douze heures pour aller à Manhattan, et s'arrêter dans tous les trous paumés de l'Etat. Utica, Rome, ils se ressemblent tous. Comme il n'y a rien à voir, je ne me donne même pas la peine de descendre à chaque escale, sauf de temps en temps pour fumer une cigarette. Et puis, je finis par ne plus bouger, car je préfère garder les dernières cigarettes qui me restent.

Un nouvel arrêt à Albany, et je me rends compte que je suis à moins d'une heure de Will. Si je change de bus ici, je serai à North Mannfield le temps qu'il faudra à ce car pour faire la moitié de la distance qui nous sépare encore de New York.

Mais je ne bouge pas. Je suis incapable de lui faire la surprise. Je ne me vois pas du tout l'attendre sagement sur le pas de la porte. A la place, je fume deux cigarettes d'affilée et je grimpe dans le car quand le chauffeur nous appelle. Quelque part vers Poughkeepsie, je termine *Tom Jones* d'Henry Fielding, que j'avais commencé il y a deux semaines et que je trouve captivant. Je prends *Moby Dick*, le seul autre livre que j'ai emmené. Quand je l'ai acheté à New York, je me suis dit que si je n'arrivais pas à entrer dedans, je m'autoriserais une petite pause avec le dernier Danielle Steel. Heureusement, après quelques pages, j'ai la bonne excuse d'arrêter ma lecture, car il commence à faire nuit. A bord du car, il n'y a plus guère de gens de la campagne. Nous nous rapprochons de la grande ville, et maintenant les voyageurs sont plutôt des étudiants, des personnes âgées, ou des femmes avec de jeunes enfants. Le trafic s'intensifie comme nous traversons Jersey. Avant même d'arriver au pont George Washington, nous sommes dans les embouteillages. Nous nous engageons sur le pont en progressant mètre par mètre. Je me sens prisonnière du car. Il fait de plus en plus

chaud. D'après le chauffeur, la climatisation ne fonctionne plus, il doit l'arrêter complètement sinon nous allons tomber en panne au milieu du pont. La sueur dégouline le long de mon dos. Le vieux monsieur assis à côté de moi ronfle. Le petit garçon derrière moi n'arrête pas de me donner des coups de pied dans le dos. Les lycéens au fond écoutent du rap à fond. Mon cœur commence à battre la chamade... Pour me changer les idées, je pense à Will, lui au moins doit vivre un super 4 Juillet ! Sous les étoiles, sur la plage au bord du lac entouré de ses nouveaux amis. Le car parvient à atteindre la voie de droite. Il y a soudain une explosion. Je pousse un cri strident. Le vieux monsieur à côté bredouille des mots inintelligibles. Le petit garçon hurle.

— Ce ne sont que les feux d'artifice, le rassure sa mère.

Elle a raison, ils éclatent au-dessus de la ville, mais à chaque illumination, je sens le pont trembler. Un instant, j'ai cru que c'était une bombe. Notre pont ferait une cible de choix pour des terroristes, surtout un 4 Juillet ! Le bus longe la rampe, il n'y a plus d'issue ! Si une bombe explose maintenant, nous plongeons directement dans l'Hudson River. Nous coulerons et nous mourrons. Je transpire abondamment, mais c'est de la sueur froide, et j'ai du mal à déglutir. Oh, mon Dieu ! Ma gorge se serre, je ne peux plus respirer, je me sens prisonnière. Et je vais mourir ! J'essaie de ne pas regarder par la fenêtre. Si je vois ce qu'il y a en dessous de nous, je vais me sentir encore plus mal. Le bus avance avec quelques soubresauts. Nous devons être au milieu du pont. Je jette un regard aux autres passagers, pour vérifier s'ils sont dans le même état que moi, mais ils ont surtout l'air abattu. Moi aussi, je dois avoir l'air abattu. Nous avançons, toujours aussi lentement. C'est le bouquet final, tout s'illumine et crépite une dernière fois. A mesure que le bus avance, je me calme peu à peu. Finalement nous quittons le pont, et quand nous arrivons à Port Authority, mon pouls a repris ses battements réguliers. Je pensais rentrer en métro mais l'idée de me retrouver de nouveau prisonnière — sous terre cette fois — me terrifie. J'ai besoin d'air, et aussi, paradoxalement, de fumer. Enfin dehors, dans une moiteur infernale, je sors une cigarette et la coince entre mes lèvres. Je l'allume et inspire profondément. Tout de suite, je me sens mieux. Rassérénée, je m'engouffre dans le flot des passants, mon gros sac sur l'épaule.

Je tente d'analyser la panique qui s'est emparée de moi dans le car, mais je n'y comprends toujours rien. Impossible de trouver un taxi libre, je n'ai plus le choix, je dois me résoudre à rentrer à pied, il est trop tard pour le bus ou le métro. Je marche, zigzaguant à travers la ville, d'un bloc à un autre jusqu'aux environs d'East Village. J'arrive à la 29<sup>e</sup> quand un couple descend d'un taxi juste devant moi. Je fais signe au chauffeur. Cinq minutes et cinq dollars plus tard, je suis chez moi. Mon répondeur clignote ! Chouette, c'est sûrement Will !

Raté, c'est Buckley.

« Salut, Tracey, je t'appelle avant que tu ne le fasses, Joseph m'a donné le numéro de Raphaël, qui m'a donné le tien. J'espère que ça ne te dérange pas. J'ai terminé ma mission dans ton immeuble, c'est la raison pour laquelle tu ne me croises plus depuis un certain temps. J'ai envie de te revoir pour boire un verre. Platoniquement. »

Evidemment, platoniquement ! J'essaie de me croire énervée, mais je ne le suis pas du tout.

« Appelle-moi », dit-il avant de raccrocher.

C'est le seul message. Rien de Will. D'accord, le 4 Juillet n'est pas Noël, le nouvel an ou la Saint-Valentin, jours où on se téléphone pour se souhaiter plein de bonnes choses, mais quand même ! Il aurait pu appeler ! Buckley l'a bien fait, lui ! Je devrais le rappeler, après tout, il est sympa, et j'ai apprécié sa compagnie avant... D'autant que Kate est très occupée dans les Hamptons avec Billy, ils ont concrétisé pendant le week-end où j'étais là-bas. C'est sans doute pour ça qu'elle ne m'a pas invitée de nouveau. De son côté, Raphaël s'est entiché d'un danseur du ballet tchèque qu'il a

rencontré dans un bar homo de Jersey City. Brenda est plongée dans les préparatifs de son mariage, Latisha en veut beaucoup aux Yankees qui ont encore perdu un match, et Yvonne fait faire le tour de la ville à Thor, dès qu'elle a un moment de libre.

Où en suis-je ? A me prendre la tête toute seule, après un week-end à Brookside, terrifiée à l'idée que des terroristes puissent faire sauter un pont. Sans réfléchir, j'attrape mon Palm Pilot, et je compose vite le numéro de Buckley, pour ne pas avoir le temps de réfléchir aux conséquences. Ça sonne. Il ne décrochera pas, il ne doit pas être chez lui, dans ce cas, je ne laisserai pas de message car effectivement, ce n'est pas une bonne idée...

— Salut !

— Buckley ?

— Tracey !

Il a l'air ébahi. Je le suis autant que lui, car c'est rare de sentir quelqu'un aussi heureux qu'on l'appelle.

— Tu m'as rappelé, je n'y croyais pas !

— Pourquoi est-ce que je n'aurais pas voulu, euh, pas pu te rappeler ?

Il se lance dans une imitation parfaite de ma mère que pourtant il ne connaît pas :

— Si je te proposais aussi de sauter d'un pont, le ferais-tu ?

Il ne sait pas à quel point sa question est d'actualité ! Je ne veux pas lui raconter mon aventure, je me force donc à rire.

Il me demande si mon week-end s'est bien passé et me raconte le sien. Il est retourné dans sa famille pour un grand barbecue, et a passé la journée à Jones Beach. Apparemment, dans cette partie de l'Etat, la journée a été magnifique, et très ensoleillée.

— Tu as de la chance d'avoir passé la journée à la plage, j'ai passé la mienne dans le car.

— Ne crois pas ça, c'était rempli de clowns.

— Comme dans un cirque ?

— Tout comme ! Tu aurais vu tout ce troupeau de beaufs rassemblés là !

Et il se lance dans une description hilarante de vacanciers typiques, imitant leur accent et leurs sujets de conversation. Je ris avec lui, je ris tellement que mes nouveaux abdominaux me font mal.

— Je n'ai pas ri comme ça depuis le premier Austin Power. Tu devrais écrire des comédies, Buckley, au lieu de brochures publicitaires.

— Attends de lire mes brochures publicitaires, tu seras morte de rire.

Je ris encore.

— Alors tu veux qu'on se retrouve un de ces quatre pour boire un verre ?

Avant que j'aie pu répondre, il ajoute :

— Platoniquement !

— Ah zut, moi qui voulais te proposer qu'on sorte ensemble !

— Je suis une affaire, mais toi, mon petit lapin, n'oublie pas que tu as un mec !

— Je sais. Je garderai mes mains dans mes poches.

— On ne pourra pas manger !

En plaisantant comme ça, nous convenons de nous retrouver mercredi après le boulot, dans un restaurant près de chez lui, pour boire le plus glacé de tous les cocktails. Je suis soulagée de ne pas connaître cet endroit et de n'y être jamais allée avec Will. Je ne suis plus du tout gênée qu'il m'ait embrassée. La glace est enfin rompue entre nous. Peut-être que le malaise n'était dû qu'à mon appréhension, car à mesure que je le connais mieux, je me rends compte qu'il est toujours parfaitement à l'aise, en toutes circonstances.

Ça va d'autant mieux que quand je me pèse avant de me mettre en pyjama, je constate que j'ai encore perdu deux kilos. Je suis donc en train de remplir mon contrat avec moi-même : perdre du poids, lire de grands auteurs, et faire des économies. J'ai même fait du rangement, l'autre soir, j'ai débarrassé mon appartement de deux sacs remplis de vieilleries. Debout devant la glace, toujours vêtue du short noir en lin et du grand T-shirt que je portais durant le voyage en car, je regarde la nouvelle Tracey. Pas mal. C'est incroyable de voir la différence que font huit malheureux kilos. J'adore mon nouveau corps. C'est toujours moi, mais différente, plus mince. Je soupire, demain mon boulot m'attend, et je dois me reposer.

Mercredi soir, je m'apprête à retrouver Buckley après le boulot. Au moment où je me dirige vers l'ascenseur, Jake m'appelle. Il a été enfermé toute la journée avec un client, et nous nous sommes à peine dit trois mots.

— Je peux te parler, Tracey ?

— Bien sûr.

J'attends qu'il me dise quelque chose, ne sachant pas du tout à quoi m'en tenir.

— Suis-moi dans mon bureau.

J'obtempère, me demandant de quoi il peut bien s'agir pour qu'il ne puisse pas parler devant tout le monde. Comme il ne dit toujours rien, je me demande si j'ai mal fait quelque chose, et j'ai beau chercher, je ne vois rien. Ah si ! Ce doit être à propos du fameux déodorant. Je lui avais laissé une liste de noms, et nous n'avons pas encore eu le temps d'en parler. Peut-être va-t-il m'annoncer que le client a choisi une de mes idées.

— Ferme la porte. Et assieds-toi.

Je m'assois sans mot dire.

— Il y a quelques semaines, je t'ai demandé de faire parvenir des chocolats à ma mère.

Mon cœur bat, je comprends qu'il ne va pas du tout être question du nouveau déodorant.

— Oui...

— Je t'avais demandé de bien emballer le paquet cadeau et de le faire parvenir au service courrier l'après-midi même.

— Oui...

— Je viens de découvrir qu'elle ne l'a jamais reçu.

— Elle ne l'a pas reçu ?

— Non, et elle m'en veut car elle croit que j'ai oublié son anniversaire.

Je le dévisage, je ne sais pas ce que je suis censée dire.

— Je ne vois pas ce qui a pu se passer.

— Je ne vois pas non plus. Cent dollars de chocolats belges ont mystérieusement disparu.

N'est-il pas en train de m'accuser de vol ? Je n'en suis pas sûre, mais...

— Je ne t'accuse pas, Tracey.

Tu parles !

— Mais je me demandais si par hasard, tu n'aurais pas oublié de les transmettre au service courrier.

Je me souviens parfaitement avoir apporté le paquet au courrier. Il y avait Myron, et je le revois

me prenant le paquet des mains. Il voulait jouer avec, prétendant qu'il était capable de le jeter en l'air et de le récupérer avant qu'il ne touche le sol. Il n'est jamais très sympa avec moi, simplement parce que je travaille avec Jake. Le fait est qu'au courrier, tout le monde déteste Jake. Probablement parce qu'il les ignore totalement. Sans doute aussi à cause de ses blagues racistes.

Ce que je soupçonne, c'est que Myron a noté que le nom du destinataire était le même que celui de l'expéditeur. Il a compris que Jake utilisait le service courrier pour sa convenance personnelle. Ça a dû le mettre en rogne. Celui-ci ne gagne qu'une infime partie du salaire de Jake, et il donne une partie de son salaire à son ex-copine, pour élever les enfants. Il est hors de question que je fasse part de mes soupçons à Jake, pour la bonne raison que je n'ai aucune preuve. Et je ne peux pas vraiment en vouloir à ce pauvre Myron, même si c'est moi qui dois subir la colère de Jake.

— Je suis sûre de l'avoir porté au courrier.

Il faut bien répondre quelque chose.

— L'as-tu donné à quelqu'un ou l'as-tu posé là ?

— Je l'ai donné à quelqu'un.

La suite est inévitable.

— A qui ?

— Je ne m'en souviens pas du tout, ça fait un bout de temps !

— Alors comment es-tu sûre de l'avoir apporté là-bas ? Tu aurais pu le perdre, l'oublier sur ton bureau ou dans ton cube.

— C'est impossible.

— Peux-tu chercher quand même ?

— Bien sûr !

Je regarde ma montre discrètement.

— Je commencerai par ça demain matin.

— Tout de suite !

Son ton est sec. Il ajoute plus doucement :

— D'accord ?

Que puis-je dire d'autre que :

— D'accord.

Je passe un quart d'heure à retourner tout mon bureau, en vain, évidemment, mais je n'ai pas le choix. Jake demande régulièrement si j'ai enfin trouvé. Je retourne le voir, bredouille. Il est furieux. Un instant, j'ai envie de le mettre sur la piste de Myron, mais je n'en fais rien. Il me libère enfin, et je peux aller à mon rendez-vous avec Buckley.

La soirée est chaude et l'atmosphère encore moite, la chaleur accumulée toute la journée par la pierre est presque palpable. Je sens que mes cheveux sont poisseux dans mon cou. Je ne suis pas sujette à la transpiration, sauf à cet endroit. C'est très gênant. Au moindre signe d'humidité, je dégouline comme si on avait renversé un seau d'eau sur ma tête !

Quand j'arrive au restaurant, qui est juste à côté du sushi-bar que Will et moi adorons, je m'aperçois que c'est un Tex-Mex, et qu'il y a une soirée spéciale, destinée plus particulièrement à la clientèle du quartier. Le comptoir est garni de cocktails, de chips, de sauces, de grandes bougies blanches et de lampions de Noël. Un juke-box passe un disque de Steely Dan.

C'est plein à craquer. Une partie de la foule collée au bar a l'air de sortir tout droit du bureau, l'autre moitié, bien habillée, donne l'impression d'être venue prendre un verre avant une soirée au théâtre. Buckley est assis tout au bout du bar, où il y a moins de monde. Il boit un liquide blanc mousseux dans un verre à pied, décoré d'une tranche d'ananas et d'une cerise au marasquin, enfilée



sur une pique en plastique.

Une fille sublime aux longs cheveux noirs bouclés (et secs !), vêtue d'un ensemble rouge, est perchée sur le tabouret voisin du sien. Elle boit le même cocktail que lui. Un instant, je pense qu'ils sont ensemble mais quand Buckley lui demande de répéter son prénom, je m'aperçois que ce n'est pas le cas.

— Sonja, c'est ça, dit-il, je te présente mon amie Tracey, qui est en retard.

— Je suis désolée, j'ai été retenue au bureau.

J'essuie une goutte de sueur qui coule de ma tempe, et je dépose mon grand sac noir par terre entre leurs sièges dans l'espoir que Sonja comprendra le message et s'en ira. Mais le message n'a pas dû passer, car au lieu de déguerpier, elle enlève tranquillement sa veste, découvrant le top noir très coquin qu'elle porte en dessous.

Je la hais.

— Que veux-tu boire, Tracey ? me demande Buckley, dont le regard s'attarde sur Sonja qui maintenant met sa veste sur le dos de son siège.

— Que bois-tu, toi ?

J'écarte une mèche humide de mon visage, priant silencieusement pour qu'ils mettent l'air conditionné au maximum. Il fait déjà frais, mais j'aurais plutôt besoin d'un froid polaire, ou d'un séchoir à cheveux.

— Nous buvons un truc que le barman nous a conseillé, dit Buckley en me proposant de goûter sa boisson.

— On ne sait pas comment ça s'appelle, précise Sonja, mais c'est affreusement fort.

— C'est effectivement affreusement fort, renchérit Buckley, qui se tourne vers Sonja. D'où es-tu ? De Boston ?

— Comment as-tu deviné ?

— Je suis affreusement fort !

Et elle éclate de rire, comme si c'était la chose la plus drôle qu'elle ait jamais entendue.

— Nous aurions dû nous méfier de ce cocktail, je me sens déjà partie !

Je bois une gorgée au goût de rhum et de fruits dans le verre de Buckley. Le « nous » ne m'a pas échappé, alors qu'ils se connaissent à peine. Et bien que je fasse moi aussi partie d'un « nous », le « nous » de Will et Tracey, je sens une pointe de jalousie.

— Vous venez de vous rencontrer ?

J'enfonce le clou.

— Oui, Sonja a rendez-vous, elle aussi.

Buckley fait un geste vague en désignant la foule. Je présume que c'est son petit copain. Mais Sonja me détrompe aussitôt :

— J'attends ma colocataire qui vient d'arriver en ville, et qui me demande toujours de sortir avec elle. Finalement j'ai accepté, et elle est en retard... J'aurais eu le temps d'aller à la gym.

Je l'imagine, mince et transpirant, en train de faire ses exercices dans une tenue léopard. Je jette un coup d'œil à Buckley. Vu sa tête, il a la même vision que moi. Il croise mon regard et se lève de son siège, comme s'il venait de réaliser quelque chose,

— Assieds-toi, Tracey.

— Non, je te remercie.

Je refuse poliment, en espérant qu'il insistera car je commence à me sentir la dernière roue du carrosse, à attendre debout. En vrai gentleman, il insiste, je prends son siège. Je me demande, une fois installée, pourquoi Sonja ne se sent pas la dernière roue du carrosse ?

— Vous êtes amis depuis longtemps ? demande-t-elle.

Voilà l'explication ! Il est vrai que Buckley m'a présentée comme une amie, il a fait ça exprès pour qu'elle comprenne que je n'étais pas dans la course. Ce qui est tout à fait le cas, je dois le reconnaître. Si j'avais eu le moindre soupçon d'une quelconque ambiguïté entre nous, il est bien évident que je ne serais pas là ! C'est bien pour ça que Sonja ne devrait pas m'énerver autant quand elle lui fait des sourires éblouissants, ou quand elle lui touche le bras en s'esclaffant dès qu'il dit quelque chose de drôle. C'est un fait, il est très marrant. Mais ce n'est pas une raison.

Peu à peu je me détends, je ris aux blagues de Buckley, et au fur et à mesure que le temps passe, que l'alcool commence à faire son effet, je commence à accepter la présence de Sonja. Au fond, elle a le droit de trouver Buckley à son goût. Il est super et moi, j'ai Will. En plus elle ignore tout de notre baiser. Un baiser dont je suis bien incapable de mesurer les conséquences possibles. Simple question, voilà tout, dans les brumes de ce délicieux breuvage fruité et glacé dont j'ai oublié le nom depuis un bon moment. Et de toute façon, ça n'a aucune importance.

J'ai déjà terminé mon premier verre, alors que Buckley et Sonja n'en sont qu'à la moitié, quand Mae, la colocataire de Sonja, nous rejoint enfin. Elle est banquière, a le type asiatique et est vraiment ravissante. Je n'ai pas le temps d'avoir une nouvelle bouffée de jalousie, car à peine les présentations faites, elle nous annonce qu'elle a un fiancé sur la côte Ouest.

— Pourquoi est-ce que tu vis ici alors ? lui demande Buckley, après avoir passé commande de deux autres verres, un pour Mae et un pour moi.

— Pour l'instant, je m'investis à fond dans mon boulot, car nous avons décidé de vivre à New York. Il viendra me rejoindre quand il aura terminé son doctorat.

— Pas avant Noël, précise Sonja. Je n'arrête pas de lui dire qu'elle est folle de vivre loin de lui pendant de si longs mois. Loin des yeux, loin du cœur...

Est-ce mon imagination ou Buckley me regarde-t-il intensément à cet instant précis ?

— Mais pas du tout ! Comment peux-tu dire ça ? dis-je à mon tour.

J'ai dû répondre un peu trop brusquement, parce que Sonja cligne des paupières, et que Buckley en profite pour m'imiter et répéter ce que je viens de dire en mimant un feulement sauvage et en griffant l'air.

— Buckley !

Je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire.

— Je plaisante, Tracey. Son petit ami comédien est parti pour plusieurs mois, un festival, ajoute-t-il dans un murmure à l'intention des deux autres, en hochant la tête d'un air entendu, comme s'il expliquait que Will était victime d'une maladie rare.

— Je suis désolée.

Sonja fait semblant d'être embarrassée. Je dis « fait semblant », parce que j'ai l'impression qu'il n'y a pas grand-chose de vrai chez elle, depuis ses longs ongles manucurés jusqu'à ses seins un peu trop fermes.

Voilà que je me remets à la détester.

— Je ne voulais pas enfoncer le couteau dans la plaie, tu sais.

Elle me prend par l'épaule.

— Ce n'est pas une plaie.

— Je voulais seulement dire que chaque fois qu'il y avait trop de kilomètres entre mes petits amis et moi, ça n'a pas marché. Et je connais beaucoup de cas comme ça. Mais ça ne veut pas dire que c'est valable pour tout le monde.

— Bien sûr que non ! dit Mae.

Elle, je l'aime bien.

— J'ai une totale confiance en Jay, ajoute-t-elle, et réciproquement. Ce n'est pas parce que nous devons vivre séparément pendant un certain temps que notre couple est en danger.

— Mais vous êtes fiancés, et il n'est pas comédien ! Oh pardon, Tracey, je recommence, je veux dire que d'après ce qu'on dit, c'est difficile d'avoir une relation stable avec quelqu'un qui est dans le milieu du show-business. Après tout, les comédiens ont des scènes de baiser, non ?

— Certains y arrivent.

Je ne crois pas une seconde que cette deuxième gaffe soit involontaire. Elle veut tout simplement me faire passer pour une débile devant Buckley.

Et si elle n'était pas si tordue que ça ? Si c'était à cause du rhum ? Le second verre descend très facilement. Je me souviens, trop tard, que je n'ai pas eu le temps de manger à midi. Le dernier repas que j'ai avalé, c'était ce matin avant de quitter mon appartement, quelques céréales avec du lait écrémé et une banane.

Quelqu'un me commande un autre verre et, avant de plonger dedans, je commence à bégayer. Très légèrement, de sorte que personne n'a l'air de l'avoir remarqué. Sonja, qui est responsable de collection dans une obscure maison d'édition, est en train de promettre à Buckley un travail de réécriture. Mae, elle, est pendue à son portable. Apparemment, son fiancé lointain l'appelle tous les soirs à la même heure.

Depuis quand n'ai-je pas parlé à Will ? C'était avant le week-end dernier, que j'ai passé en famille. Le lundi soir, je suis rentrée tôt, pensant qu'il m'appellerait... En vain. Hier soir j'ai travaillé pour Milos, il y avait un vernissage dans une galerie de peinture, et mon répondeur était encore muet à mon retour. Ça me rend dingue qu'il ne m'appelle pas. Contrairement à Mae, je n'arrive pas à croire qu'une relation longue distance soit durable. Entre Will et l'alcool, j'ai la tête qui tourne. Je regarde l'heure, il est presque 22 heures. Il est peut-être rentré après la représentation de ce soir. Qu'est-ce qui se passerait si je l'appelais ? C'est une question toute théorique, puisque je n'ai aucun numéro où le joindre ! Je pourrais appeler les renseignements, demander le numéro du standard du théâtre, puis le numéro du téléphone à pièces de la maison où vit la troupe. Avec un peu de chance ce ne serait pas occupé, quelqu'un me répondrait et je demanderais à parler à Will.

Comme il serait surpris de m'entendre ! Et ce serait une bonne surprise ! Peut-être pas ? Comment savoir ?

Alors que Mae distribue des petits baisers dans son téléphone portable et que Buckley note le numéro de Sonja sur une serviette en papier, je dresse mon plan d'action.

Je dois appeler Will. Il le faut ! Je bois une nouvelle gorgée. Celle-ci est plus forte, il y a moins de fruits. Je dois lui parler ce soir. Maintenant ! Mon cœur bat la chamade. C'est la même sensation que l'autre jour dans le car, et auparavant chez moi. Cette fois ce n'est pas aussi fort, mais ça me fait peur. Que m'arrive-t-il ? Le juke-box hurle une vieille chanson des Eagles. Je regarde Buckley. Il semble captivé par Sonja qui parle sans discontinuer. Mae, toujours au téléphone, rit avec son interlocuteur. Le barman verse du rhum dans un shaker. Aurait-il mis quelque chose dans mon verre ? Je bois une nouvelle gorgée pour vérifier. Ça n'a pas l'air toxique. Juste fort. Les autres autour de moi boivent la même chose et ne semblent pas empoisonnés. C'est moi ! C'est donc encore le même malaise que les deux dernières fois. Je dois appeler Will.

— Je reviens tout de suite.

J'attrape mon sac et me dirige au jugé vers les toilettes.

Faites qu'il y ait un téléphone à pièces, s'il vous plaît !

Il y en a un.

Faites que j'aie de la monnaie ! De le monnaie, s'il vous plaît ! J'ai besoin de beaucoup de monnaie !

Grâce à Dieu, je n'ai pas fait de rangement dans mon sac, le fond est plein de petite monnaie. Voilà pourquoi j'ai toujours mal au dos. Cette pensée traverse la brume de mon esprit pendant que je trie les pièces, j'en choisis une et j'appelle les renseignements. Je pêche un crayon et une vieille feuille de papier d'emballage qui gît au fond de mon sac et je gribouille le numéro du Théâtre de la Vallée.

Après une série d'appels, de pièces enfournées et avalées, le téléphone sonne enfin. Je m'appuie sur le mur, soulagée que ce petit couloir qui mène aux toilettes soit vide. Une porte battante me sépare du juke-box bruyant et des voix avinées dans le bar.

Je suis une épave. La main qui ne tient pas le combiné tremble comme une folle, et mon cœur s'emballé. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais retrouver une respiration normale. Ce n'est pas seulement la boisson et le manque de nourriture, même si ça n'aide pas, il y a autre chose. Je suis terrifiée. Est-ce que je suis en train de faire une crise cardiaque ? Je sens quelque chose de dur dans ma poitrine. Oh, mon Dieu !

Je suis tellement à l'écoute de ce que je ressens que j'ai complètement oublié ce que je faisais là, quand un clic résonne dans mes oreilles et une voix masculine répond :

— Théâtre de la Vallée. Edward au téléphone.

Et maintenant, dans la série bégaiements :

— Euh... je me demandais, si euh... je euh... pouvais, enfin, euh... je suis bien au Théâtre de la Vallée ?

C'est pitoyable, je sais, mais je n'y peux rien.

— Oui.

Edward est patient. Encouragée par sa réponse, j'arrive à lui demander le numéro de la maison où vit la troupe. Plutôt que de me le donner tout de suite, il demande :

— Seriez-vous en train d'essayer de rentrer en contact avec un des membres de la troupe ?

Mais non, espèce d'abruti, pour quelle autre raison en aurais-je besoin ?

— Oui, c'est ça.

Et je demande à parler à Will. Comment ma voix peut-elle être si calme alors que je me sens totalement hystérique intérieurement ?

— Est-ce une urgence ?

Oui, c'est urgent, j'ai besoin de Will, désespérément, je suis en train de faire une crise cardiaque et je voudrais lui parler avant de mourir.

— Oui, c'est une urgence, dis-je, au bord de la folie, priant pour qu'Edward me prenne au sérieux.

— Ne quittez pas, s'il vous plaît.

Si vous saviez comme j'essaie de ne pas quitter ! Mais je me sens partir, il me faut une cigarette. ... Ouvrir le sac... trouver le paquet... Bon... Trouver le briquet... Pas de briquet... Merde... Trouver les allumettes... Allumer la cigarette... Inspirer profondément...

Ça ne marche pas.

J'ai des palpitations, mon corps est secoué de sueurs froides. Je résiste pour ne pas lâcher le téléphone et déguerpir en courant. Oublier ce couloir nauséabond, ce bar bondé, Will et son théâtre, cette ville hostile, et ma vie solitaire.

Mais je reste. Edward va me donner le numéro où je pourrai appeler Will, il suffira que je lui parle pour que tout aille mieux.

Je tire sur ma cigarette. Est-ce que fumer augmente les risques de crise cardiaque ? Apparemment pas. J'ai toujours les mêmes symptômes, mais en plus je me sens complètement patraque, à cause de l'alcool. Ce n'est peut-être qu'une bonne cuite. Non, et mon cœur ? Crise cardiaque ou pas crise cardiaque ? Mais alors qu'est-ce que j'ai ?

Deux femmes passent devant moi en allant aux toilettes, l'une d'elles me regarde de travers et chuchote quelque chose à l'oreille de sa copine. Je réalise que je me tiens juste en dessous d'un panneau non-fumeur. Et alors ! Je tire une nouvelle fois sur ma cigarette. Provoc ! Elles ne peuvent rien contre moi ! J'entends un déclic et la voix essoufflée de Will.

— C'est toi, maman ?

Extase. C'est Will !

Confusion, il croit que c'est sa mère !

— Will, c'est moi !

Un silence, suivi par un incrédule :

— Tracey ?

— Oui !

— Je croyais que c'était... Qu'est-ce qui se passe ?

— Je cherchais seulement le numéro de la maison. En fait, c'est ce que j'ai demandé à Edward, je ne voulais pas qu'il te dérange.

— Mais enfin qu'est-ce qu'il se passe ?

Une autre pause. J'ai peur de parler, je ne sais plus quoi dire.

— Edward m'a parlé d'un appel urgent pour moi, je suis en coulisses, entre deux chansons, dans deux minutes je dois être sur scène pour chanter **We go together**.

— **We go together** ?

Un instant je me crois à **Qui veut gagner des millions**, je suis sûre que je connais cet air... Je cherche... Ça y est !

— Will, tu joues dans **Grease** !

— Oui, Tracey, c'est **Grease**, tu as l'air perdue, comment vas-tu ?

— Non !

— Tracey, dis-moi, est-ce qu'il y a un problème urgent ou pas ?

— Oui !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Tout ça. C'est tout ça qui ne va pas. Son attitude, son ton impatient, comme s'il ne me croyait pas. Edward, un parfait étranger, m'a crue, lui, alors que Will, mon petit ami, ne me croit pas !

— Tracey, pour l'amour de Dieu, dis-moi ce qui se passe, je dois retourner sur scène dans une minute.

Comment lui dire que mon urgence, c'est lui ?

— Tracey, parle !

— Pourquoi me parles-tu sur ce ton ? dis-je d'une voix plaintive.

— Tracey, est-ce vraiment une urgence ou bien est-ce que tu as bu ?

— Je n'ai pas bu !

Je beugle dans le téléphone au moment où les deux femmes sortent des toilettes.

Quel bordel ! Mais je n'ai pas bu ! Ce n'est pas pour ça que je l'appelle. Ce n'est pas pour ça que j'ai tous ces symptômes.

— Alors tu vas me répondre ?

Toujours impatient, insensible, buté. Toujours pas la personne que j'aimerais qu'il soit.

— C'est mon cœur...

Je respire mais ça me fait mal, je ne peux pas inspirer aussi profondément que je le voudrais, il y a quelque chose qui coince.

— Qu'est-ce qu'il a ton cœur, Tracey ?

Mon cœur ? J'essaie de me concentrer pour répondre à sa question. Mon cœur ? Il a mal. Il se casse. Will me brise le cœur. Je m'appuie de nouveau contre le mur, les yeux fermés. Je me sens vidée. Il ne comprend rien. Il est au téléphone, c'est ce que je souhaitais, mais ça ne me rassure pas du tout. Je le sens hostile.

— Tracey, je dois absolument y aller.

— Mais, Will, j'ai besoin de toi !

— Tu as appelé ce numéro, et dit à Edward que c'était une urgence. C'est ça l'urgence ? Que tu as besoin de moi ?

— Pourquoi es-tu en colère contre moi ?

Je me mets à pleurer.

— Pourquoi tu me parles sur ce ton, Will ? Tu n'en as rien à faire ?

— Rien à faire de quoi ?

De moi, évidemment, mais je sais que je ne dois surtout pas répondre ça.

— Ça ne te fait rien de savoir que je souffre ?

— Tracey...

— Je suis sérieuse, j'ai mal physiquement, je ne peux plus respirer, j'ai des éblouissements, et mon cœur bat trop vite.

— C'est parce que tu as trop bu.

— Non ! Arrête de dire ça !

— Tu as bu, c'est évident, tu articules mal, c'est pathétique. Je dois y aller.

— Non, Will, ne me laisse pas !

— Au revoir.

— S'il te plaît, Will !

Clic... Sonnerie... Panique. Il est parti.

Où est ce fichu papier de chewing-gum ?

Cherche dans tes poches. Cherche dans ton sac. Je ne le trouve pas. Il me le faut, je dois le rappeler. Mais c'est trop tard, en ce moment, il chante *We go together*.

Je fredonne les premières notes. J'attendrai qu'il ait fini.

— Excusez-moi.

Qui me parle ? Un étranger se tient là, devant moi, dans le passage qui mène au restaurant. Il a l'air en colère. Oh, mon Dieu, lui aussi ! Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tout le monde m'en veut ? Les larmes coulent sur mon visage.

— Je cherche mon papier de chewing-gum, pouvez-vous m'aider à le trouver ?

— Il est interdit de fumer ici.

— Je sais, mais mon petit ami vient juste de me raccrocher au nez, et je n'arrive pas à trouver l'emballage du chewing-gum, et mon cœur...

— Ecrasez votre mégot tout de suite.

— Mais j'essaie de vous expliquer...

— S'il vous plaît, ce n'est pas un espace fumeur.

Qui est donc cet homme étrange et flou venu de nulle part qui me crie dessus ?

— C'est elles qui vous ont dit que je fumais !

Je les déteste et je déteste ce type ! Je vais du reste le lui dire tout de suite.

— Partez d'ici.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je dois partir ?

Je pleure de plus belle.

— Je suis le directeur et je pense que vous avez trop bu. Etes-vous venue toute seule ?

Je n'arrive pas à me souvenir. Tout est flou, je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé avant le coup de téléphone. Ça commence à tourner autour de moi.

— Je vais vous appeler un taxi.

Il devient plus gentil, et je ne le déteste plus. Je sanglote davantage.

— Merci ! Merci !

— C'est bon, je...

Oh, j'ai envie de vomir. Tout de suite ! Je me précipite dans les toilettes des femmes, je me cogne au passage et vomis dans les toilettes. Oh, mon Dieu ! Il n'est jamais là quand on en a besoin. J'aurais dû aller à l'église, c'est ce que ma mère me dit tout le temps. Je ne me suis jamais sentie aussi misérable de toute ma vie. Ça me fait mal. Je suis en train de mourir. J'aurais dû aller à l'église. C'est trop tard maintenant. Je suis sans doute déjà morte. Je jurerais être déjà en enfer.

— Tracey ?

— Tracey...

— Tracey !

— Mmm ?

— Tracey, ça va ?

Je reprends lentement conscience, péniblement. La douleur vrille mes tempes, et j'ai l'impression d'avoir avalé des aiguilles tellement ma gorge me fait mal. J'ouvre les paupières avec précaution, le soleil m'éblouit. Mes yeux aussi sont douloureux. Au-delà de la souffrance, je ressens une étrange impression, il y a quelque chose d'inhabituel autour de moi.

Je referme les yeux rapidement, j'ai trop mal à la tête.

Où suis-je ?

— Tracey ?

Qui est-ce ? Je me force à ouvrir les yeux. Je me retourne sur le dos. Je sursaute.

— Salut.

C'est Buckley. Il me regarde.

— Ça va ?

Buckley !

Que fait-il ici ?

Attendez...

Ce n'est pas mon appartement. La lumière du soleil est plus forte que chez moi. Je dois être chez Buckley. Qu'est-ce que je fais ici ?

— Je t'ai ramenée la nuit dernière, dit-il comme s'il lisait dans mes pensées.

Oh, mon Dieu, la nuit dernière ! La seule chose dont je me souviens, c'est que... j'ai beaucoup trop bu de cocktails. Que s'est-il passé ensuite ? J'ai des souvenirs confus, des larmes, des cris, le désespoir et... un grand trou noir.

Je suis couchée dans le lit de Buckley, et j'ignore totalement comment j'y suis arrivée. Se pourrait-il que j'aie fait l'amour avec lui et que je ne m'en souviens pas ? Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

J'ai terriblement honte. Je referme les yeux et détourne la tête. Ce seul mouvement me donne le mal de mer. J'essaie de refouler la nausée qui monte, mais la vague est trop puissante. Je m'assieds, j'ai des haut-le-cœur. Buckley tient une bassine, mon estomac se soulève mais en vain. La bassine n'est pas vide, apparemment quelqu'un a déjà vomi dedans. Oh non, ça doit être moi et je n'en ai



aucun souvenir ! Je m'enfoncé dans les oreillers, j'ai honte, je voudrais disparaître. Buckley repose la bassine par terre.

— J'ai l'impression que tu n'as plus rien à vomir.

Bizarrement son commentaire n'a rien de dégoûtant. C'est juste un constat de sa part. Aucun mépris dans sa remarque. J'ose le regarder, ses yeux ont une expression douce.

— Que s'est-il passé ? dis-je en croassant.

— Cette nuit ? Tu ne t'en souviens pas ?

J'essaie de faire non de la tête quand une douleur fulgurante me transperce le crâne. J'inspire profondément. Je me sens tellement mal que je voudrais mourir.

— Je crois que tu as un peu trop bu hier soir. Tu as été malade. Sonja t'a découverte inanimée dans les toilettes du restaurant. Elle m'a prévenue, le directeur essayait de t'aider, elle est venue me chercher.

Sonja ? Qui est-ce ?

Oh ! Sonja. Bien sûr.

— Je t'ai ramenée ici car je pensais qu'il ne fallait pas te laisser toute seule.

A ces mots, et devant tant de gentillesse et de compréhension, mes yeux se remplissent de larmes. Je ne veux plus jamais être seule. Jamais. J'ai une boule dans la gorge.

— Merci. Tu as été très sympa avec moi.

— Je t'en prie.

Il a les cheveux ébouriffés. Il est en T-shirt et en caleçon. Le genre de caleçon avec lequel on dort... Il est adorable. Je suis allongée dans un lit. Il n'y a qu'un lit dans la pièce. C'est un futon. Il n'y a pas de canapé. Pas de lit d'appoint. Ce qui signifie...

— Je suis désolée, je t'ai empêché de dormir dans ton lit.

— Pas du tout.

Je suis gênée. Non, ce n'est pas le mot. Je suis atterrée. Il fait une grimace.

— Si tu veux, on n'en parlera à personne, dit-il dans un murmure en se rapprochant de moi.

— Oh, mon Dieu ! Est-ce qu'on a... ?

Il acquiesce.

— Les premières fois, c'était pas terrible, mais après on a attrapé le bon rythme.

— Oh.

Les larmes débordent cette fois. J'ai honte.

— Du calme, Tracey.

Son sourire a disparu. Il est assis à côté de moi. Son visage est tout près du mien.

— Je plaisante. Tu crois vraiment que j'aurais pu faire une chose pareille dans l'état où tu étais hier soir ?

— Il ne s'est rien passé ?

Merci, mon Dieu !

— Non. Rien du tout. J'ai dormi à côté de toi, dans le même lit, tout simplement parce que le seul autre choix était de dormir sur le plancher, et pour tout te dire, j'ai eu récemment des cafards dans l'appartement, je te rassure, les services sanitaires viennent de le traiter. Tu sais que tous les appartements de New York ont ce genre de problème.

Il est gêné, il tente de se justifier, je sais bien que ce qu'il dit est vrai.

— Je sais...

— Je suis quelqu'un qui tient ses promesses. L'autre jour, au téléphone, je t'ai dit qu'il ne se passerait rien entre nous, tu te souviens ? Je t'ai dit que ça resterait platonique.

— Je me souviens.

Au fait, en parlant de coup de téléphone...

— Sais-tu si j'ai téléphoné à quelqu'un cette nuit ? Juste avant que je me sente mal ?

Il hausse les épaules.

Tout d'un coup, ça me revient.

— Oh non ! Je crois que j'ai fait une énorme bêtise !

— Laisse-moi deviner. Tu te sentais forte après quelques cocktails et tu as décidé d'avoir une explication avec Will, en pensant que c'était le bon moment ?

— Comment le sais-tu ?

— J'ai déjà fait ça plusieurs fois ! C'est une très mauvaise expérience !

— De donner le coup de fil ou de le recevoir ?

— Les deux ! Mais tu vas t'en remettre, Tracey, et lui aussi !

— C'est facile à dire. Mais il est loin. On ne va pas pouvoir percer l'abcès aujourd'hui. Car on ne se reverra pas avant... avant un bon bout de temps ! Je ne sais pas comment nous allons nous sortir de cette histoire.

— C'est seulement un coup de téléphone, Tracey. N'en fais pas tout un plat !

— Tu as raison.

Il attend que je réponde ça. Mais je sais que mon malaise n'est pas seulement dû à cet horrible coup de téléphone. Depuis quelque temps, je sens bien que quelque chose ne tourne pas rond chez moi. Ça n'a rien à voir avec quelques cocktails de trop. J'ai eu une sorte de crise cardiaque. Et ce n'est pas la première fois. J'ai la trouille. Ces crises sont imprévisibles, je pourrais en avoir une là ! Je guette un signe annonciateur de la crise, mais rien ne vient.

— Ça va ?

— Oui.

Je ferme les yeux.

— Je ne peux pas croire que j'ai fait tout ce foin ! J'ai dérangé Will, mais aussi les gens dans le bar, Sonja et Mae ! Heureusement que je ne les reverrai jamais.

— Ne t'inquiète pas pour elles. Elles ont été très compréhensives. En fait elles m'ont même aidé à te ramener ici. On est venus à pied, j'habite à deux blocs du restaurant.

— Je n'en ai aucun souvenir.

— Ça ne m'étonne pas, j'ai dû te porter.

Chaque détail m'enfoncé un peu plus. Je m'appuie davantage sur les oreillers.

— J'ai honte.

— Ne t'en fais pas ! Sonja et Mae ont été très gentilles. Sonja a même attaché tes cheveux avec une de ses barrettes, pour que tu ne... tu vois ce que je veux dire.

Je vois. Pour que je ne vomisse pas dessus. Je me redresse et passe une main sur ma tête. Mes cheveux sont attachés très haut, ma frange incluse. Comment a-t-elle osé ? Toutes les femmes savent qu'il n'y a rien de moins flatteur que ce genre de coiffure. Seuls les ados et les mannequins supportent d'avoir les cheveux complètement tirés en arrière.

— C'est très sympa de sa part, dis-je hypocritement à Buckley, qui approuve avec enthousiasme.

Il est totalement inconscient que Sonja a tout fait pour me rendre le plus moche possible. Il doit lui rendre la barrette dimanche prochain, car ils ont rendez-vous pour faire du roller à Central Park.

Un instant, j'en oublie mon drame personnel. Ça m'énerve prodigieusement ! Pour deux raisons : la première, c'est que je ne sais pas faire de roller, dans la famille Spadolini, nous avons les

chevilles fragiles. La seconde, c'est qu'au moment où j'étais plongée dans un désespoir sans fond, ils se donnaient rendez-vous pour une balade romantique. Comprenez-moi bien. Buckley est tout à fait libre de sortir avec qui il veut à part moi, puisque nous avons décidé que notre relation resterait platonique. Du reste, je n'ai pas envie de sortir avec lui. La seule chose que je souhaite avant tout, c'est d'arranger les choses avec Will. Mais tout de même, est-ce qu'elle n'aurait pas pu choisir un autre moment pour lui mettre le grappin dessus ? Ce n'est pas parce que je ne sors pas avec lui que cette fille peut tout se permettre. Après tout, je le connaissais avant elle !

Et puis, je ne sais pas pourquoi, je me sens très gênée vis-à-vis de Buckley. Il n'est qu'un ami pour moi, bien sûr, mais cette situation me dévalorise tellement ! Hier soir, j'étais au pire de ma forme !

Et maintenant, il va falloir que je me lève pour aller à la salle de bains. Ça signifie que je vais devoir sortir de ce lit, repousser la couverture bleu marine. Comment suis-je en dessous ? Nue ? Je suppose qu'il a ôté mes vêtements sales hier soir, c'est ce qui se passe toujours dans les films. Le héros dit à l'héroïne qu'il l'a déshabillée pendant qu'elle était inconsciente. Elle réalise alors qu'il a dû la voir nue. Dans les films, ce passage est toujours assez croustillant. Car l'héroïne a un corps parfait, elle ne porte pas une culotte en coton informe dont l'élastique est détendu. Et au cinéma, la jeune femme qui a trop bu est un peu fofolle, adorable et un peu vulnérable, comme Julia Roberts dans *Le Mariage de mon meilleur ami*. Mais je ne suis rien de tout cela. Et je me demande ce que je vais faire si je suis toute nue là-dessous. Je passe la main sur moi. Je suis entièrement habillée. Entièrement habillée avec mes vêtements de la veille. Super ! Non seulement, grâce à Sonja, je suis moche, mais en plus, je suis sale et toute fripée.

— La salle de bains ?

Buckley a compris, il se lève et me précède, mon aspect n'a pas du tout l'air de le gêner. Je regarde autour de moi, et remarque l'étagère surchargée de livres, le sac de chips ouvert sur le bar, les vêtements qu'il portait hier soir en tas sur le dos d'une chaise en paille bon marché de chez Ikéa. Il n'y a pas de plantes, pas de range-CD, pas de matériel de sport. L'appartement de Buckley n'a rien à voir avec celui de Will. En fait, Buckley est exactement le contraire de Will. J'essaie de visualiser Will en train de s'occuper de moi comme Buckley l'a fait hier soir. Inimaginable ! Will m'aurait immédiatement condamnée, il n'aurait fait aucun geste pour m'aider, n'aurait eu aucune compassion pour moi. Pourquoi Buckley est-il si gentil avec moi ?

— Attends un instant, dit-il en ouvrant la porte de la salle de bains.

Je dois me tenir pour ne pas tomber car je me sens vraiment mal. Un instant plus tard, il me tend une serviette, un T-shirt mal plié, et une espèce de caleçon en jersey.

— Prends une douche, et enfile ça, tu te sentiras mieux. Je fonce acheter deux bagels et du café.

— Du café ?

Je ne sais pas si l'idée me tente ou si ça aggrave ma nausée. Les deux peut-être.

— Et des bagels. Il faut que tu manges.

— D'accord, mais peux-tu leur demander de ne mettre dans le mien que de la crème allégée ?

— Allégée ?

Il ouvre des yeux tout ronds.

— Pourquoi ? C'est immonde, pâteux, on dirait un mélange de craie et d'eau !

— S'il te plaît, je suis au régime.

Il me détaille de haut en bas, beau spectacle en vérité avec ma gueule de bois et mes vêtements maculés de taches suspectes...

— Il me semblait bien, hier soir, que tu avais perdu du poids. Je voulais te le dire, tu es de

mieux en mieux.

— C'est vrai ? Ça se voit ?

C'est la seule bonne nouvelle de cette horrible matinée. Et malgré ma sale tête et ma tenue froissée, je devine à son regard qu'il est sincère.

— Absolument. Prends ta douche. Je ne sais pas si je serai long. En semaine, il y a toujours beaucoup de monde.

En semaine ? Je sursaute.

— Quelle heure est-il ?

— Presque 8 h 30.

— Mon Dieu, je dois être au bureau dans une demi-heure ! Comment est-ce que je vais faire ?

J'appuie ma tête douloureuse contre la porte de la salle de bains.

— Fais-toi porter pâle.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Après tout, il n'a pas tort, je n'ai pas très envie d'aller travailler ce matin, après la scène que Jake m'a faite hier soir à propos des chocolats de sa mère.

— Si tu dis que tu es malade, tu pourras rester ici jusqu'à ce que tu te sentes mieux. On regardera le **Morning Live** ensemble.

C'est tentant, mais...

— Tu ne vas pas travailler, toi ?

— Je dois lire un roman policier et écrire un commentaire dessus. Je ne suis pas pressé, j'ai jusqu'à demain matin pour le rendre. Je pourrai le faire plus tard.

— Tu as de la chance, tu sais. Comment se fait-il que tu ne sois pas obligé comme tout le monde de passer tes journées dans un horrible bureau cinq jours par semaine ?

— Parce que je ne veux pas. Tout simplement. Et toi, pourquoi l'acceptes-tu ?

— Parce que je dois gagner ma vie.

— Et la seule façon que tu as trouvée est d'aller cinq jours par semaine dans cet horrible bureau ? Allez, Tracey, on est à New York ! C'est la ville où tout est possible, il y a des milliers de choses que quelqu'un comme toi peut faire. Et ce traîtreur pour lequel tu envisageais de travailler ?

— Milos ? J'ai travaillé plusieurs fois pour lui, c'est vrai qu'il paie bien.

A propos, je dois ouvrir un compte à la banque avant le week-end, mon pot de confiture est plein.

— Pourquoi est-ce que tu ne fais pas ça à temps plein ?

— Parce que ce n'est qu'un boulot de serveuse.

— Tu trouves que ton job à l'agence est beaucoup plus intéressant ?

— Tout à fait !

Je hoche la tête avec conviction et aussitôt une douleur vive traverse mes tempes.

— C'est plus intéressant mais c'est horrible, c'est très clair !

— Fiche-moi la paix ! Je suis trop faible pour philosopher avec toi maintenant, va chercher les cafés, nous verrons après.

— Elle me donne des ordres, maintenant ! Bon, j'y vais, mais je me change d'abord, si tu permets.

Il commence à enlever son T-shirt. Je ferme la porte avec précipitation. Alors que la salle de bains de Will est immaculée et sent les produits d'entretien, celle de Buckley est, comment dire,

vivante. Le lavabo est constellé de traces de mousse à raser et de savon, la cuvette des toilettes est relevée, un certain nombre de serviettes de bain utilisées sont pendues à une patère derrière la porte.

Il y a aussi une pile de magazines à côté des toilettes : **Sport Illustrated** et **People**. J'adore ça ! Un homme qui lit aux toilettes et qui ne s'en cache pas. Personnellement, j'ai toujours adoré lire aux cabinets. Will estime que c'est une habitude répugnante, je ne le fais donc jamais quand il est là.

Je me plonge dans le dernier numéro de **Maxim**, qui fait partie de la collection de Buckley. Je lis un article assez coquin sur la façon de draguer des nanas lors de mariages ou d'enterrements. Je me lave les dents avec mon index enduit de dentifrice, je prends une douche, et je me glisse ensuite dans les vêtements que Buckley m'a donnés.

Il avait raison, je me sens beaucoup mieux. Comme j'enfile le T-shirt large, je sens une odeur de lessive et un autre parfum, une odeur masculine qui n'est pas de l'eau de Cologne et qui me plaît beaucoup. Tous les vêtements de Will sentent l'eau de Cologne, alors qu'apparemment Buckley n'en porte pas. Pour autant que je puisse en juger, c'est un mec simple.

Alors que je respire son odeur de nouveau à pleins poumons, mes pensées s'égarer et je m'imagine sortant avec lui, tombant amoureuse de lui, l'embrassant... Non ! Je ne peux pas me forcer à aimer Buckley, comme je ne peux pas me forcer à ne plus aimer Will. J'aime Will, depuis trois ans, un point c'est tout ! Je suis brutalement envahie par une vague de chagrin si puissante que j'ai mal physiquement. La douleur est plus forte que tout ce que j'ai déjà connu, plus forte que les douleurs dans le cœur et dans la poitrine d'hier. Je voudrais m'enrouler dans les vêtements de Will, être dans sa salle de bains, dans son appartement. Je voudrais y être comme... Comme je n'y ai jamais été.

Sois honnête avec toi-même, Tracey !

Tu te fais un film avec Will, il est temps de t'en apercevoir ! Tout à coup, les choses m'apparaissent avec une évidence cruelle. Malgré ces trois années, il n'y a jamais rien eu d'installé entre nous. Will a toujours été sur le départ. Il était déjà parti dans sa tête avant même de commencer à faire ses bagages pour le festival d'été. Il ne s'est jamais impliqué dans notre histoire. Même quand nous étions physiquement ensemble, il n'était pas complètement là. J'ai toujours été... une espèce de célibataire en couple. Et c'est comme ça depuis le début. Officiellement au départ, c'était à cause d'Hélène, sa copine restée en province. Après il y a eu ses cours, ses études, ses examens, les auditions, les répétitions, les représentations. Les voyages dans sa famille, dans l'Iowa, à New York, pour trouver son appartement et un boulot. Nous aurions pu voyager ensemble, après tout, moi aussi j'allais déménager à New York, mais il est venu tout seul. Il a trouvé son job sans moi, et un appartement pour y vivre seul. Je ne m'attendais pas à vivre avec lui en sortant de l'université, mais je me demande si Will a l'intention qu'on vive ensemble un jour !

Comme chaque fois que je commence à me poser des questions sur notre relation, quand j'en arrive au cœur du problème, je rejette tout en bloc. J'ai bien trop peur de voir la vérité en face, alors je me raccroche à tout ce que je peux pour me rassurer. Après tout s'il ne voulait pas de moi, s'il ne m'aimait pas, ça fait longtemps qu'il aurait rompu. Pourquoi prolongerait-il une relation sans avenir ? Cette question me rappelle... Sara qui demandait : « A quoi joue-t-il ? »

Moi répondant : « C'est parce que son ego se nourrit de tout cet amour étalé à ses pieds. Ça lui plaît de voir à quel point elle l'adore, et il peut faire ce qu'il veut, elle l'adorera toujours. »

Mais ce n'est pas mon histoire, c'est l'histoire de Mary Beth et de Vinnie. Nous ne sommes pas comme eux.

Je ne suis pas comme elle.

Je ne me suis pas mariée trop jeune, je ne me suis pas retrouvée coincée avec deux enfants et un crédit sur le dos. Je ne vais pas passer toute ma vie à Brookside, ayant perdu mon job de prof, et

amoureuse à vie d'un homme qui ne m'aimera plus jamais.

Maty Beth a un lourd handicap. Je n'en ai pas. Elle a peur de sortir des sentiers battus. Pas moi. J'ai été assez courageuse de venir vivre toute seule à New York pour commencer à y construire quelque chose. A moins que je ne me trompe. Peut-être que finalement c'est la même démarche. Des décisions lâches. Elle reste à Brookside pour être avec Vinnie. Je vais à New York pour être avec Will. Non. Ce n'est pas la seule raison. Je voulais partir de Brookside avant...

Une porte claque. Buckley.

— Je suis là.

Je chasse mes idées noires.

Ce n'est que bien plus tard que je m'autorise à y repenser. D'abord j'ai laissé un message à Jake lui disant que j'étais malade. Puis nous avons passé la matinée à regarder des émissions débiles à la télé. Je suis rentrée chez moi à pied sous le soleil.

J'ai roulé mes vêtements sales dans plusieurs sacs en plastique de chez Agostino, et je les enfouis au fond de mon grand sac en cuir noir. J'aurais mieux fait de les jeter pour effacer le cruel souvenir de la veille, mais c'est justement un vieux pantalon que je remettais pour la première fois depuis un an, et ça me fait mal au cœur de le jeter avant de l'avoir porté un peu. J'adore la sensation que j'ai quand je l'enfile, la fermeture Eclair coulisse sans effort, et il reste quelques centimètres de tissu en trop, preuve que le régime est efficace ! Je rentre chez moi à pied. J'ai pourtant toujours mal à la tête et la nausée me guette. Mes jambes flageolent un peu.

J'aurais pu prendre le métro ou un taxi, j'aurais mis moins d'une heure. Mais je veux profiter de chaque instant de liberté volée sur les heures de travail. La ville est sale, il y a une foule monstre, les gens transpirent et ça ne sent pas très bon, mais c'est génial. Je me sens libre.

Je prends mon temps. J'achète le **Post** et je le lis sur les marches de la grande bibliothèque publique sur la 42<sup>e</sup>. Je m'offre une glace italienne à Union Square Park, que je savoure tout en marchant, mais je finis par la jeter car elle a trop fondu. J'achète deux bouteilles d'eau minérale, une pour me nettoyer les mains, l'autre pour la boire. Je me balade, j'entre dans des boutiques, je ressors, je regarde les vêtements sexy pour l'été, des choses que je ne porterai jamais, car je ne serai jamais assez mince.

Sauf que si je continue à maigrir... Si je continue à économiser. Après tout, qui sait ?

Ça me rappelle que la première chose que je dois faire en rentrant chez moi, c'est le programme de gym de la cassette de Jane Fonda. Je l'ai suivi fidèlement, presque tous les jours. Je ne sais pas si c'est une idée que je me fais, mais j'ai l'impression que mes cuisses se sont affinées et que ma taille se creuse. La marche quotidienne a musclé mes jambes, la gym me tonifie ! Je suis fière de moi.

Mais quand j'arrive chez moi, je remets les exercices de gym à plus tard, car le répondeur clignote. J'espère que c'est Will, mais c'est sûrement Jake. Ça y est, il a compris que je n'étais pas vraiment malade. Du reste, je n'avais pas la voix mourante quand je lui ai laissé le message ce matin. Ou alors, il le sait parce que quelqu'un m'a vue me promener dans la rue, et l'a répété au service des ressources humaines.

C'est Jake. Je suis sûre que c'est Jake.

Non, c'est Will.

« Tracey, je suis désolé de t'avoir raccroché au nez. »

Une pause.

« Tu es là ? Décroche si tu es là ! »

Pause.

« Bon, tu n'es pas là. Où es-tu ? Il est minuit. Je te rappellerai. »

Voilà. Contente-toi de ça. Pas de « je t'aime », encore moins de « tu me manques ».  
Cela dit, il a appelé.  
Et il rappellera.

Il ne me rappelle pas jeudi soir. Ni vendredi soir. Mais seulement samedi matin, au moment où je sors de chez moi.

— Allô, dis-je, essoufflée, en saisissant le combiné.

— Tracey ? C'est moi.

Mon cœur s'arrête de battre un instant.

— Will...

— Tu es pressée ?

— Non...

— Ah bon, parce que quand tu as décroché, tu avais l'air d'être pressée.

— En fait, euh... En fait, je parlais au mariage de Brenda.

Silence. Je l'imagine en train de se creuser les méninges pour savoir qui est cette Brenda.

— C'est une de mes collègues de travail.

— Ah oui ! Tu y vas avec Raphaël.

— J'aurais dû y aller avec lui.

C'est dingue d'avoir cette conversation de salon tous les deux, après ce qui s'est passé l'autre jour.

— Finalement Raphaël a annulé à cause du danseur de ballet tchécoslovaque.

— Pardon ?

— Je ne te l'ai pas raconté ? Ce type était sadomaso, ce n'est pas le truc de Raphaël, alors il a rompu. Il sort maintenant avec un autre type qui s'appelle Wade, et qui l'a invité à la plage à Quogue pour le week-end. Tu connais Raphaël, avec tout ça, il a complètement oublié qu'il devait m'accompagner.

— Mais il te lâche quand même. Tu y vas donc toute seule ?

— En fait non.

— Ah.

Pause. J'adore ce silence... J'adore qu'il cherche comme ça quel autre copain homosexuel va bien pouvoir m'accompagner. Il est même peut-être jaloux à l'idée que je pourrais sortir avec quelqu'un d'autre que lui.

— Tu n'y vas pas seule ? Avec qui y vas-tu ?

— Buckley. C'est un de mes copains. Je l'ai rencontré à la soirée de Raphaël. Je t'en ai parlé. Tu te souviens ?

— Non, mais...



Il n'a pas l'air jaloux. Il a l'air de s'en fiche complètement.

— Bon, si tu es pressée...

Je regarde l'heure, je suis pressée. Le mariage commence dans une heure et demie, je dois retrouver Buckley, et nous devons nous rendre à Jersey. Mais Will est au téléphone, enfin ! Maintenant que je le tiens, je ne veux plus le lâcher.

— J'ai une minute.

Tout en lui parlant, je vais vers le placard et je sors la paire de chaussures que je compte porter.

— Ecoute, Tracey, désolé pour l'autre soir, mais je devais retourner sur scène.

— Je comprends.

— Et j'avais l'impression que tu étais complètement bourrée. Si ce n'était pas le cas, je te présente mes excuses.

— D'accord.

— Donc, tu n'avais pas bu ?

J'aimerais pouvoir lui dire que j'étais sobre. Mais j'ai le pressentiment que ça ne changerait rien de toute façon. Parce que, entre nous, le problème ne date pas de cette fameuse soirée où je l'ai appelé. C'est plus important que ça. C'est un énorme problème en fait !

— J'avais bu un peu trop, je le reconnais, dis-je en allumant une cigarette et en cherchant un cendrier. Mais si je t'ai appelé, c'est parce que j'ai eu un malaise et que j'avais besoin d'aide. Tu étais le seul vers lequel je pouvais me tourner.

— Quelle sorte de malaise ?

— Je ne sais pas... C'était comme une crise cardiaque. Je ne pouvais plus respirer.

— Ça va mieux maintenant ?

— Oui.

C'est vrai, je n'ai eu aucune crise depuis ce soir-là. J'ignore toujours ce qui les déclenche, et je ne sais pas comment les prévenir.

— C'était une crise de panique ?

— Une crise de panique...

Je répète ça lentement. Je tire sur ma cigarette en réfléchissant.

— Peut-être. Je ne sais pas.

— Hélène avait des attaques de panique. Son cœur s'emballait et elle avait l'impression qu'elle allait mourir. Elle avait un problème d'anxiété.

— Ça n'a rien à voir.

Je réponds très vite. C'est forcément différent. Parce que je n'ai aucun problème d'anxiété. Si j'en avais, eh bien... Eh bien, je ne sais pas comment ce serait. Mais je suis certaine que ce n'est pas ça.

— C'était physique, pas mental, dis-je en tentant d'enfiler mes sandales à hauts talons, tout en tenant le téléphone, j'avais une douleur dans la poitrine. C'est comme si je ne pouvais plus respirer.

— Ça arrivait très souvent à Hélène.

Hélène, cette espèce d'obèse imbécile qu'il a laissée tomber ! Il ose, non seulement me reparler d'elle, mais en plus nous comparer !

— Ce n'était pas une crise de panique. Mais quoi qu'il en soit, j'avais besoin de te parler, et je n'avais aucun moyen de te joindre. Tout ce que je voulais, c'était obtenir un numéro où te joindre, et te parler.

Je marche de long en large en tenant ma cigarette et le cendrier. Je me regarde dans la glace pendant qu'il me répond.

— Edward m'a dit qu'il y avait une urgence chez moi. Je pensais que c'était ma mère. J'ai cru que quelque chose de grave était arrivé.

— Excuse-moi.

— D'accord...

Il se racle la gorge.

— C'était gênant, tout le monde est venu me poser des questions, ils croyaient que c'était sérieux.

— Je suis vraiment désolée d'avoir causé autant de dérangement !

Pendant qu'il me fait ces reproches, j'admire mon reflet dans la glace. Je porte une robe de cocktail noire très simple et assez courte, que j'ai achetée il y a deux ans pour le mariage de ma cousine. Je ne l'avais portée qu'à cette occasion et à l'époque, elle était trop serrée. Aujourd'hui, elle tombe parfaitement bien. Elle est même un peu trop lâche au niveau des hanches et du ventre. Tenez-vous bien, j'ai perdu neuf kilos, le dernier kilo est parti tout seul, le soir de la cuite.

Au début de mon régime, je voulais perdre dix kilos. Ça veut dire que j'ai pratiquement rempli mon contrat ! Mais j'aimerais en perdre, allez, encore deux ou trois pour être vraiment mince !

J'aimerais que Will me voie comme ça.

— Je veux venir, dis-je brusquement, en écrasant ma cigarette à moitié fumée dans le cendrier.

— Je sais, moi aussi.

Je ne sais pas s'il est sincère, mais mon cœur cogne un peu plus vite quand je lui demande :

— Quand ?

— Je ne sais pas...

— Le week-end prochain ?

S'il te plaît, ne dis pas non...

— Ça peut se faire, dit-il lentement, on joue *Sunday in the Park with George*. Ça commence vendredi soir. J'ai le rôle de George.

— Will ! Tu as le premier rôle !

Je suis sonnée qu'il ne m'en ait rien dit avant. Ça doit bien faire une semaine qu'il le sait.

— Oui, c'est pour ça que je n'ai pas appelé. J'ai été débordé, je jouais *Grease* le soir et je répétais George dans la journée.

— Je comprends, moi aussi j'ai été débordée, dis-je en attrapant mon spray pour les cheveux, afin de donner un dernier petit coup de fraîcheur à ma coiffure.

J'ai les cheveux relevés en chignon, à cause du temps chaud et humide, je ne tiens pas à ressembler à un épouvantail.

— Oui, dit Will. J'ai entendu dire que tu as beaucoup travaillé pour Milos.

Je reste tétanisée, le bras levé au-dessus de ma tête avec le spray dans la main.

— Et comment le sais-tu ?

— C'est quelqu'un que je connais à New York qui me l'a dit.

— Oh.

Il a parlé à quelqu'un de Cocktails et petits fours. Vous ne pouvez pas imaginer dans quel état ça me met. D'abord parce que ça signifie qu'il aurait pu me téléphoner plus souvent qu'il ne l'a fait. Ça veut dire qu'il a préféré appeler quelqu'un d'autre que moi. Je sais que ça ne va pas lui plaire, mais je ne peux pas m'empêcher de demander :

— Qui ?

— Qui, quoi ?

— Qui t'a dit ça ?

J'essaie d'avoir la voix la plus neutre possible alors que je bous intérieurement. Allons, Tracey, du calme ! C'était peut-être John ou un autre serveur.

Pas du tout.

— Zoe, dit-il à contrecœur. Elle m'a dit qu'elle t'avait croisée plusieurs fois.

Zoe.

Zoe ! La bombe qui a le corps de Pamela Anderson et le visage de Catherine Zeta Jones ?

Du calme.

— Oui, je l'ai vue plusieurs fois. Je ne savais pas que vous étiez copains.

— Je suis copain avec beaucoup de gens, tu sais.

Ben voyons, je vois le truc, copains comme Bill Clinton et Monica Levinski...

— Et tu as, euh, gagné beaucoup d'argent ?

Il tente de faire diversion !

— Oui. Plein.

Ils ont couché ensemble.

C'est une évidence, Will a couché avec Zoe. C'est pour ça qu'il lui a téléphoné depuis North Mannfield. C'est pour ça qu'il ne m'a pas appelée plus souvent.

— Will...

— Tu dois aller à ce mariage, non ? Moi, j'ai des essais de costume. Parlons du week-end, O.K.?

— O.K.

— Je vais te réserver une chambre quelque part. Il y a quelques bed & breakfast près du théâtre. Les parents d'Esme ont dormi dans l'un d'eux quand ils sont venus, ils ont dit que c'était très bien. Je lui demanderai l'adresse précise.

Revoilà Esme. Encore elle !

Esme, Zoe.

Je déteste le sentiment aigu de jalousie qui m'envahit, mais je n'y peux rien. S'il était là avec moi, ou bien si j'avais confiance en lui...

Impossible. Je ne sais pas pourquoi, d'autant que je ne l'ai jamais surpris dans une situation compromettante, mais c'est un sentiment qui grandit tout au fond de moi. Comme un instinct.

— Je te rappelle mardi ou mercredi pour que nous nous organisions.

— De mon côté, je vais voir au bureau, si je peux prendre un jour de congé, vendredi.

— Non, ce n'est pas la peine. Viens samedi, ça suffira.

— Mais ça ne fait qu'une nuit !

— Je sais, mais vendredi, c'est la soirée portes ouvertes. Une soirée de dingues, d'autant que c'est moi qui ai le premier rôle. Viens plutôt de bonne heure samedi.

Que puis-je ajouter de plus ?

Rien. J'acquiesce. Je raccroche.

Un dernier regard dans le miroir, je m'attends presque à y voir la vieille Tracey, ronde, mal attifée, et doutant d'elle-même.

Mais non, je suis plus jolie, et très en forme. En fait, je n'ai jamais été aussi bien. Pourtant, ça ne me fait pas le même effet qu'avant son coup de téléphone.

Merci, Will ! Qu'il aille se faire voir !

J'avais décidé d'aller à ce mariage avec Buckley et de m'amuser. Buckley était surpris et content que je lui propose de m'accompagner. Je me suis résignée à le lui demander car je ne pouvais absolument pas venir seule, alors que j'avais dit au départ que nous serions deux. Avec mon

expérience des réceptions comme celle-ci, je sais que Brenda et Paulie auraient dû de toute façon payer le repas de Raphaël.

Je m'en faisais une telle joie. Jusqu'à ce coup de téléphone. Si je pouvais, je resterais là à boudier toute la journée.

Mais dans un peu plus d'une heure, Brenda va entrer dans l'église et j'ai intérêt à me bouger les fesses si je ne veux pas qu'elle m'arrache la tête !

Je fonce à Port Authority, où je retrouve Buckley. J'ai failli ne pas le reconnaître parce qu'il est en costume. Il n'y a rien de plus normal, après tout, nous allons à un mariage. Je crois que je pensais toujours à Will. Fermement, je chasse mes idées noires, et en particulier, Esme et Zoe.

— Tu es ravissante.

— Et toi, tu es superbe.

— Tu trouves ? J'ai dû venir à pied, je n'ai pas trouvé de taxi, et avec cette chaleur, j'ai eu tellement chaud !

— Moi, j'en ai trouvé un, mais il n'avait pas l'air conditionné. C'était irrespirable.

— Berk !

Il s'approche de moi et met son visage dans mes cheveux.

— Toi, au contraire, tu sens merveilleusement bon, on dirait du chèvrefeuille.

— Comment as-tu deviné ?

Je suis très étonnée, le chèvrefeuille n'est pas un parfum très courant.

— Ma mère a des sels de bain au chèvrefeuille.

Nous montons dans le bus et nous traversons la rivière. Alors que nous passons sous le Lincoln Tunnel, j'essaie de me concentrer sur ce que me dit Buckley. Peine perdue, le malaise que j'ai ressenti dans le car au retour de Brookside me revient à l'esprit, et mon cœur commence à battre la chamade.

Buckley ne se rend compte de rien. Il me parle du mariage de sa sœur, dit un truc à propos du chef de la chorale qui a eu une intoxication alimentaire la veille, et du cousin de son beau-frère qui s'est improvisé chef de chœur, alors qu'il ne connaissait que trois cantiques. Le bus se traîne sous le tunnel, il y a pourtant très peu de circulation. Je garde les yeux fixés sur les murs en carrelage, je me concentre et je tâche de compter les lumières.

— Ça va ?

J'essaie de respirer profondément, mais c'est impossible, ma poitrine est comprimée.

— Tracey ?

Je le regarde. Il me dévisage. Je dois être toute pâle.

— Ça va ?

— Je ne sais pas.

J'avale, mais ma salive ne descend pas, elle reste bloquée dans ma gorge. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à déglutir ? J'essaie une nouvelle fois, impossible. Il faut que je pense à autre chose.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas !

Je sens la panique qui monte.

— Je crois que j'ai une crise d'angoisse !

Il attrape mes mains et les serre.

— Ça va, tout va bien.

— Je ne sais pas...

Je regarde affolée autour de moi, son visage, la fenêtre, le carrelage et les lumières du tunnel,

les autres voitures.

— Tout va bien, Tracey. Dis-moi à quoi tu penses.

— J'ai l'impression que quelque chose de terrible va se produire.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas. C'est comme si...

Je ne peux pas le lui dire. Je le regarde de nouveau, il m'observe avec tant de gentillesse, si je lui dis, il va me prendre pour une folle. Je ne suis pas folle.

Je m'ordonne intérieurement d'arrêter ça.

— Tu as l'impression de quoi ? Dis-moi.

— Mourir. Je pense que je suis sur le point de mourir.

— Tu ne vas pas mourir.

— Je sais. Mais je n'arrive pas à m'enlever ça de l'esprit.

— Ça t'est déjà arrivé ?

— La nuit où j'ai téléphoné à Will depuis le bar. Quand j'étais avec toi.

Je tente de me concentrer sur mon explication, pour ne plus sentir la panique. Il faut sortir du tunnel...

— Et avant cette soirée, j'ai eu d'autres moments de panique.

Je me sens humiliée de me donner en spectacle de cette façon devant Buckley, même si lui n'a pas l'air mal à l'aise.

— Comment est-ce que ça disparaît ?

— Je ne sais pas.

J'entends à peine sa question. Je ne dois pas penser que je suis dans un tunnel, je ne dois pas penser que le tunnel se casse et que l'eau l'envahit. Je ne pense pas à la noyade. Le bus fait une embardée. J'ai un hoquet de surprise. Buckley me serre la main.

— Ça va, Tracey, je suis là, je suis près de toi.

Au bout d'un moment, je me sens un peu mieux. Sa présence me rassure.

Le bus sort du tunnel. La panique diminue. Buckley est avec moi.

— Tracey ! Ouaouh ! Tu ressembles à Cindy Crawford !

Nous sommes mercredi après-midi, et je retrouve Raphaël au coin de Madison et de la 48<sup>e</sup>. Nous avons rendez-vous pour déjeuner.

— La ferme, Raphaël !

Les dents serrées, je lui intime l'ordre d'arrêter son cinéma, tout le monde nous regarde, en particulier des ouvriers en bâtiment, assis sur des caisses à côté de leur chantier, qui ne se gênent pas pour se rincer l'œil !

— Je te jure que tu es superbe, avec tes cheveux lissés en arrière. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Marcher par cette chaleur m'a fait transpirer, alors je les ai juste attachés avec une barrette que j'avais dans la poche.

Une barrette qui appartient à Sonja et que j'ai oublié de donner à Buckley pour qu'il la lui rende. Passée à pertes et profits. C'est une jolie barrette.

— Crois-moi, Tracey, tu es très chic. J'adore ta tenue.

Je porte un fourreau en lin noir qui me va particulièrement bien. L'an dernier, il était beaucoup trop serré aux hanches et remontait sur mes cuisses quand je marchais. Aujourd'hui, je sais qu'il me va parfaitement. Après tout, Raphaël a peut-être raison, et je vois bien que les ouvriers continuent à me regarder...

— Toi aussi, tu es très chic, dis-je pour ne pas être en reste.

— Tu trouves ?

Il jette un regard à sa tenue, il porte des lunettes de soleil aux verres roses, un short kaki et une veste sans rien en dessous. C'est la tenue de travail de Raphaël.

— Il me tarde d'être à l'automne, la mode sera géniale, le top, ce sont des pulls aux couleurs très vives. Ça va faire un malheur.

— Ce qui fait un malheur pour moi, c'est le noir.

— Je te parie qu'un de ces quatre, tu vas te mettre à la couleur !

— Pari tenu.

Je sors une cigarette de mon paquet et je la mets entre mes lèvres.

— Allez, raconte-moi tout.

Il prend une cigarette dans mon paquet, et me prend le briquet des mains.

— Comment était ce mariage, Tracey ?

— C'était super.

Il allume ma cigarette puis la sienne. Nous tirons ensemble une bouffée.

— Nous sommes arrivés en retard, et nous avons loupé la moitié de la cérémonie. Mais pas la meilleure partie.

— L'échange des consentements ! Tu as pleuré ?

Nous enjambons en même temps une flaque laissée par l'orage de ce matin, le soleil a disparu, et à la place, il fait un temps chaud et brumeux. Comme d'habitude.

— J'ai pleuré, mais juste un tout petit peu.

— Je pleure toujours aux mariages. Quand ce sera mon tour, je serai tout chamboulé. Je crois que je tomberai dans les pommes à cause de l'émotion.

— Quand ce sera ton tour, Raphaël, c'est moi qui m'évanouirai de surprise !

— Tracey !

— Raphaël. Je t'en prie, tu sais bien que tu n'es pas l'homme d'un seul homme !

— Tout simplement parce que je n'ai pas encore trouvé le bon.

Nous nous arrêtons au coin de la 5<sup>e</sup>, et attendons que le signal passe au vert.

— Nous allons toujours manger des sushi sur la 46<sup>e</sup>, Tracey ?

— Tout a fait.

Les sushi ne font pas grossir.

— Le repas du mariage était bon ?

— C'était délicieux. Il y avait des buffets à thème. Un pour les entrées, un autre pour les viandes, un troisième pour les légumes, et un dernier pour le bar. C'était une très bonne idée, et à propos, je te transmets les remerciements de Buckley, qui a passé un très bon moment, grâce à toi, puisque tu m'avais laissée tomber.

— Tracey ! Je ne t'ai pas laissée tomber ! Je ne ferais jamais une chose pareille !

Raphaël a l'air horrifié.

— Bien sûr que non !

Je fais semblant de lui en vouloir.

— Ne sois pas en colère, Tracey. J'avais complètement oublié ce mariage et quand tu m'en as reparlé, j'avais déjà dit oui à Wade et...

— C'est bon, n'en parlons plus. Comment ça s'est passé à Quogue ?

— Génial ! Kate et Billy nous ont retrouvés pour le dîner. C'est Wade qui a fait la cuisine : un extraordinaire risotto aux fruits de mer. Peut-être un peu chargé en origan, mais Kate et Billy l'ont trouvé parfait.

— Que penses-tu de Billy ?

Il secoue la tête.

— Tu l'as rencontré, non ?

J'acquiesce.

— Et toi qu'en penses-tu ? demande-t-il sur un ton menaçant.

— Je ne suis pas surprise du choix de Kate. Je ne le connais pas beaucoup, mais d'après ce que j'ai vu, il est superintelligent, hypercanon, riche...

— Tracey, ça me gêne de te dire ça, mais Wade pense que c'est un con.

— Ah bon.

Je ne connais pas Wade et il est donc difficile de commenter ce jugement. Si ça se trouve, Wade pense que tous les gens qu'il croise sont des cons.

Nous sommes arrivés au restaurant. Toutes les tables sont occupées, mais nous trouvons deux sièges au bar à sushi.

— Qu'as-tu pensé de Billy, toi ?

J'interroge Raphaël pendant que nous nous frottons les mains avec les serviettes chaudes que la serveuse nous a apportées.

— Pour tout te dire, Tracey, je pense que c'est un bon coup.

— Je t'en prie, Raphaël, pour toi tous les hommes sont des bons coups.

— Non, celui-là, par exemple, ne doit pas être un bon coup, murmure-t-il derrière sa main en désignant le type mal rasé assis à sa droite, en train de laper sa soupe bruyamment.

— C'est une grande première !

Je pose ma serviette utilisée sur le plateau prévu à cet effet et je prends le menu.

— A propos de bon coup, Tracey, Buckley t'a-t-il enfin avoué son homosexualité samedi soir ?

— Non !

— Oh !

Tout en consultant la liste des plats à la carte, il prend l'air déçu.

— Raphaël, Buckley n'a aucune révélation à faire à ce sujet pour la bonne raison qu'il n'est pas homo !

Il hausse les épaules d'un air exaspérant.

— Crois-moi, il est hétéro.

— Comment le sais-tu ? Tu as couché avec lui ?

— Tout à fait.

De saisissement, il laisse tomber son menu. Le mangeur de soupe le récupère et le lui tend de nouveau. Raphaël le remercie avec un petit gloussement coquin, avant de me murmurer à l'oreille :

— Finalement je trouve que ce côté rustre a quelque chose d'excitant, pas toi ?

— Raphaël, tu as pris du crack ou quoi ?

Il revient au sujet principal par une question directe :

— As-tu couché avec Buckley ?

— Oui ! Dans le même lit. Deux fois.

— Tracey ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Parce que ça n'a aucune importance. Je ne suis pas comme toi, je peux coucher dans le même lit qu'un mec attirant sans pour autant faire l'amour avec lui.

— Enfin, Tracey, moi aussi !

— Uniquement si c'est quelqu'un de ta famille !

Il acquiesce sans aucune trace de gêne.

— Bon, tu me racontes, à la fin ! Je n'ai pas que ça à faire, j'ai du boulot !

Remarque savoureuse quand on sait qu'à Elle, il a la réputation de prendre tous les jours trois heures pour déjeuner.

— Allez, dis-moi, quand as-tu couché avec lui ?

— La première fois, c'était la semaine dernière quand nous sommes sortis. J'avais trop bu, j'étais dans un état lamentable... bref je te passe les détails, et j'ai dormi chez lui. La deuxième fois, c'était samedi soir, après le mariage. Il était très tard et il faisait horriblement chaud, alors comme je n'ai pas la climatisation, j'ai tout de suite accepté sa proposition de dormir chez lui.

— Et il ne s'est rien passé entre vous ?

— Absolument rien.

— Tracey, je reste persuadé qu'il est homo, il n'est pas encore mûr pour le reconnaître lui-même, c'est tout !

— Raphaël, il sait que j'ai un petit ami. C'est pour cela qu'il ne s'est rien passé entre nous. Nous sommes seulement deux copains. Notre relation est platonique, un point c'est tout.



Je ne dis que l'entière vérité.

A part peut-être... Juste une chose.

Pendant le mariage, nous étions en train de danser sur *Electric Slide*, ça bouge beaucoup, il y avait une superambiance, et puis soudain, la musique a changé, le D.J. a mis un slow. Une vieille chanson que j'adore, *I could not ask for more* de Edwin McCain. J'ai dit à Buckley que j'adorais cet air, il a saisi ma main, m'a prise dans ses bras.

Il a juste dit : « Dansons. »

Tout le monde dansait autour de nous, la mariée, le garçon d'honneur, Yvonne et Thor, Latisha et Anton. J'avais déjà dansé quelques slows avec Buckley, mais la musique était différente.

Ce n'était plus le rythme jazzy de *The way you look tonight* ou *Summer Breeze*. Nous avions dansé sur ces deux chansons, comme je le fais parfois avec mon père ou mon oncle Cosmo lors des fêtes de famille.

Cette fois, c'était différent. C'était romantique. Buckley a mis son bras autour de ma taille et m'a serrée contre lui, tout contre lui. Comme on le faisait au collège. Enfin, comme tout le monde le faisait sauf moi, car je n'étais jamais invitée. Bref, pendant toute la durée de ce slow, je vais vous paraître complètement folle, mais j'ai eu l'impression que quelque chose passait entre nous. J'ai cru sentir que je lui plaisais vraiment, et j'avoue même qu'un instant, j'ai presque oublié qu'il n'était pas mon petit ami. C'est l'effet de la musique, votre esprit s'égaré. Quoi qu'il en soit, je me garde bien d'en parler à Raphaël.

Quand le slow a été fini, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander quel effet ça me ferait s'il était mon petit ami... Il est toujours adorable avec moi.

Alors que Will... Will, lui, ne l'est pas toujours...

C'est sans doute parce que nous ne nous connaissons pas très bien alors que Will et moi sortons ensemble, et quand on sort avec quelqu'un, c'est parfois conflictuel. Quoi qu'il en soit, après le slow, le D.J. a mis une tarantelle, Brenda et Paulie ont entraîné tout le monde dans la danse. L'ambiance entre Buckley et moi est redevenue parfaitement platonique, et elle l'est restée pendant la nuit. Le matin, je dois dire que quand il est parti faire du roller avec Sonja et que je suis rentrée chez moi, c'était particulièrement platonique ! Je me suis dit que la veille, pendant le slow, j'avais dû imaginer ce que j'ai ressenti...

Je prends un des petits crayons disposés dans un pot sur le comptoir, afin de faire des croix sur ma commande en face de mes choix. Je choisis un sashimi, ce sont des tranches de poisson cru sans riz. Je n'ai pas encore terminé mon programme minceur...

— Je t'ai dit que je vois Will samedi ?

— Non, Tracey. C'est super !

— J'espère.

— Oh-oh, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, je réponds très vite. Simplement, je le sens assez loin de moi depuis qu'il est parti, et je crains que les choses ne soient plus comme avant.

Pour dire vrai, je crains plutôt que les choses soient justement comme avant !

Mais je ne veux pas le reconnaître devant Raphaël. Je ne veux même pas le reconnaître moi-même. Je veux tout faire pour arranger la situation. Je ne suis pas prête à laisser tomber. Je ne serai jamais prête.

Je l'aime.

Après le déjeuner, je retourne au bureau. Jake a laissé une petite note sur un Post-it me

demandant d'aller le voir dans son bureau. Ce que je fais immédiatement.

— Tu es de retour ?

Il ne lève pas les yeux de ce qu'il est en train d'écrire.

— Oui.

— Je te rappelle que tu n'as qu'une heure pour déjeuner, Tracey.

Je regarde ma montre, je me suis absentée une heure dix.

— Désolée.

Il fait un signe de la tête. Nos relations sont plus tendues depuis l'épisode de la boîte de chocolats. Le fait d'avoir été absente du bureau le lendemain n'a rien arrangé. Et quand je suis revenue le vendredi matin, il m'a à peine dit trois mots. Apparemment, il n'a pas cru ce que je lui ai raconté à propos des coquillages avariés. C'est vrai que c'est toujours ce qu'on dit quand on veut se faire porter pâle.

— Je voudrais que tu ailles faire une course pour moi.

— O.K.

— Je voudrais que tu ailles chez Orvis prendre quelque chose que j'ai commandé, ils viennent de m'appeler pour me dire que c'était prêt.

Encore une course personnelle. Latisha et Yvonne vont encore me faire la vie quand elles vont savoir qu'il m'envoie faire ses courses. Seule Brenda comprendrait, mais elle est partie à Aruba, pour sa lune de miel.

— Ils ont mon numéro de carte bancaire, c'est déjà payé, tu dois juste passer le prendre.

— D'accord.

Il n'a même pas dit merci que je suis déjà dehors. Sur le chemin, j'allume une cigarette et je pense au week-end avec Will. Il ne m'a pas appelée, il le fera sans doute ce soir. Il vaudrait mieux, parce que demain soir et vendredi soir, je travaille pour Milos.

Quand j'arrive au magasin et que le vendeur m'apporte l'objet que Jake a commandé, je reste bouche bée. C'est une énorme canne à pêche. Le genre de canne à pêche que vous ne pouvez pas trimballer à travers tout Manhattan sans attirer les quolibets de tous les ouvriers du bâtiment, et les regards coquins de tous les mecs que vous croisez. Il faut dire que l'objet en question a tout d'un phallus géant, ce qui fait que le trajet du retour au bureau est émaillé de commentaires lubriques, de bruits de baisers, deux ou trois me pincent les fesses, et un mec coiffé d'une visière en plastique, qui tient un sandwich à la main, me demande en mariage !

Quand enfin j'arrive au bureau, je suis pâle à faire peur.

Je vais droit chez Jake, précédée par l'engin en question. Yvonne me jette un regard noir et appelle Latisha.

— Ce n'est pas croyable ! Ça ne peut pas se passer comme ça !

— Eh si, tu vois bien que c'est possible, lui dis-je tout en avançant.

— Tu dois le remettre à sa place.

— C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire !

— Tu vas démissionner ?

— Démissionner ? Non.

— C'est bien, dit Latisha. Dis-lui simplement qu'il n'a pas le droit de te demander ce genre de choses. Menace-le de te plaindre auprès du service des ressources humaines s'il continue.

— D'accord.

Mais je sens bien que je commence à perdre un peu de mon assurance.

— Vas-y, me dit Yvonne.

J'avance, elles ont raison, Jake se moque de moi. Je dois réagir. Malheureusement, quand j'arrive devant son bureau, celui-ci est fermé. Sur mon ordinateur, un petit mot m'informant qu'il est à un rendez-vous avec un client, qu'il ne revient pas avant demain et que je dois enfermer la canne à pêche dans un placard.

Un instant, je suis tentée de la laisser en plein milieu de la pièce et de voir ce que Myron et compagnie pourront en faire. Mais je suis incapable de faire ça. Je l'enferme dans le placard, et je quitte le bureau à 5 heures.

Je me dépêche de rentrer, mais je suis trempée quand j'arrive chez moi. Je me déshabille, et jette ma robe sur un tas de vêtements qui attendent que je les apporte chez le teinturier. J'enfile un short et un T-shirt. Je mets une petite pomme de terre dans le micro-ondes, quand elle est cuite, je l'ouvre en deux, je mets dedans du brocoli cuit à la vapeur et un morceau de fromage allégé. Ce n'est pas si mal. Tout en mangeant, je lis un chapitre du *Voyage de Gulliver*. Je me dirige ensuite vers mon placard, j'essaie deux ou trois choses, je tente de créer des ensembles, mais ce n'est pas terrible. Tout est beaucoup trop grand ! Je ne m'en plains pas, loin de là ! Et en plus, ça fait vraiment démodé. Je compte mes économies dans mon pot de confiture. Il faut vraiment que j'aie à la banque. Pour l'instant, j'ai économisé mille quatre cents dollars ! Ça ne changera pas grand-chose si je prélève un peu d'argent pour me rhabiller. Je prends deux cents dollars et les mets dans mon portemonnaie. J'irai faire des courses demain pendant mon heure de déjeuner. Chez French Connection.

Hmm.

Je prends cent dollars supplémentaires. Puis, comme je suis remontée à bloc à l'idée de mon shopping du lendemain, je mets la cassette de gym. Je connais les mouvements par cœur, ce n'est plus si difficile que ça. C'est même sympa, quand j'ai la pêche. Ce soir, j'ai la pêche. Le téléphone sonne alors que je suis en train de terminer les abdos. Je sais que c'est Will.

— Comment vas-tu ?

— Buckley !

Je regarde l'heure, Will va essayer de m'appeler, mais j'ai un peu de temps pour Buckley. Je n'ai pas de système de double appel, mais Will rappellera si la ligne est occupée.

De toute façon, quelles sont les chances pour qu'il appelle justement maintenant, alors que j'ai attendu toute la nuit son coup de fil ?

— Je ne t'ai pas parlé depuis samedi. J'avais un boulot urgent à finir, ce n'est toujours pas terminé, mais je voulais juste te dire un petit coucou.

— Je suis contente de t'entendre.

Nous parlons de son boulot et de tas de choses, nous rions tellement que le coup de fil de Will me sort complètement de l'esprit. Un long moment plus tard, lorsque je m'en souviens, je retrouve immédiatement mon sérieux.

— Il faut que je raccroche, j'attends un appel.

— De qui ? Will ?

Je suis étonnée qu'il se souvienne de son prénom.

— Oui, je vais aller le voir ce week-end.

— J'espère que ça se passera bien, euh, même si...

— Tu crois que j'ai fait une grosse bêtise en l'appelant l'autre nuit ? Je n'en sais encore rien. J'ai l'impression qu'il ne m'en veut pas, mais je crois qu'il n'a pas réalisé ce qu'il se passait.

Moi non plus. Je préfère changer de sujet.

— Et toi ? Comment s'est passé ton rendez-vous avec Sonja dimanche ?

— On s'est tellement amusés que nous nous revoyons mardi.

Ah bon, je pensais que ça ne donnerait rien.

— Vous avez fait quoi ?

— Dîner, puis nous sommes allés à une séance de méditation. J'étais le seul mec. C'était bizarre.

— Je croyais que cette relation était une impasse, dis-je d'un ton railleur.

En fait, je voulais prendre un ton railleur, mais on dirait que mon ton est un peu agressif.

— Tu sais, un homme ne peut pas vivre seulement d'écriture et d'eau fraîche. Bon, tu devrais raccrocher. Will va...

— Oui, il est probablement en train de m'appeler. Que fais-tu ce week-end ? Tu vois Sonja ?

Ma voix est plus détendue cette fois.

— Non, elle passe le week-end à la plage. Elle a loué une maison en colocation à Westhampton.

Bien sûr !

— Je te souhaite de passer un bon week-end avec Will.

Il est sincère.

— Merci.

— Comment y vas-tu ?

— A ton avis ?

— Tu prends ta décapotable ?

— Non, malheureusement elle est au garage, je prends le bus.

Il y a une pause. Je sais à quoi il pense.

— Trace, ça se passera bien.

— J'espère.

— Si tu as une autre crise de panique, va consulter quelqu'un.

— Tu veux dire un psy ?

— Ça t'aiderait. Je peux te donner le nom de celui qui m'a beaucoup aidé après la mort de mon père.

— Je ne peux pas aller à Long Island pour voir un psy.

Je ne sais pas quoi dire d'autre.

— Son bureau est ici. Au coin de Park et de la 29<sup>e</sup>.

— Oh.

— Penses-y, Tracey.

— Oui, j'y penserai.

Je réponds vite, non pas que je me sente embarrassée, au contraire, venant de quelqu'un d'autre sans doute, mais pas de lui. Il y a quelque chose en lui qui fait tomber toutes mes défenses. Depuis le début, je suis vraiment moi-même en sa compagnie, et naturelle. Ce n'est pas seulement parce que je sais que je ne sortirai pas avec lui, mais je dois bien avouer que je suis bien avec lui, mieux qu'avec Kate ou Raphaël, ou une de mes collègues.

Nous nous entendons bien, un point c'est tout. Et même si nous nous connaissons depuis seulement quelques semaines, je sais que nous resterons amis, et que je peux me confier à lui.

— Allez, ça va sonner occupé.

— Comment sais-tu que je n'ai pas de double appel ou d'enregistrement de message ?

— Parce que j'ai eu le signal occupé plusieurs fois quand j'essayais de te joindre. Amuse-toi bien ce week-end, Tracey. Ecoute...

— Oui ?

— Appelle-moi, si tu as besoin de quoi que ce soit. En PCV.

— Tu es fou. Je n'appellerais jamais quelqu'un en PCV à moins d'une urgence.

— Si c'est une urgence, appelle-moi.

— Ne t'inquiète pas. Ça ira.

— Je sais, mais au cas où, je serai là, je dois rédiger un texte de couverture pour un roman policier. Tu peux m'interrompre à tout moment.

— O.K.

Je raccroche. Je suis tellement sûre qu'il va sonner aussitôt, que je le tiens toujours. Puis je le pose par terre, il ne sonne pas. Je regarde un reportage à la télé sur un avion qui s'est écrasé au Japon. Il ne sonne pas. Il sonne alors que je me suis endormie devant Conan O'Brien, une émission de télé.

— Un appel en PCV de Will McCraw.

Une seconde, j'ai envie de le refuser. Mais je l'accepte.

— Trace ? Je te réveille ?

Il n'a pas du tout l'air gêné.

— Bien sûr que non, je me lève toujours à 1 h 30 du matin, les jours où je vais bosser. Ça m'aide à rester fraîche.

Il s'excuse vaguement, mais n'a pas l'air vraiment désolé. J'entends beaucoup de bruit en fond. Plus de bruit que d'habitude. On dirait un groupe de musique.

— Où es-tu ?

— Dans ce bar, dont je t'ai parlé. Nous venons de faire une répétition en costume et tout le monde avait besoin de faire une pause. Je viens de me rendre compte que j'avais complètement oublié de t'appeler.

En temps normal, je ne relèverais pas, mais je suis de mauvaise humeur. Peut-être à cause du fait qu'il m'a réveillée, peut-être parce que ça ne me plaît pas du tout de l'imaginer en train de faire une pause dans un bar avec un groupe de musiciens. Ou peut-être que c'est le bon moment de lui dire d'arrêter de se moquer de moi. Je m'entends lui dire :

— Super. Merci beaucoup.

— De quoi parles-tu ?

— Je t'en veux d'avoir oublié de m'appeler pour organiser notre week-end.

— Il reste deux jours !

— Tu sais que je ne suis pas chez moi demain et après-demain, je travaille pour Milos.

— Quel est le problème ? Je t'aurais appelée plus tard !

— Apparemment, ça ne te dérange pas de me réveiller !

Je déteste le son de ma voix, mais je n'y peux rien, je suis en colère.

— Pourquoi es-tu si agressive ?

Je ne réponds rien car il n'y a rien à répondre.

— Bon, on devrait peut-être laisser tomber, reprend-il après un silence.

Panique.

— Laisser tomber quoi ?

— Ta venue ce week-end.

Merci, mon Dieu ! Il ne parle pas de notre relation. Nous deux !

— Je n'ai vraiment pas besoin de ça en ce moment, je suis sous pression, avec ce spectacle que je porte sur mes épaules. Je n'ai pas besoin de...

Il hésite et je suis tentée de lui demander ce qu'il veut dire. Mais je n'ai pas vraiment envie

d'entendre la suite.

— Je suis désolée.

Les mots ont du mal à passer. Mais je ne peux pas ne pas y aller. Si je ne le vois pas ce week-end...

— Je suis fatiguée, et ça m'angoisse quand le téléphone sonne au milieu de la nuit. Je ne voulais pas être odieuse...

Un silence qui s'éternise... Il ne répond pas, je sens qu'il hésite, qu'il réfléchit. Puis enfin :

— O.K.

Pendant un instant je me suis sentie totalement rejetée de son univers, comme s'il me rayait d'un trait de plume.

Il me dit finalement qu'il m'a réservé une chambre dans le même bed & breakfast que les parents d'Esme. Ce n'est pas loin de la maison où il vit. Il ajoute enfin que ça coûte deux cents dollars la nuit.

— C'est un problème ?

C'est à ce moment-là que je réalise que je vais payer ma chambre. Qu'est-ce que j'imaginai ? Il ne gagne pas beaucoup en ce moment. Beaucoup moins que quand il travaillait pour Milos. C'est moi qui travaille pour Milos et qui ai de l'argent. Je comprends son raisonnement. Mais j'aurais aimé qu'il me dise de ne pas me préoccuper du prix de la chambre, qu'on allait partager. Mais pas un mot de ça. Seulement :

— Ça te pose un problème ?

— Bien sûr que non. J'ai hâte de te voir.

Will m'attend, assis sur un banc, en face du petit restaurant qui jouxte l'arrêt du bus. Comme d'habitude, il est magnifique.

Mais moi aussi. Je porte une nouvelle petite robe d'été, noire évidemment. Je l'ai essayée dans d'autres couleurs, mais je ne suis pas encore prête. Je suis plus mince que je ne l'ai jamais été, j'ai encore perdu un kilo sachant que je risquais de trop manger ce week-end, et le noir amincit, c'est bien connu. En tout, ça fait dix kilos de moins ! Même si je ne suis pas encore tout à fait comme je le voudrais : je ne suis pas aussi mince qu'Esme.

Vous vous demandez comment je le sais alors que je ne l'ai jamais vue ? Je le sais, c'est tout ! Comme je sais que je dois me méfier d'elle. Ce n'est pas parce que Will a prononcé son nom plusieurs fois. C'est plutôt sa façon de dire Esme, ou le prénom lui-même, mais je suis toutes antennes dehors. J'attends de la croiser, celle-là.

Je saute du bus et je me jette dans les bras de Will.

— Tu t'es débarrassée de la moitié de toi-même ?

Il me détaille de la tête aux pieds. Je devrais me sentir flattée, il a remarqué le changement, mais le ton avec lequel il l'a dit me glace totalement. Ce n'est pas sympa pour celle que j'étais il n'y a pas si longtemps. Et pourtant, à mon tour je la trahis, cette ancienne Tracey, quand je réponds à Will sur le même ton que lui :

— J'ai fondu ! Avec la chaleur qu'il fait, il était temps que je me déleste !

— Ça te va bien.

Il me sourit et me serre dans ses bras. Pour une fois, je n'ai pas le réflexe de me recroqueviller, de peur qu'il ne sente, le long de mon dos, les bourrelets faits par l'attache de mon soutien-gorge. Je me laisse aller au plaisir de sentir ses bras autour de moi. Ça sent tellement bon que je plonge mon nez dans son cou et que j'inspire avec délectation. Je voudrais faire le plein de son odeur pour la ramener avec moi à New York.

Il rigole.

— Que fais-tu ?

— Je te renifle. D'habitude tu sens l'eau de Cologne, mais c'est différent, on dirait de la noix de coco.

— C'est de la crème solaire.

Voilà pourquoi il est bronzé.

Mais Will n'est jamais bronzé. Il répète tout le temps que le soleil abîme la peau, que ça fait vieillir les tissus avant l'âge, et que ça peut vous priver de certains rôles où l'on doit faire jeune.

— Tu t'es exposé au soleil ?

— C'est du faux. En fait je me protège avec de l'écran total indice 45, mais une des filles qui utilise cet autobronzant m'en a mis sur le visage pour que je n'aie pas l'air d'un cachet d'aspirine.

De l'autobronzant ? Elle lui a mis de l'autobronzant ?

J'ai la vision d'une fille, penchée sur lui, qui lui applique de l'autobronzant, en toute amitié, bien sûr.

Il prend le sac que j'ai posé à ses pieds en descendant du bus. L'air est moins humide et plus frais qu'à New York.

Je lui emboîte le pas.

— Tu as fait bon voyage ?

A part une crise de panique aux environs d'Albany...

— Très bon. J'ai lu tout le temps.

Je découvre la ville qui n'a vraiment rien de pittoresque. C'est plutôt moche et cafardeux. Une enfilade de petites boutiques, le petit restaurant collé à la station de bus — le commissariat — la poste — le magasin d'alimentation — la station-service — un bar au nom bien choisi de La bonne descente — de vieilles maisons.

Pas anciennes, genre rustique ou de style victorien, non, vieilles et branlantes, avec des volets de travers, et des marches irrégulières.

— Que lis-tu ?

— Le Voyage de Gulliver.

J'attends.

Vous vous demandez ce que j'attends ? Qu'il prenne un air ébahi et qu'il me regarde avec respect. Mais il se met à rire.

— Le Voyage de Gulliver ! Et pourquoi lis-tu ça ?

— Parce que j'ai décidé de profiter de l'été pour lire les livres que je n'avais jamais eu l'occasion de lire, les classiques.

En d'autres termes, je suis en train de lui suggérer que je passe l'été le plus ennuyeux qui soit, alors que lui prend du bon temps loin de la fournaise, à se faire tartiner de crèmes et de lotions en tout genre.

Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à mentir ? J'aurais pu dire que je m'étais plongée dans un best-seller, ou mieux, que j'étais tellement occupée que je n'avais pas une minute pour lire !

— C'est bien, Tracey. Je suis content que tu aies trouvé de quoi t'occuper.

Il ose dire qu'il est content que j'aie des occupations ! Et sur un ton ! Exactement la même intonation apitoyée qu'on a quand on s'adresse avec commisération à une femme qui vient de perdre son mari !

— Je suis plus qu'occupée, si tu savais ! J'ai un boulot de folie !

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu fais ?

Ça n'a pas l'air de le passionner, j'ai même l'impression qu'il m'écoute à moitié. Mais peu importe, je vais quand même le lui dire. Sauf, bien sûr, le passage concernant la boîte de chocolats, et celui de la canne à pêche... Nous dépassons le quartier des bureaux, nous longeons un lac bordé d'arbres, j'en suis au déodorant, j'en rajoute un peu sur mon rôle, comme si l'avenir de McMurray-White reposait sur mes épaules.

— J'ai proposé plusieurs choix à mon patron. J'attends sa décision.

— Moi, j'ai une bonne idée pour ton produit.

Je tombe dans le panneau, au lieu de valoriser mes propres idées, je lui demande aussitôt :



— C'est quoi ?

— « Maintien ».

Il a un ton tellement sûr de lui, tellement péremptoire, on dirait qu'il vient de jeter à la face du monde le nom du gagnant d'un grand jeu télévisé, comme dans **Survivor**.

— « Maintien », je répète en écho, tentant de prendre un air impressionné, ça me paraît super, je le retiens au cas où « Persist » ne marcherait pas.

A la réflexion, ce n'est pas mal. « Maintien ». Pourquoi pas ? Je continue à lui raconter mon emploi du temps de folie, tant à l'agence de pub que chez Milos, je ne m'appesantis pas trop sur ce sujet, de peur qu'on en vienne à prononcer le nom de Zoe, en revanche, j'en fais des tonnes sur tous mes week-ends de l'été, des Hamptons à Brookside, en passant par le mariage.

— Comment ça s'est passé ? Tu t'es bien amusée avec, euh, comment s'appelle-t-il déjà ?

— Buckley.

Lui au moins connaît ton nom et ne l'oublie pas. Lui, il m'a dit de l'appeler en PCV si j'avais besoin de lui parler. Lui, au moins...

— Oui, c'était sympa.

Je m'apprête à lui raconter quand il m'interrompt :

— Nous voici arrivés.

C'est donc ça le fameux Théâtre de la Vallée !

Devant moi, je découvre un groupe d'immeubles un peu en retrait de la route, et sur l'un d'eux, un panneau de bois peint à la main indique qu'effectivement, nous y sommes. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, peut-être à une maison toute de bois brut, quelque chose de typique ou alors à une maison des années 30 avec un dais très élégant protégeant des intempéries, un style, un genre plus... artiste. En tout cas pas à ce bloc en béton couleur de cendre, entouré par des espèces de cabanes de jardin, donnant sur un autre bloc en béton genre cité-dortoir.

J'aurais pu me sentir soulagée que ce ne soit pas justement un de ces endroits charmants auquel il aurait pensé plus tard avec nostalgie, mais non, ce qui me vient immédiatement à l'esprit, c'est qu'il a quitté New York, il m'a quittée, pour ça ! Devant le théâtre, un panneau d'affichage qui ressemble à ceux qui sont généralement installés devant les écoles ou les églises indique « A l'affiche : **Sunday in the ark With George** ».

— Regarde, quelqu'un a fait tomber le P de parc.

— Hein ?

— Le P. Il est parti.

Il grogne une vague réponse. Ça ne le fait pas rire du tout, il attrape mon sac et le jette sur son épaule. Je suis désolée qu'il soit si lourd. Il rumine de nouveau.

— Ça a l'air calme ici.

— Toujours le samedi. C'est notre jour de repos. Tout le monde s'occupe de ses affaires, on va à la laverie, ce genre de choses.

— J'espère que tu ne vas pas être obligé de porter des affaires sales toute la semaine à cause de moi ?

Je plaisante.

— Non, quelqu'un le fait pour moi.

— Il y a un service de ramassage à domicile ?

C'est rare de trouver ce genre de chose en dehors de New York !

— Non, ce n'est pas un service de laverie, c'est quelqu'un de la troupe, elle m'a dit que ça ne la dérangeait pas de laver mes affaires avec les siennes.

— Supersympa !

J'ai l'insupportable vision des caleçons de Will, étroitement emmêlés dans un sèche-linge avec les bretelles d'un soutien-gorge appartenant peut-être à Mademoiselle auto-bronzant.

— Le théâtre est là.

Il désigne le bâtiment qui ressemble moins à un HLM d'une cité-dortoir que les autres.

— Et là, c'est la maison de la troupe.

Nous montons quelques marches. Nous entrons dans une espèce de hall sombre, qui pourrait être le foyer si le lieu était plus accueillant. Je repère immédiatement cet horrible téléphone à pièces, juste à côté d'un panneau couvert de messages.

— C'est le tableau d'affichage.

Merci pour l'explication, j'aurais cru que c'était le distributeur de boissons !

— La direction nous laisse des messages, les coups de fil, les gens à rappeler, des trucs comme ça.

Bien sûr. J'encaisse difficilement. Le temps de digérer l'information, nous arrivons dans la salle de détente où deux filles à peine vêtues, en train de se faire mutuellement les ongles des pieds, nous regardent approcher depuis les sièges où elles sont vautrées.

— Salut, les mecs ! dit Will.

Les mecs en question ont des seins comme des obus qui ont du mal à ne pas déborder des minuscules soutiens-gorge attachés avec des liens si minces qu'on dirait des spaghettis. Leurs shorts sont si petits qu'au premier abord, on les prendrait pour des Bikini. Leur bronzage est si uniforme, avec quelques petites taches de rousseur aux endroits les plus stratégiques, qu'il est forcément artificiel. Apparemment, dans cette ville, je suis le seul visage pâle !

La prochaine fois, je raconterai que j'ai passé le week-end chez Kate, à la plage, et en cachette, je me tartinerai d'autobronzant.

— Salut, Wills, dit la brune, dont le nez a apparemment vraiment rencontré le soleil.

D'une couleur rose vif, il pèle.

Elle a dit Wills, avec un s. Comme elle aurait dit les Royals, en parlant de la famille royale d'Angleterre. Que je sache, Will n'a aucun lien avec le trône ! Mais que mon petit ami ait désormais un surnom aussi prétentieux que ridicule, n'est pas la seule couleur que je dois avaler.

Il vient tout de même de me dire que chacun peut laisser des messages sur le tableau d'affichage ! Comme, par exemple, des coups de fil arrivés de l'extérieur. Ça veut dire que ce fichu téléphone à pièces peut recevoir des appels.

Il m'a menti. Depuis le début, il savait que je pouvais l'appeler. Il a délibérément choisi de ne pas me donner le numéro. Je bous de rage. Mais je prends sur moi, et je suis plutôt fière de mon self-control quand d'une voix claire et sympathique, je dis bonjour aux deux princesses pédicurées auxquelles Will me présente. Aucune d'entre elles n'est Esme, j'oublie aussitôt leurs noms.

— C'est Tracey, dit-il sobrement.

En l'absence de l'habituel « ma petite amie, Tracey », je sens la rage monter encore d'un cran. Apparemment, comme pour Cocktails et petits fours, tout le monde ici ignore qu'il a une petite amie et que cette petite amie, c'est moi.

— C'est comment New York en ce moment ?

L'une d'elles m'interroge. Ça me calme un peu, ça veut dire qu'elles savent d'où je viens.

— Chaud.

— Ça ne m'étonne pas. Je ne peux pas croire que j'ai pu être assez conne pour y avoir passé l'été l'année dernière.

Celle qui parle se peint les ongles en bleu électrique, l'autre, en face d'elle, a les ongles rouge sang.

La conne, moi donc, lui répond :

— Ce n'est pas si mal que ça !

Ce à quoi Mademoiselle ongles rouges rétorque :

— Le souvenir que j'ai de mon dernier été à New York, c'est que je portais des sandales un jour où il pleuvait. J'ai marché dans une flaque, et après, je me suis retrouvée à l'hôpital avec une abominable infection.

Will tapote son épaule bronzée, je m'attends qu'il lui dise quelque chose du genre : « Sais-tu que les bottes c'est pratique quand il pleut ? »

Mais pas du tout. Il lui répond :

— Ça a dû être horrible !

— C'était très con.

— Comme je le disais, l'été en ville, c'est con, ajoute Mademoiselle bleu électrique en riant.

— Ouais, comme vous dites, c'est pour les cons.

Je n'ai pas pu m'en empêcher ! Le problème c'est que maintenant tout le monde me regarde d'un drôle d'air. Ouh là, j'ai dû avoir un ton un peu trop agressif. Trop tard pour faire marche arrière. Je sens leurs regards fixés sur moi, et je me rends compte, un peu tard, que mes ongles de pieds ne sont pas pédicurés. J'essaie de prendre un ton détaché, du genre : « c'était une bonne blague ! »

— Croyez-moi, c'est le dernier été que je passe à New York ! Bon, Will, tu me fais visiter le reste ?

En d'autres termes, fichons le camp d'ici, ou je les égorge !

Le regard que me jettent les deux chipies signifie que si elles avaient été à la place de Will, elles m'auraient laissée à l'arrêt du bus...

Nous arrivons dans la salle à manger, assez grande et meublée de tables rondes en métal avec un plateau imitation bois. Après, il y a une cuisine. A l'intérieur, une espèce de grand type maigre fait cuire quelque chose. Si je ne me trompe pas, il fait bouillir ses chaussettes. Apparemment il n'y a pas d'autre endroit où laver ses affaires.

— Tu fais encore ta soupe aux choux, Theodore ?

— Oh, je t'en prie, Will ! répond Theodore avec un mouvement du bras si maniéré, que je comprends qu'il ne doit pas vraiment gêner Will dans sa course aux faveurs d'Esme.

Cela dit, rien que son nom, sa boucle d'oreille en or et son T-shirt Barbra Streisand auraient pu me mettre sur la voie.

— Je te présente Tracey, ma petite amie.

Theodore pose sa cuillère, me tend une main molle, et me dit qu'il est ravi de faire ma connaissance. Je suis ravie moi aussi. Je prends note au passage que Will me présente comme sa petite amie, quand il est en face d'un garçon. Par contre, ce n'était pas le cas tout à l'heure avec les deux séductrices aux ongles peints.

En quittant la cuisine, Will m'explique brièvement que Theodore a des problèmes alimentaires et qu'il ne se nourrit que de soupe aux choux, ce qui empeste en permanence dans toute la maison. Bien entendu, Will, le délicat, ne supporte aucune odeur, même imaginaire. Quoi qu'il en soit, il est plus sage d'éviter de mentionner le fait que j'ai suivi le régime soupe aux choux pendant quelques jours.

Pour en revenir à sa façon de me présenter aux unes et aux autres, je constate qu'au fur et à mesure de notre visite, et selon les personnes rencontrées, il ne me présente pas comme sa petite

amie chaque fois que nous croisons un garçon. En fait, il ne le fait qu'une deuxième fois, et c'est encore un garçon qui a l'air d'être davantage intéressé par Will que par moi. Pour deux autres garçons, qui ont l'air d'être hétéros, et trois autres filles, je ne suis que Tracey. Chacun me salue poliment. J'en suis presque à me dire que je me raconte des histoires, jusqu'au moment où, en descendant l'escalier, je ne peux m'empêcher de lui demander d'une voix suave :

— Comment ça se fait que je n'aie pas encore rencontré Esme ?

Je vous jure que je ne vous raconte pas d'histoire, ma question le fait sursauter, il se reprend et répète d'un air innocent :

— Esme ?

— Oui ! On m'a tellement parlé d'elle que j'aurais bien voulu faire sa connaissance.

Bien entendu, je ne sais rien d'elle, mais juste à ce moment, les deux pédicurées arrivent dans l'entrée, elles ont apparemment entendu ma question et au regard qu'elles se lancent mutuellement, je comprends que j'ai vu juste. Will tourne autour d'Esme, ou plus...

— Elle est en ville, à la teinturerie, dit Will.

— Oh ! C'est elle qui lave ton linge ?

Je sens que ma voix frôle l'hystérie et qu'il suffit d'un rien pour que j'explose.

— Comment as-tu deviné ? dit-il d'un air faux cul.

— J'apprends la déduction en cours du soir.

— C'est dingue, ma colocataire aussi ! répond Miss ongles rouges.

Je lui jette un regard noir, elle ne le voit pas, elle fait un clin d'œil à Miss ongles bleus. Je m'apprête à les cataloguer comme lesbiennes, quand je comprends la signification de ce clin d'œil. Il veut dire : « Vite, on met les voiles, avant que le détective Tracey, qui a tout compris, ne fasse une scène d'anthologie à Will qui fait laver son petit linge par la belle Esme. »

Elles tournent les talons. Will m'annonce qu'il va m'emmener au bed & breakfast, avec une voiture qu'on lui a prêtée pour l'occasion.

Il attrape une clé accrochée au tableau d'affichage sous son nom, Wills, en toute simplicité. Wills. Qu'est-ce que ça signifie ? Ça commence à me porter sur les nerfs, surtout parce qu'apparemment ça ne le dérange pas. Je n'aurais jamais osé l'appeler comme ça. Au début de notre relation, je l'ai appelé Willy pour le taquiner. Il était en colère.

Je croyais qu'il faisait semblant, mais j'ai compris que ça le rendait dingue. Exactement comme moi en ce moment, avec cette histoire de téléphone, ce surnom ridicule, et bien sûr, Esme.

Ma nouvelle mission : repérer et supprimer Esme, le plus vite possible.

Il nous emmène, mon sac et moi, sur le parking, derrière la maison de la troupe. Nous montons dans une voiture verte. Je n'y connais rien en voitures, je sais seulement que celle-ci n'est ni une Mercedes, ni une BMW. Je suis aussi certaine que c'est la voiture d'un homme, ou d'une femme vraiment dégoûtante, qui, malgré le fait qu'elle doit être assez proche de Will pour lui avoir prêté sa voiture, ne doit pas être un danger entre lui et moi, du fait justement de sa saleté !

Il pince le nez, et brosse le siège d'un revers de main avant de s'asseoir, puis, avec une serviette en papier qu'il a prise dans la boîte à gants, il tente de nettoyer la crasse accumulée sur le pare-brise. L'étroite banquette arrière est recouverte de vêtements, de scripts, de paquets de cigarettes vides, et de restes de nourriture. Un briquet Bic est tombé par terre à mes pieds, et pour couronner le tout, il y a un cendrier débordant de mégots posé sur la plage avant. Je ne me gêne donc pas pour allumer une cigarette. Will me lance un regard outré.

— Tu pourrais éviter de fumer !

— Ici ? Enfin, Will, c'est Tabacmobile !

— Ma gorge, dit-il d'un air délicat. Je suis sur scène ce soir.

— Oh. Désolée.

J'écrase ma cigarette en pestant intérieurement. Puis, je demande :

— A propos, je ne t'ai même pas posé la question, c'était comment hier soir ?

— Ça s'est bien passé. Je voudrais justement m'arrêter en chemin, pour acheter le journal. Je voudrais lire les critiques.

Il se dirige parfaitement avec cette poubelle verte sur roues, sur des routes qui sont plutôt mal indiquées. Le long du lac, il me montre les différentes choses à voir. Je déteste le fait que cet endroit lui soit si familier et qu'il me soit tellement étranger. Il habite ici, et pas moi. Penser que, dans moins d'un mois, il sera de retour à New York ne rend pas les choses plus faciles, car j'ai besoin de vider l'abcès, de savoir ce qui s'est passé pendant notre séparation, et même avant, à New York.

Nous nous arrêtons devant un petit magasin d'alimentation bar-tabac. Depuis que je suis arrivée, c'est le premier endroit un peu pittoresque. J'achète trois paquets de cigarettes, une bouteille de thé glacé à la framboise, et le dernier numéro de **People** que je lirai pendant que Will se préparera pour la représentation de ce soir. Ça me changera du **Voyage de Gulliver**. Will achète un journal qui s'appelle le **Lakeside Ledger** et se plonge dans les pages spectacle dès que nous retournons à la voiture. J'ouvre ma bouteille et bois une gorgée pendant qu'il lit. Soudain je réalise que j'ai faim.

— Et si on allait manger un morceau quelque part ?

Il ne répond pas.

On doit manger de bonnes choses saines ici, c'est la campagne, il doit y avoir des légumes frais, des laitues du jardin, de bonnes tomates rouges bien mûres... Mon estomac gronde furieusement, le thé glacé ne lui suffit pas. Des frites avec des tonnes de sel, de vinaigre et de ketchup. Un double bacon cheeseburger, un milk-shake au choco...

— Will ?

J'ai la voix faible, j'ai trop faim !

— Chut !

Il est plongé dans sa lecture.

Bon, puisque c'est comme ça, je vais fumer une cigarette, ça me coupera l'appétit. Je sors de la voiture et j'en allume une. Pendant que je fume, sur ce parking caillouteux, en regardant autour de moi les bancs et les tables de bois dévolus au pique-nique des touristes, j'ai soudain la certitude que Will m'a trompée à cet endroit. J'en suis sûre, je l'imagine se promenant sous la lumière de la lune, au bord du lac, avec une autre fille que moi. Ma cigarette est terminée, Will est toujours assis dans la voiture, totalement silencieux.

— Tu dois avoir une critique d'enfer !

J'écrase le mégot sur le sol et je passe la tête par la fenêtre de la voiture.

Il a un air sinistre. La page du journal avec la critique du spectacle est froissée sur le sol, derrière son siège.

Apparemment, la critique n'est pas dithyrambique !

— Ça va ?

Il grogne.

— Qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Lis-le toi-même, dit-il en détournant la tête.

Je rentre dans la voiture et attrape le journal qui gît au milieu de serviettes en papier pleines de ketchup, et de mouchoirs tachés de rouge à lèvres.

« Will McCraw, une nouvelle recrue du Théâtre de la Vallée, joue le rôle de George avec un

manque d'énergie flagrant. »

Oups ! je comprends qu'il fasse la tête.

Je continue à lire en cherchant déjà quels mots de réconfort je vais bien pouvoir trouver.

« A cause de son jeu terne et sans envergure, il n'arrive pas à entrer dans la complexité de son personnage qui, comme on le sait, est un artiste passionné. Sa voix fluette n'a aucune portée, si bien que la plupart des spectateurs ne l'entendent pas. En revanche, l'éblouissante Esme Spencer est parfaite dans le rôle de l'enjôleuse Dot, qui tombe follement amoureuse d'un George obsédé par sa carrière. On a beaucoup applaudi sa superbe interprétation du fameux chant d'amour de Dot. Elle était tout aussi convaincante dans ses scènes romantiques, face à un Will McCraw au regard mort d'amour. »

Je ressens une décharge électrique, comme si quelqu'un avait jeté un sèche-cheveux dans mon bain.

« L'éblouissante Esme Spencer. »

Elle est l'héroïne de la pièce à ses côtés. Leurs étincelants duos d'amour étaient très convaincants !

« Non. Je ne dois pas ! »

J'entends bien la petite voix qui me met en garde. Ce que je vais faire maintenant est aussi risqué que de pousser la porte des toilettes réservées au personnel au Grand Hyatt Hôtel sur la 42<sup>e</sup> et Lex.

Je me tourne vers Will. Il ressemble enfin à cet artiste passionné, à ce personnage complexe ! Il serre ses bras contre sa poitrine, sa mâchoire est contractée et il regarde avec fureur, à travers le pare-brise crasseux.

Ça y est, il tient son rôle ! Un peu tard peut-être...

En tout cas, ce n'est sûrement pas le meilleur moment pour parler de nous deux. Mais je ne peux plus attendre. C'est devenu une nécessité pour moi de savoir, ça s'est fait petit à petit, depuis que je suis arrivée ici.

Non. J'ai commencé à m'en rendre compte l'autre jour, quand il m'a appelée en PCV. Non. C'était juste après son départ. Non...

Bon sang ! Ça dure depuis le début !

Je respire un bon coup.

— Will, je suis désolée pour toi. Mais ce n'est qu'une critique, et qu'est-ce qu'elle y connaît ? Mais tu vois, j'étais en train de penser à quelque chose qui me préoccupe. Je veux te poser une question, et je voudrais que tu me répondes le plus honnêtement possible.

Il n'a même pas cillé. Je ne sais pas s'il m'a entendue.

J'y vais.

— J'ai une impression étrange, peut-être que je me fais des idées — c'est sans doute mon imagination, ou mon sentiment d'insécurité —, mais je veux savoir... Will, est-ce que tu m'as trompée ?

Maintenant il réagit. Mieux, il a l'air furieux.

— Quoi ? Tu me demandes ça maintenant ?

Ma propre colère, si longtemps contrôlée et étouffée, explose à son tour. Ma voix — jusque-là maîtrisée — frise à présent le hurlement hystérique :

— Et peux-tu me dire à quel moment j'aurai le droit de te poser cette question ? Ça fait un mois que tu es parti, tu n'appelles jamais et là, ce n'est pas le bon moment ?

— Je n'appelle jamais ?

— Deux ou trois fois, en pleine nuit. Et tu crois que ça me suffit ? Tu n'es pas correct avec moi.

— Je ne suis pas correct ?

Il ricane.

— Parce que tirer sur une ambulance, tu trouves ça correct, toi ? Me faire ce genre de scène juste en ce moment !

— Je sais que ça tombe mal, et je t'assure que je suis navrée pour toi, mais, Will, c'est important...

— Tracey, en ce moment, dans ma vie, rien n'est plus important que cette critique ! Rien !

— Moi compris.

Il ne dit rien. Mais il me regarde droit dans les yeux et hoche la tête silencieusement.

— Emmène-moi au bed and breakfast.

Je sens que les larmes ne vont pas tarder. Il démarre. Mais il ne m'amène pas au bed and breakfast. Je sanglote sur mon siège, les yeux fermés, je ne réalise pas où nous sommes jusqu'à ce qu'il freine brutalement. J'ouvre les yeux : la station de bus !

Je le regarde, incrédule.

— Descends, dit-il d'une voix dégoûtée.

— Tu veux que je m'en aille ?

— On dirait bien, tu ne crois pas ?

— Will...

Mais que puis-je ajouter ?

Je n'ai plus rien à dire, plus rien à faire, simplement, m'en aller.

Il pleut quand le bus arrive à New York. Un orage avec des éclairs, d'assourdissants coups de tonnerre et une pluie torrentielle. Je descends dans les bas-fonds de Port Authority pour prendre le métro, dans cet univers froid, humide et malodorant, serrée au milieu des autres passagers, abruti par le bruit des annonces indistinctes faites par le conducteur de la rame. Mais plutôt que de partager mes larmes et d'imposer mon volumineux bagage à cette foule grouillante et fétide, je fais demi-tour sans même réfléchir. Je ne m'aperçois du temps qu'il fait qu'après avoir passé le premier bloc d'immeubles. Toute ma conscience s'est repliée sur les « j'aurais dû — j'aurais pu — j'aurais voulu » qui tournoient sans relâche dans mon esprit. Je m'accable d'affreux reproches, tout en marchant aveuglément droit devant moi, mon sac sur l'épaule, en tirant vainement sur une cigarette que je finis par jeter car elle est trempée.

Quand j'atteins le coin de la 42<sup>e</sup> et de la 7<sup>e</sup>, je réalise enfin que le temps est vraiment épouvantable. On dirait l'Apocalypse : il tombe des trombes d'eau, les caniveaux débordent. Après la chaleur de la journée, les trottoirs brûlants soudainement arrosés dégagent des nuages de vapeur, et ce dans une cacophonie incroyable, car il y a un embouteillage monstre dans les rues à moitié inondées. La pluie qui s'est abattue sur la ville me trempe de la tête aux pieds, elle se mêle aux larmes qui dégoulinent depuis bientôt trois heures. J'ai tellement mal à la tête que j'ai l'impression qu'elle va éclater, je sens battre la migraine au fond de mes yeux, et mes joues sont à vif à cause du sel des larmes.

Je fais une pause au coin de la rue et je pose mon sac à mes pieds, au milieu d'une immonde flaque d'eau polluée brune et tiède, qui gicle sur mes pieds chaussés de sandales d'été, et arrose mes chevilles par la même occasion.

Voilà. J'ai touché le fond. Ça ne pourrait pas être pire. Je me contrefiche de ce qui pourra m'arriver maintenant. Si un taxi surfe sur une flaque et me rentre dedans, ce sera un soulagement.

Parce que Will m'a renvoyée. Parce que Will me hait. Parce qu'il n'y a aucun moyen de revenir en arrière après ce qui s'est passé entre nous. Et le problème c'est que...

Il y a deux problèmes en fait.

Le premier, je m'en rends compte, c'est que c'était inévitable.

Le second, c'est qu'il me manque toujours. Il me manque même tellement, que pendant une seconde d'égarement, je me sens prête à faire demi-tour vers Port Authority, à attraper le premier bus pour le nord, et à tout mettre à plat avec lui. Pour la énième fois depuis que je l'ai quitté, j'essuie mes yeux mouillés d'un revers de main, ce qui a pour effet d'ajouter sur mon poignet de nouvelles traces noires de Rimmel et d'eye-liner.



D'accord.

Quelque part, au fond de moi, il reste un petit espace de conscience qui n'est pas ravagé par l'hystérie et le chagrin, et dans cet infime espace, j'ai la certitude que retourner à North Mannfield pour reconquérir l'amour de Will n'est pas une très bonne idée. C'est même, sans doute, la dernière chose à faire. En réalité, l'urgence immédiate, c'est une nouvelle cigarette.

Une nouvelle cigarette... et un alcool fort.

... et un endroit où me réfugier...

... et une épaule pour pleurer...

... et cinq anneaux d'or.

Oh non ! Comme si les paroles de cette chanson de Noël de mon enfance pouvaient me reconforter... Au contraire, c'est plutôt cruel.

Cinq anneaux d'or. Un seul suffirait à mon bonheur. Mais la probabilité que Will m'en offre un est proche de zéro !

« Tu le savais, Tracey ! Tu l'as toujours su ! Reconnais-le ! », me dit une petite voix, alors que je continue à marcher vers les quartiers résidentiels.

Peut-être que tout n'est pas fini. Peut-être que je suis à un carrefour. Il est sans doute temps de faire un choix.

J'ai pris ma décision.

En plus d'une nouvelle cigarette, d'un alcool fort, d'un endroit où me réfugier, d'une épaule sur laquelle pleurer, et d'un anneau d'or, j'ai besoin de :

Buckley O'Hanlon.

Même si Kate ou Raphaël avaient été libres ce week-end, ce qui n'est plus le cas depuis que Billy et Wade font partie du paysage, je ne me sentirais pas d'attaque pour entendre des : « Je te l'avais bien dit », « Tu seras beaucoup mieux sans lui », ou encore : « Dis-moi, ce mascara n'était pas censé être waterproof ? »

Buckley saura me reconforter sans me poser trop de questions, et sans me souler de conseils. A la différence de Kate, il ne fera pas les questions et les réponses. Il écoutera, calmement, comme tous les hommes savent le faire, à part Raphaël bien sûr. Buckley me laissera fumer, boire et pleurer, ça me fera du bien et je sais que quand je me sentirai mieux, il n'aura pas un air gêné. J'en ai la certitude, même si on n'est amis que depuis un mois.

Ce n'est qu'au pied de son immeuble que je me dis que j'aurais peut-être dû le prévenir de mon arrivée. J'appuie sur le bouton de l'Interphone en face de son nom, et j'attends. Sa voix me parvient ou plutôt, une espèce de grognement indistinct. Est-il de mauvaise humeur, ou sa voix est-elle déformée par la machine ?

— C'est moi, Tracey.

Il déverrouille la porte.

Je traverse le vestibule mal éclairé et monte les trois étages jusqu'à chez lui. Sur le palier du deuxième, l'odeur est insupportable. A vue de nez, le locataire fait le régime soupe aux choux. Dans un immeuble comme celui de Will, on est rarement incommodé par la cuisine de ses voisins. Mais l'appartement de Buckley est à peine mieux que le mien, et comme ici, quand je rentre chez moi, je devine, rien qu'à l'odeur, ce que mes voisins vont manger pour leur dîner. Quand j'arrive enfin à l'étage de Buckley, il m'attend sur le pas de la porte. Il a un air tout chiffonné dans son caleçon et son T-shirt, et il a une barbe naissante.

— Tracey ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu as une nouvelle crise d'angoisse ?

Je secoue la tête. Bizarrement, je n'en ai pas. Je n'en ai même pas eu dans le bus du retour, et je m'empresse d'oublier cette idée, de peur que le fait d'y penser puisse en faire naître une soudainement.

— Ça va ? Mon Dieu, regarde dans quel état tu es ! On dirait que tu es tombée dans l'East River !

J'entre chez lui, j'ouvre la bouche pour tout lui raconter et je m'effondre en pleurs dans ses bras.

Cinq minutes plus tard, assise sur son canapé, je lui ai tout débballé. Je suis enroulée dans une couverture, un Jack Daniels avec glace dans une main, et une cigarette dans l'autre.

— Je savais bien qu'en venant ici, tu m'aiderais, dis-je en renflant. Je ne savais pas quoi faire d'autre.

— Je suis content que tu sois venue, dit-il en s'asseyant à côté de moi, avec la bouteille de bière qu'il avait entamée avant mon arrivée. Je dois t'avouer que je m'attendais à quelque chose de ce genre.

— C'est vrai ?

Il hoche la tête. J'aspire une longue bouffée de cigarette.

— Comment pouvais-tu prévoir ça alors que tu ne connais même pas Will ?

— Je crois que j'en sais suffisamment sur lui, d'après ce que tu m'as raconté et aussi parce qu'il est dans le show-biz. Ce genre de truc, ça ne marche jamais. Regarde Bruce et Demi, Alec et Kim, Tom et Nicole. Un vrai fiasco.

— Mais enfin, Will n'est pas un acteur de cinéma ! Il participe seulement à un malheureux petit festival de théâtre. Ça n'aurait jamais dû se passer comme ça !

Et j'éclate de nouveau en sanglots. Buckley me tapote le dos avec une série de « allons, allons », tout à fait réconfortants, et je me sens tout de suite beaucoup mieux.

Jusqu'à ce que le téléphone sonne. Jusqu'à ce qu'il réponde et que je comprenne qu'il parle à Sonja. Il s'éloigne avec le téléphone et baisse le ton, mais j'en entends suffisamment pour comprendre qu'il est en train de lui donner rendez-vous. Je suis égoïste et jalouse mais pas assez pour interrompre leur conversation. Quand il a raccroché, je lui demande qui c'était d'un air innocent.

— Sonja.

— Elle est à la plage ?

J'ai un peu l'espoir de m'être trompée, ils ne se vont peut-être pas se voir.

— Non, elle est rentrée plus tôt à cause du temps, on annonce de la pluie demain aussi toute la journée.

— Tu avais prévu de sortir avec elle ce soir ?

— Nous avions prévu, mais j'ai annulé, ce n'est pas grave, nous avons seulement décidé d'aller au cinéma.

— Voir quoi ?

— La Mort.com.

— Oh !

D'après tous les magazines, demander de l'aide à un homme quand on se sent mal, c'est lui faire une faveur ! Logiquement, Buckley doit donc se sentir flatté et heureux que je lui fasse confiance à ce point. Très hypocritement, je lui suggère de maintenir son rendez-vous avec Sonja.

— Nous sortirons demain, ne t'inquiète pas. De toute façon, le temps est vraiment trop affreux pour sortir ce soir, et il est hors de question que je te laisse toute seule dans cet état.

— C'est vrai ?

— Oui. Je suis quelqu'un de bien, tu sais, j'ai des principes.

— Toi, tu es quelqu'un de bien. Je croyais que Will aussi, mais...

Après tout, est-ce que c'est bien vrai ? Est-ce que je croyais vraiment que Will était un type bien ? Il est tellement égocentrique, distant et... prétentieux !

— Je sais bien que nous allons devoir rompre, dis-je en attrapant un autre mouchoir en papier de la boîte que Buckley a posée obligeamment à ma portée sur le futon. Ce que je ne comprends pas, c'est que je me sente encore en état de choc, alors que ça s'est passé il y a un moment maintenant.

— Parce que même quand on s'y attend, ça fait mal. Mais c'est une souffrance salutaire, un peu comme un entraînement. Quand tu fais de la gym, tu souffres mais en même temps tes muscles s'endurcissent.

Je lui jette un regard dubitatif.

Il insiste.

— C'est comme ça, tu as l'impression que c'est la fin du monde, et tu vas te sentir mal encore un certain temps, mais à la longue, tu vas réaliser que c'était la meilleure chose qui pouvait t'arriver, Tracey.

Je ne réponds pas. Je suis sûre qu'il a tort.

— Un jour tu seras heureuse que Will t'ait laissée tomber. Tu le remercieras.

— De m'avoir laissée tomber ?

— Oui.

— Je ne voudrais pas te faire de peine, Buckley, mais si c'est toute l'aide que tu peux m'apporter, c'est nul. Je me permets de te le faire remarquer au cas où tu croirais que ce genre de réflexion pourrait me faire du bien.

— Tracey, crois-moi, je suis sérieux.

Il approche son visage tout contre le mien, et me regarde droit dans les yeux.

— Tu arriveras à surmonter ce mauvais moment. J'en suis sûr. C'est ce qui pouvait t'arriver de mieux !

— C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux ?

De rage, j'attrape un oreiller et le lui envoie au visage.

— Je suis venue directement ici, parce que j'étais persuadée que de tous mes amis, tu étais le seul qui me laisserait pleurer sans y aller de ses conseils à la noix.

— Bon, je la ferme et je te laisse pleurer.

Il installe l'oreiller derrière sa tête, s'allonge et prend la télécommande de la télévision.

— Ça ne t'ennuie pas si nous regardons la télé pendant que tu pleures ? J'ai passé ma journée derrière l'écran de mon ordinateur pour écrire un texte, et maintenant j'ai envie de m'abrutir avec un programme débile.

Roulée en boule sur le lit à côté de lui, je pleure alors qu'il regarde **Battle Bots**. Parfois, j'arrête de pleurer. Il m'arrive même de rire avec lui. Et tandis que le Jack Daniels fait son effet, je me surprends à m'imaginer sortant avec lui. Pendant une pause de pub, il se tourne vers moi.

— Tu te sens mieux ?

— Un peu. Je ferais mieux de rentrer maintenant.

— Tu n'es pas obligée, Tracey. Tu peux dormir ici si tu veux.

— Non, c'est sympa.

— Je t'assure, tu peux rester.

— Si je reste, tu vas devoir me faire une place dans ton gobelet à brosse à dents.

— Pas de problème, j'ai encore de la place pour quatre.

— Et Sonja ?

Il me lance un regard étonné.

— Quoi, Sonja ?

Je me mords la lèvre mentalement. La ferme, Tracey ! Mais, c'est sans doute l'effet du whisky, j'insiste :

— C'est ta nouvelle petite amie ?

— Pas pour l'instant. Pas encore.

Horreur.

En face de moi, Buckley, qui envisage de choisir une nouvelle petite amie après quelques soirées en tête à tête, de l'autre côté, Will, qui après être sorti trois ans avec moi, ne me présente toujours pas comme sa petite amie !

— C'est super, Buckley.

— Qu'est-ce qui est super ? Qu'elle ne soit pas ma petite amie ?

— Non, non, je ne veux pas dire ça ! Je pense que c'est vraiment super que tu aies retrouvé quelqu'un après avoir vécu un échec sentimental.

— C'est exactement ce que j'essaie de te faire comprendre, Tracey, ta rupture avec Will est une bonne chose.

— Mais nous n'avons pas vraiment rompu, il m'a seulement demandé de partir. Alors, je suis partie.

— Alors tu considères que tu sors toujours avec lui ?

— Jusqu'à ce que la rupture soit officielle, oui.

Je suis persuadée que ce n'est qu'une question d'heures, maintenant, la rupture doit être enregistrée sur mon répondeur à la maison, je suppose. C'est pourquoi je ferais mieux de rester là ce soir comme il me l'a proposé. C'est mieux que d'être toute seule.

Tout vaut mieux que d'être seule. C'est ce que j'ai toujours cru.

Mais je commence sérieusement à me poser des questions.

Août succède à juillet. A chaque jour qui passe, le temps devient encore plus chaud et humide. En ville, la foule des touristes grossit, les rues sont de plus en plus sales et puantes.

Kate a un nouveau colocataire : Billy. Ils sont fous d'amour. Raphaël s'est installé avec Wade, ils sont mordus eux aussi.

Buckley sort souvent avec Sonja, je ne veux surtout pas savoir s'ils sont ensemble, et de toute façon, il ne m'en parle pas.

Brenda est revenue de sa lune de miel resplendissante. Latisha, tout aussi radieuse, a rencontré un facteur, père célibataire, superbaraqué, qui adore les Yankees, et elle a définitivement envoyé Anton se faire voir ailleurs. Yvonne, au comble du bonheur, envisage de se marier avec Thor pour qu'il puisse vivre aux Etats-Unis. Cette pauvre Mary Beth et Vinnie, son mari volage, ont entamé une thérapie de couple. Ils parlent de se remettre ensemble.

Quant à moi...

J'ai perdu deux kilos. Je n'ai pas envie de faire du shopping, mais juste parce que je peux enfin rentrer dans un jean, je viens de m'en offrir un, une taille 38 ! Je le mettrai quand il fera froid. Je le porterai avec une chemise rentrée dedans, et pas par-dessus, parce que maintenant je peux le faire.

Je continue à lire l'assomant *Voyage de Gulliver*.

Je lutte contre les crises d'angoisse qui continuent d'empoisonner mon existence. Mais je ne veux toujours pas appeler le psy dont Buckley m'a parlé et qu'il me conseille toujours de consulter.

J'ai ouvert un plan d'épargne et je dépose de l'argent chaque fois que je travaille pour Milos. J'accomplis régulièrement les courses personnelles de Jake, ce dernier m'a dit récemment que le nouveau déodorant, vous savez, celui qui tient toute la semaine, va s'appeler « Toute la semaine ».

Il fallait y penser ! En tout cas, c'est ce qu'ils ont choisi.

Toutes ces bonnes nouvelles devraient me donner la pêche. Sauf que ce n'est pas ça que j'attends.

Will ne m'a pas appelée. Pas une fois. De tous les scénarios que j'avais envisagés, c'est le moins agréable et même le pire.

C'est terrible. Ce silence. Ça me tue. Et je ne peux rien y faire. Rien. Je ne peux qu'attendre.

Attendre.

Attendre.

Le lendemain de la fête du Travail, le mardi soir, il fait plus de trente degrés. Nous vivons une vraie canicule. Je tuerais quelqu'un pour avoir un appartement équipé de l'air conditionné. J'ai même prélevé de l'argent sur mon compte d'épargne pour acheter un climatiseur, peine perdue, les magasins sont en rupture de stock. Me voilà, après un dîner frugal composé de brocolis vapeur et de fromage fondu allégé imitation cheddar, assise sur mon futon en face de mon ventilateur inutile puisqu'il brasse de l'air chaud. Trempée de sueur, je mange mon dessert, un tout nouveau yaourt au citron, allégé bien sûr, lui aussi, et qui n'est pas aussi « savoureux » que la pub le promet.

Je suis en train d'essayer de lire *Le Voyage de Gulliver*, tout en regardant une de ces émissions sur Hollywood, où tout le monde couche avec tout le monde. Ça me fait penser à Will. De toute façon, tout me fait penser à lui en ce moment.

Le téléphone sonne. Tout me fait penser à Will, sauf la sonnerie du téléphone. Je dis ça, parce qu'à ce moment précis, je suis très loin de penser que ça pourrait être lui.

Je baisse le son du téléphone, et mets un marque-page dans *Gulliver*, je me demande si j'arriverai un jour à aller au-delà de l'attaque du géant par une armée de Lilliputiens.

Je décroche.

— Salut, dis-je en enlevant une goutte de transpiration qui me coule sur le nez.

A l'autre bout de la ligne, il y a un silence.

C'est sans doute encore un de ces appels électroniques d'une société de vente par téléphone. Ma mauvaise humeur monte encore d'un cran. Mais la voix que j'entends n'appartient pas à un ordinateur.

C'est celle de Will. Il dit mon nom. D'une voix incrédule, je dis le sien. C'est de nouveau son tour de parler.

— Désolé, je n'ai pas appelé.

Je vous jure que c'est exactement ce qu'il dit. Rien d'autre. Après trois ans ensemble et un été chacun de son côté... Après de brèves retrouvailles qui se sont mal terminées, lui m'ordonnant de remonter dans mon bus, et de retourner d'où je venais... Après avoir refusé de me passer le classique coup de téléphone de rupture, mettant fin officiellement à notre histoire...

Voilà tout ce qu'il trouve à dire.

— Tu t'excuses de ne pas avoir appelé plus tôt ?

— On doit parler.

Est-ce qu'il parle sérieusement ? Je m'apprête à lui dire ce que je pense, mais il ne m'en laisse pas le temps.

— Je suis rentré cette nuit, peux-tu venir me voir pour que nous discussions ?

— Maintenant ?

— Non, demain.

— Je travaille, dis-je sur le ton acide généralement réservé aux comédiens égocentriques qui n'ont absolument pas conscience que les gens normaux travaillent de heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, et qui abandonnent leur petite amie alors qu'eux prennent du bon temps pendant leur festival théâtral de l'été.

— Alors demain soir, hein ?

Non. Pas demain soir. Jamais plus. C'est trop tard.

Voilà ce que j'aurais dû lui dire. Et voilà ce que j'ai répondu :

— D'accord.

— Peux-tu venir à 7 heures ?

— D'accord.

Je me suis encore fait piéger.

— Parfait.

Il pousse un profond soupir, ce qui veut dire qu'il a apparemment retenu sa respiration tout le temps qu'a duré notre conversation. Cela devrait me faire plaisir, sauf que j'en ai fait autant. Je n'ai pas respiré depuis que j'ai décroché. En fait, je n'ai pas respiré depuis que j'ai quitté North Mannfield, il y a six semaines.

— Bon, à demain.

Je raccroche. Je respire. J'allume une cigarette. Je compose le numéro de Buckley.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il a l'air étonné, nous nous sommes parlé il y a moins d'une demi-heure, comme tous les soirs, selon une sorte de rituel.

— Will vient d'appeler. Il m'attend demain soir chez lui pour que nous parlions.

— J'espère que tu l'as envoyé se faire voir ailleurs ?

— Oui.

Pause.

— Tu ne l'as pas fait, n'est-ce pas ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que je serais là à 7 heures.

— Tracey...

— Je vais le quitter, Buckley. Mais je veux le lui dire en face.

— Tracey...

— Quoi ? Tu crois que c'est lui qui va me plaquer ?

— Non, je crois qu'il va essayer de te récupérer.

— Oh, je t'en prie !

J'ai un rire incrédule et amer. Mais tout au fond de moi, dans le désert glacé de mon cœur, quelque chose brille de nouveau, quelque chose qui ressemble à de l'espoir. Buckley croit qu'il y a de l'espoir.

— S'il te demande de lui donner une deuxième chance, résiste, et dis-lui à quel point il t'a fait du mal. Ne retombe pas dans le panneau, Tracey. D'accord ?

— Ne t'inquiète pas, je résisterai.

— C'est sûr ?

— Je te le promets. Tu peux avoir confiance en moi !

Le problème, c'est que c'est moi qui n'ai pas confiance en moi-même ! Si Will me demande pardon, je ne sais pas si j'aurai le courage de lui résister... S'il me promet de changer ?

— Et s'il te promet qu'il va changer, ne le crois pas. D'accord ?

Ma parole, on dirait que Buckley lit dans mes pensées !

— D'accord.

— Parce que personne ne change jamais, au fond.

— C'est vrai.

Sauf Will, peut-être... Et puis, finalement, comment peut-il être aussi sûr que les gens ne changent jamais ? Moi, par exemple, j'ai bien changé ! J'ai maigri, j'ai mis de l'argent de côté, j'ai vidé mes placards, je me suis plongée dans la littérature pour me cultiver.

Cela dit, je dois être honnête, je sais qu'au fond, je suis toujours la même personne.

Je me sens toujours aussi peu sûre de moi qu'avant. Et j'ai toujours aussi peur. Peur de quoi, bon sang !

Peur d'être seule. C'est de la solitude que j'ai peur.

— Tracey ?

— Oui ?

— Tu rêves ? Où étais-tu ?

— Je suis là.

— Avoue que tu étais en train de rêver à tes retrouvailles avec Will.

— Non !

Je pousse un cri de protestation, comme s'il venait de me suggérer de me jeter du haut de l'Empire State Building.

— Je te demande de venir directement ici après avoir vu Will demain soir.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux t'entendre me dire, les yeux dans les yeux, que tout est fini entre vous, que c'est toi qui l'as plaqué et que c'est définitif. Je pense que si tu sais que tu dois venir me le dire, tu tiendras bon durant toute votre conversation.

C'est ce qu'il croit, mais moi je sais qu'il suffit que je sois près de Will, pour que...

— D'accord, je viendrai directement chez toi en sortant de chez lui.

— A quelle heure tu dois y aller ?

— 7 heures.

— Je t'attends à 7 h 30.

— A 7 h 30 ! Mais c'est trop tôt !

— A ton avis, ça doit prendre combien de temps pour plaquer quelqu'un qui habite à deux ou trois blocs d'ici ?

— J'arriverai quand j'arriverai. Un point c'est tout !

— Bon, je t'attendrai. Ecoute-moi, aie confiance en toi, je sais que tu peux le faire, tu en as la force !

Il a sans doute raison, je peux le faire, pour Buckley, pour moi aussi, mais avant de rompre, je voudrais avoir une espèce d'assurance anti-solitude, quelque chose qui me rassurerait, qui me garantirait que je retrouverai quelqu'un après ma rupture avec Will, car j'ai peur de rester célibataire toute ma vie. Ce serait plus facile si j'étais sûre de rencontrer quelqu'un de vraiment bien, avec qui je me marierais, nous aurions beaucoup d'enfants, et nous vivrions heureux jusqu'à la fin des temps...

Si j'étais sûre de tout ça, je pourrais rompre avec Will.



— Un jour, tu te remercieras d'avoir pris cette décision, Tracey.

— Je te remercie déjà, Buckley, tu es un véritable ami pour moi.

— Ce n'est pas moi que tu dois remercier, c'est Will. Remercie-le d'être un con et de te rendre ta liberté.

Buckley me dit et me répète la même chose depuis le début de notre conversation, qu'en se comportant de cette manière avec moi, Will, finalement, me rend le plus grand des services. Il faudrait que j'arrive à m'en convaincre !

— Je vais te laisser, je voudrais avoir une bonne nuit de sommeil pour être belle demain.

— Tracey !

Il a un ton menaçant...

— C'est juste pour qu'il regrette ce qu'il va perdre.

— Les gens comme lui ne savent jamais ce qu'ils perdent, en tout cas pas sur le moment, et parfois même jamais.

— C'est con pour eux.

— C'est vrai, mais réfléchis à une chose, Tracey, il y a sur la Terre des tas de gens très différents de Will, et si tu es de nouveau libre, un jour ou l'autre tu vas en rencontrer un.

— Tu me le promets ?

— J'en suis sûr.

— Parce que je ne veux pas rester toute seule.

— Tu ne resteras pas seule, pas toute ta vie.

J'aurais préféré qu'il soit plus catégorique, sa réponse suggère que je pourrais rester seule au moins quelque temps, et ça, il n'en est pas question...

Une idée saugrenue me traverse l'esprit, peut-être que demain après avoir rompu avec Will, je tomberai amoureuse de Buckley. Après tout, on ne sait jamais. Je suis donc bien décidée à aller chez Will demain, l'esprit ouvert à toute opportunité. J'écouterai ce qu'il a à me dire. Et si ça ne me plaît pas, je le plaque.

Par contre, si ça me plaît... Eh bien, comme je disais : on ne sait jamais.

Le lendemain, je profite de l'heure du déjeuner pour renouveler ma garde-robe chez Bloomingdale. Un body en satin et dentelle, très moulant. Une minirobe d'été noire de chez Tahari — qui même en solde reste une folie — mais elle me rend encore plus mince que je ne le suis, et ça, ça n'a pas de prix !

Des sandales noires à hauts talons, qui me font les jambes plus fines et plus longues. Je sais, j'ai encore acheté du noir. Qu'est-ce que vous croyez ? Le noir amincit.

Je reconnais que j'ai un peu hésité devant l'étalage de petits pulls aux couleurs éclatantes qui ont envahi les rayons, comme Raphaël l'avait prédit. De toute façon, il fait beaucoup trop chaud pour porter ça. Je ne suis pas encore tout à fait prête, dans ma tête, pour passer à la couleur.

De retour au bureau, je passe mon après-midi à bosser comme une folle pour préparer la présentation que Jake doit faire demain à Chicago. Il s'envole ce soir à 6 heures de l'aéroport de La Guardia, ça veut dire qu'il n'y a aucun risque que je quitte le bureau tard ce soir. Peu après 5 heures, Latisha passe une tête,

— J'y vais, Tracey, bonne chance pour ce soir.

— Merci, j'en ai besoin.

— Sois forte.

— Ne t'inquiète pas.

Brenda arrive derrière elle, elle a une paire de tennis aux pieds, son énorme sac sur l'épaule et son Walkman,

— Je suis partie, j'ai promis à Paulie que je lui faisais des crabes farcis ce soir.

Des crabes farcis ! Ça fait combien de temps que je n'en ai pas mangé ? A cette évocation, mon estomac se met à gargouiller. Je n'ai pas déjeuné, et ce matin, je n'ai rien mangé non plus pour le petit déjeuner, je veux paraître le plus mince possible dans ma petite robe moulante.

— N'oublie pas, Tracey, s'il essaie de te faire revenir sur ta décision, tiens bon, repense à tout ce qu'il t'a fait endurer !

— Je n'oublie pas.

Je fais cette promesse à Brenda avec toute la solennité nécessaire.

J'entends un petit pchitt annonçant le vaporisateur de Binaca, et tout de suite après, la choucroute couleur framboise qui surmonte le visage d'Yvonne apparaît entre nos deux bureaux.

— Quelle que soit la manière, surtout, plaque ce con !

— C'est prévu !

Je les regarde toutes les trois, apparemment, aucune d'entre elles ne me croit capable de rompre

avec Will,

— Mais je vous le jure ! C'est décidé, ce soir, je le plaque !

— Ne crois pas que ce soit si facile que ça, quand j'ai plaqué Anton, il s'est accroché et m'a suppliée à genoux de le reprendre !

— Ça ne risque pas de m'arriver, demain, quand j'arriverai ici, je serai une femme libre.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire jusqu'à l'heure de ton rendez-vous avec lui ? me demande Brenda en regardant sa montre.

— Je vais aux toilettes et je me fais belle.

J'ouvre alors le placard de mon bureau et je leur montre mon sac de maquillage et les bigoudis chauffants que j'ai apportés de chez moi ce matin. Elles me souhaitent bonne chance, m'embrassent et s'en vont. J'investis les toilettes pour dames, avec tous mes sacs, et les nouveaux vêtements achetés à midi. Environ une heure plus tard, je suis de retour à mon bureau, ayant pleinement conscience que je n'ai jamais été aussi jolie et à mon avantage qu'à ce moment.

— Tracey ? Ah, tu es là, je me doutais que tu n'étais pas encore partie, j'avais vu ton sac accroché derrière la porte.

— Jake ?

Je me retourne, il a l'air impatient.

— Je croyais que tu étais déjà à l'aéroport.

— J'ai changé mon billet. Je pars demain matin.

Il passe machinalement sa main sur ses cheveux dégarnis.

— On a du boulot.

Je sens comme un coup dans mon estomac.

— Comment ça ?

— On doit refaire ma présentation en entier, tout revoir sous un autre angle.

— Maintenant ?

Il hoche la tête d'un air sévère et jette un bloc de feuillets rédigés à la main sur mon bureau.

— Voilà, c'est le début. Commence à taper.

Commence à taper ? La manière dont il dit ça me fait bouillir. Mais c'est plus que ça. Ce que je ne supporte pas, c'est qu'il me demande de faire ce que lui-même sait faire parfaitement tout seul. De toutes les assistantes, je suis celle qui fait le plus de travail de secrétariat. Au bureau, les autres patrons utilisent leurs propres ordinateurs et tapent eux-mêmes leurs rapports.

Tous, sauf Jake.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je réfléchis.

— Ce n'est pas le moment, tu perds du temps, tu ferais mieux de t'y mettre tout de suite, la nuit va être longue, nous avons beaucoup de travail.

Sa contravention à faire sauter. Sa canne à pêche. Monique. La boîte de chocolats.

— Bon sang ! Qu'est-ce que tu attends ! dit-il sur un ton cassant.

— Je ne peux pas rester.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— J'ai un rendez-vous ce soir. Je ne peux pas travailler tard.

— Tu n'as pas le choix. J'ai besoin de toi, tu dois taper ces documents.

— Tu peux le faire toi-même, Jake.

— Ce n'est pas mon travail, Tracey, c'est le tien.

— Ce n'est plus le mien. Je démissionne.

— Tu démissionnes ?

Je ne lui réponds même pas. Je sors du bureau avec toutes mes affaires. Une fois dehors, dans la chaleur de la rue, je me retrouve noyée dans la foule des employés de bureau et des banlieusards qui se dépêchent pour attraper leur train ou leur métro.

J'ai démissionné ! Je me sens gonflée à bloc. Libre.

Je m'inquiéterai plus tard. Pour l'instant, je veux profiter de mon heure de liberté avant mon rendez-vous avec Will. Si je marche, avec cette chaleur, je serai trempée de sueur en arrivant chez lui. Je vais sans doute mettre une heure avant de trouver un taxi, mais, coup de chance inespéré, j'en trouve un immédiatement. Cinq minutes plus tard, il me dépose à deux pas de l'immeuble de Will.

Et maintenant... Ce serait simple de monter chez lui directement, même si je suis en avance, je pourrais me rafraîchir dans son appartement climatisé. Je pourrais aussi me rafraîchir dans ce petit pub que je vois là, et profiter de mon avance pour boire un verre et fumer une ou deux cigarettes pour me calmer.

Je choisis la deuxième option. Les cigarettes et le verre de pinot calment en effet mes nerfs.

Sur un estomac vide, le pinot a aussi un effet, comment dire, un peu grisant... Deux mecs très mignons, venus boire un pot à la sortie du bureau, me draguent gentiment. Ils me proposent de prendre un autre verre avec eux, mais j'ai la présence d'esprit de refuser. Après tout, quand j'aurai plaqué Will, j'aurai des milliers d'occasions de boire un verre avec tous les mecs mignons que je croiserai.

Je fais la méthode Coué. J'y crois. Enfin presque.

Finalement, peut-être que je ne finirai pas toute seule, c'est ce que je me répète en quittant le bar, juste à l'heure de mon rendez-vous avec Will. J'allume une cigarette, je sais qu'une fois chez lui, je ne pourrai plus fumer. J'ai ma jolie minirobe noire, avec mes nouvelles sandales à hauts talons, et des lunettes noires. Tous les hommes que je croise se retournent sur mon passage. Des ouvriers me déshabillent du regard.

Je suis sûre que dès que Will aura posé les yeux sur la nouvelle Tracey, la balle sera dans mon camp. A moi de jouer !

Si je veux le plaquer, je le plaque. En revanche, si je veux le faire craquer... Le problème, c'est que Buckley va me tuer, si je remets ça avec Will.

Et toutes mes copines aussi. Cela dit, je ne suis pas obligée de remettre ça vraiment. On peut seulement ressortir ensemble pour quelque temps.

Pour une nuit.

En fait c'est ça, je voudrais qu'il me voie comme ces types dans la rue, avec le même regard. Après trois ans de complexes, trois ans pendant lesquels je ne me suis jamais sentie assez bien pour lui, je veux enfin voir du désir dans ses yeux.

Je veux qu'il me voie dans ma nouvelle robe, qu'il me l'enlève, et qu'il me voie dans mon body moulant. Puis qu'il défasse le body, qu'il me déshabille et qu'il me découvre toute nue. Tout entière. Sans mes poignées d'amour, ni mes rondeurs d'autrefois.

Après trois mois d'abstinence, j'ai envie de lui.

En bas de son immeuble, j'inspire profondément pour me donner du courage.

Je souffle dans le hall.

— Vous cherchez quelqu'un ?

James, le concierge, ne me reconnaît pas. J'en suis flattée sur le moment, ça prouve que j'ai vraiment changé, mais comme mon nom ne lui dit toujours rien, je me sens finalement aussi vexée qu'il y a trois mois, quand je lui ai remis les clés de Will. Il n'a jamais fait l'effort d'apprendre mon nom, j'étais complètement invisible pour lui.

James appelle l'appartement de Will, annonce mon arrivée et attend l'autorisation de me faire monter. Dans l'ascenseur, je me regarde dans la glace, puis appuie sur le bouton de l'étage. Je suis belle, je le reconnais, et j'admire mon reflet en dépit des caméras de surveillance qui filment tous mes faits et gestes. Contrairement à Buckley qui m'attend toujours dans le couloir, Will n'est pas sur le pas de sa porte. Je frappe à la porte, mon cœur cogne dans ma poitrine. Je me sens nauséuse, et nerveuse. C'est le verre de vin. J'ai une horrible envie de faire pipi. Ça tombe mal !

Bien que Will ait été prévenu de mon arrivée, il met bien une minute à m'ouvrir. Ça ne m'étonne pas, il a toujours fait comme ça.

Il ouvre et j'ai le cœur qui chavire, il est plus beau encore que dans mon souvenir. Bronzé, mince, avec des mèches blondes dans ses cheveux, à cause du soleil. Il porte un short kaki, et un polo de couleur crème rentré dedans.

Je me souviens à temps que moi aussi je suis très belle, et je me le répète pour ne pas l'oublier. Je me redresse. Il marque un temps d'arrêt, il a remarqué le changement et apprécie.

— Tu as maigri.

— Oui, dix kilos environ.

— Tu es bien comme ça.

Bien. Il a dit que j'étais bien. Pas belle. Même pas mignonne. La colère monte.

— Entre.

Pas de bisou.

Je le frôle en passant. J'ai mal. Je m'attendais à souffrir. Je ne savais pas à quel point ce serait douloureux. La douleur est si forte qu'elle m'empêche presque de respirer. Etre ici, dans ce lieu si familier, et savoir que c'est sans doute la dernière fois.

La dernière fois que je le vois.

— J'ai préparé quelque chose à boire.

Je suis peut-être trop pessimiste. Il a peut-être prévu une petite soirée de retrouvailles.

— J'ai du gin et du tonic, tu aimes le gin-tonic, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il se dirige vers la cuisine, et revient avec deux verres, je bois aussitôt une gorgée du mien. Je le repose ensuite sur la table basse.

— Je dois aller à la salle de bains, s'il te plaît.

— Tu connais le chemin.

Oui, je connais le chemin. Je connais chaque chose ici. Et je reconnais chacun des objets. Nerissa n'a rien dérangé. Tout est à la même place. Elle a tout fait pour qu'il se sente bien en revenant chez lui et surtout pour qu'il n'ait pas envie de s'installer avec moi.

Bien qu'après tout ce qui s'est passé, ce ne soit plus vraiment un sujet d'actualité.

Quoique...

Je vais à la salle de bains. Je me lave les mains et m'observe encore dans le miroir. Il faut tenir bon ! Je suis ici pour le plaquer. Je l'ai promis à tous mes amis.

Mais si je couche avec lui une dernière fois, ça ne regarde que moi. Personne n'a besoin de le savoir. Parce que pour être tout à fait sincère, j'ai vraiment très envie de lui, malgré tout.

Je finis par me demander si je n'en ai pas un peu rajouté à son sujet. Je ne suis même pas sûre qu'il m'ait trompée. Je me suis monté la tête toute seule, parce que justement, j'étais seule cet été, et que je me sentais abandonnée et parano. Et plus j'y pense, plus je me dis que le problème est là. Alors, s'il me supplie de lui donner une deuxième chance, il faut que je la lui donne.

Je sors de la salle de bains.

Je reprends mon verre.

— Assieds-toi, dit-il, lui-même est assis sur le futon, il tapote le matelas à côté de lui, pas trop près, je le remarque immédiatement.

Nous buvons une gorgée en silence.

— Je te demande pardon.

Après tout ce qui s'est passé entre nous, tout ce chagrin, toute cette souffrance, après notre week-end raté et mon retour honteux à New York, après ces trois mois de silence presque total, ces excuses sont comme un baume sur mes blessures. C'est en tout cas ce que dirait un observateur impartial.

Si ces excuses venaient de lui.

Le problème c'est que ces mots ne sortent pas de sa bouche. Mais de la mienne.

C'est moi qui demande pardon. C'est moi qui m'excuse pour tout ce qu'il m'a fait.

Il me regarde. N'importe qui d'autre que lui réagirait et s'accuserait à ma place d'être responsable de tout ce gâchis. Et ce « n'importe qui » se tromperait lourdement.

Il ne dit rien, il attend que je continue à m'enfoncer. Et bien sûr, je m'enfonce. Parce que je ne supporte pas ce silence entre nous. Parce que je veux lui donner le bénéfice du doute.

— Je regrette tout ce qui s'est passé entre nous, je ne venais pas pour faire des histoires, tu sais !

— Tu as été nulle, Trace.

— Je n'aurais pas dû en rajouter après cet horrible article... Oh, à propos, comment se sont passées les autres représentations ?

— Très bien.

A la tête qu'il fait, je comprends qu'il n'a aucune envie de s'étendre sur le sujet.

— J'étais malheureuse parce que tu étais totalement injoignable, alors des idées bizarres ont commencé à germer dans mon esprit, et je me suis imaginé que tu me trompais.

Silence.

Il m'écoute. Alors, bien sûr, je continue à parler. Et à boire. Je bois, parce que je me sens nerveuse, parce que j'ai soif, et parce que, à cause de Nerissa, je ne peux pas fumer.

— Ça a commencé avec Zoe de Cocktails et petits fours. Je ne sais pas pourquoi, j'étais persuadée que tu avais eu une aventure avec elle.

Silence.

Quelque chose me dit que ce n'est pas de bon augure.

— Euh, et puis, tu t'es mis à prononcer très souvent le nom d'Esme, et après, j'ai lu ce journal qui disait à quel point vous étiez convainçants dans votre scène d'amour...

— Je suis un acteur, dit-il d'un air sévère, elle est actrice, tu devrais savoir que ce n'est que de la comédie, Tracey.

— Je sais, je suis désolée, c'est seulement que...

Mais c'est trop tard, je le regardais bien pendant qu'il parlait, et j'ai bien vu cette petite étincelle au fond de ses yeux, un petit quelque chose qui me pousse à poser la question qui me torture, mais je dois savoir :

— Il ne s'est donc jamais rien passé entre toi et Esme... ?

Silence.

Maintenant, je sais. J'avais raison, mon intuition ne m'avait pas trompée.

— Tu as couché avec Esme ?

Je l'interroge d'une petite voix tremblotante.

Il hoche la tête.

Je ne veux pas, ça ne se peut pas ! Je le sais depuis le début, et je le refuse encore...

— Il ne s'était rien passé avant ton arrivée, dit-il en se défendant par avance, j'essayais au contraire de l'éviter, jusqu'à ce que je puisse t'en parler.

— Jusqu'à ce que tu puisses m'en parler ?

Je m'étonne de pouvoir parler normalement, alors que je sens la tempête gronder au fond de moi.

— Si je comprends bien, tu m'as fait venir là-bas pour m'annoncer que tu voulais coucher avec quelqu'un d'autre ?

— Je ne pouvais pas te parler de ça au téléphone.

Il a pris un air triste et digne.

Je reste sans voix, je suis choquée et bouleversée.

— J'étais très en colère après ton départ, Tracey, j'avais mal, je ne pouvais pas croire que tu aies pu me traiter de la sorte. Je croyais que nous avions compris tous les deux que notre histoire était finie.

— Tu ne m'as pas téléphoné !

Je pleure.

— Je sais, excuse-moi, je ne savais pas comment faire, je ne voulais pas rompre officiellement au téléphone.

— Alors, maintenant, tu te rattrapes ?

Il acquiesce.

Je ne peux pas laisser faire ça ! Je ne peux pas le laisser me plaquer. Je suis hors de moi. Toute cette histoire m'a totalement échappé. C'était moi qui devais le plaquer. Mais dans mon scénario, c'était après que nous ayons fait l'amour une dernière fois. Je voulais qu'il me voie telle que je suis maintenant. Ça l'aurait peut-être fait changer d'avis.

Et même si ça n'avait pas marché, au moins j'aurais fait l'amour pour la dernière fois.

— Will, ne casse pas tout entre nous.

Je m'entends l'implorer.

— Il le faut, Esme et moi... Nous avons davantage de points communs.

— Esme ? Tu sors toujours avec elle ?

Il fait signe que oui.

— Elle est à New York ?

Encore oui.

— Entre deux pièces de théâtre, elle travaille pour un grand traiteur, beaucoup plus grand et prestigieux que Milos, de nombreuses personnalités font appel à lui, il travaille avec Internet, et Esme va me faire entrer chez lui.

Incroyable, non seulement il me plaque, mais il plaque aussi Milos. Comment peut-il faire ça ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ?

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi, et chez Milos ? Pourquoi ne sommes-nous pas assez bien pour lui ? Il fait un geste vers moi, mais j'ai un sursaut de recul.

— Esme est-elle la seule avec laquelle tu as couché ?

Il hésite avant de répondre.

Mon Dieu ! J'ai si mal !

— Tu as couché aussi avec Zoe ?

— Une fois seulement, mais ça n'avait aucune importance.

Pas comme Esme.

— Une seule fois avec Zoe ?

Je sanglote carrément maintenant.

— C'est avec elle que tu es allé au cinéma voir *Flight of Fancy* ?

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Réponds-moi.

Il hoche la tête.

— Va te faire foutre, Will, dis-je en hurlant, avec qui d'autre as-tu encore couché, Will, dis-le-moi !

— Ne crie pas comme ça, Tracey.

— Qui d'autre ?

— Ça n'a aucune importance, Tracey, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Tu m'as toujours demandé plus que je ne pouvais te donner. Tu ne m'as jamais vu tel que j'étais. Tu cherchais quelqu'un qui t'aime, t'épouse, te fasse des enfants et passe sa vie près de toi. Je ne pouvais pas te donner tout ça.

— Je ne t'ai jamais demandé ça !

— Mais je le sentais, chaque fois que tu me regardais, je lisais dans ton regard ce que tu attendais de moi. Je me sentais étouffé. Ce n'était pas bon pour moi. Et ce n'était pas bon pour toi non plus.

— Je te hais !

Je suis folle de rage, les mots se bousculent dans ma tête qui menace d'exploser.

— Je te hais, tu t'es bien servi de moi !

— Je ne me suis jamais servi de toi !

— Oh si ! Je flattais ton ego, tu restais avec moi, parce que j'étais aussi dingue de toi que tu l'es toi-même !

Oh, mon Dieu ! On dirait Mary Beth. La ressemblance me saute aux yeux ! Comment ai-je pu être aveugle aussi longtemps ? Je suis une Mary Beth, sans la maison, sans le divorce et sans les enfants.

Mais elle au moins, il lui reste quelque chose. Je n'ai plus rien. Sans Will, je n'ai plus rien.

— Arrête, Tracey, ça ne sert à rien, je vais t'appeler un taxi, et...

— Non !

Je pose mon verre vide sur la table basse devant moi. Je vais partir la tête haute et par mes propres moyens.

Je vais partir seule. Et je jure que je vais savourer ma liberté. Car je n'ai absolument pas besoin de lui.

Je me lève. Je fais un pas. Un seul pas. Le sol se met à tourner, et tout devient noir.



Il fait froid.

Pourquoi est-ce que j'ai aussi froid ? Je cherche une couverture à tâtons, j'en trouve une à mes pieds, je la tire à moi et m'enroule dedans.

Puis j'ouvre les yeux lentement. C'est le matin.

Le soleil passe à travers les fenêtres de mon appartement, accompagné d'un petit vent frais qui ferait bouger les rideaux s'il y en avait, mais il n'y en a pas.

Je n'en ai pas posé parce que je pensais ne pas rester assez longtemps dans cet appartement. Je jette un coup d'œil au réveil.

Il est presque midi. Quel jour sommes-nous ? Jeudi ? Et le boulot ?

Soudain je me souviens. J'ai quitté mon job. Sans regret. Je me sens libre.

Libre...

Will.

Les événements de la nuit dernière me reviennent à l'esprit avec la violence d'un tueur en série sortant d'un placard et se jetant sur sa proie.

Quand j'ai rouvert les yeux, hébétée, j'étais allongée sur le sol, Will au-dessus de moi me regardait d'un air inquiet.

— Tu t'es évanouie.

Peut-être l'effet de l'alcool sur un estomac vide ? Peut-être la conséquence de la scène horrible que je venais de vivre.

— Ça va ?

J'ai répondu « oui ». Mais ça n'allait pas du tout. Je me sentais toujours aussi mal quand, quelques minutes plus tard, appuyée sur lui, j'ai traversé le hall de son immeuble, sous le regard curieux de James.

Dans le taxi ça n'allait toujours pas. Assis à mon côté, Will me regardait de temps en temps. Il avait insisté pour m'accompagner jusqu'à chez moi. Nous nous sommes dit adieu dans ce taxi dont le compteur tournait.

— On garde le contact, a-t-il dit.

Je ne lui ai même pas répondu.

Voilà. Je regarde autour de moi. Pas de rideaux. Il faut que j'en mette.

En rentrant, j'ai jeté mon sac à main par terre près de la porte d'entrée, il y est encore, et je vois *Le Voyage de Gulliver* qui en sort à moitié.

Mes vêtements neufs, étrennés hier soir, jonchent le sol, le téléphone gît à côté, je l'ai débranché

car je ne voulais surtout pas discuter de tout ça avec Buckley.

En sortant du lit, je me dis que je l'appellerai plus tard. Je grelotte. Cette fois, la canicule est terminée.

Dans la rue, les gens marchent, des voitures roulent, la vie continue sous mes fenêtres.

Elle continue, sans Will. Je suis toute seule désormais. Mon cœur commence à battre la chamade. La crise d'angoisse. Oh, mon Dieu, surtout ne pas paniquer.

Je me souviens de ce qu'il faut faire. Attendre. Attendre que le calme revienne.

Je m'occupe en rangeant le désordre autour de moi, je fume quelques cigarettes, je me répète que je ne vais pas mourir.

La première chose que je fais quand la vague d'angoisse a reflué, c'est de chercher mon Palm Pilot, et de composer le numéro de téléphone du psy de Buckley.

— Bonjour, je suis recommandée par un ancien patient, Buckley O'Hanlon, je voudrais prendre rendez-vous.

Je m'attends que la réceptionniste me demande ce qui ne va pas, mais il n'en est rien. Elle me propose de venir demain, une place s'est libérée dans la matinée. J'accepte. Je remercie. Je raccroche. Ça va déjà mieux.

Je décide de prendre une douche. Le téléphone sonne au moment où je me lève.

Pourvu que ce ne soit pas Will.

Ce n'est pas lui.

— Tracey ? Es-tu toujours vivante ? J'ai attendu de tes nouvelles toute la nuit ! Ça sonnait toujours occupé. Appelle-moi. Je m'inquiète pour toi.

C'est Buckley. Je le rappellerai. Plus tard.

Le téléphone sonne une nouvelle fois, alors que je suis entrain d'enfiler mon nouveau jean, taille 38, et un pull noir que je portais l'hiver dernier et qui était un peu juste. Il est trop grand. Beaucoup trop grand. Je dois refaire ma garde-robe.

J'écoute le message, redoutant que ce soit Will. Ce n'est toujours pas lui.

— Tracey ? C'est moi, Brenda. Je suis au bureau. Dis-moi si c'est vrai que tu as démissionné hier soir ? Appelle-moi, je m'inquiète pour toi.

J'appellerai Brenda. Plus tard. Elle aura la primeur du récit de ma démission, et tous les détails.

Je vais annoncer à Milos que je suis désormais disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et sept jours sur sept.

Bien sûr, je ne vais pas passer le reste de ma vie à présenter des petits fours sur des plateaux à l'occasion du mariage des autres, mais c'est, pour l'instant, un bon moyen de gagner ma vie. Et, qui sait ? Un jour peut-être, j'ouvrirai moi aussi un service de traiteur... Ou je trouverai un autre job.

A court terme, il me suffit de savoir que j'ai de quoi payer mon loyer et mes factures. Et aussi mes nouveaux vêtements.

Ça me rappelle que j'ai une course à faire. Je prends mon sac, passe la porte, et laisse derrière moi un téléphone qui va certainement sonner, et resonner, avec au bout du fil des gens qui veulent de mes nouvelles.

Des gens qui ne sont pas Will.

Il fait beau, le soleil brille, je mets mes lunettes de soleil. Un coup de vent soudain fait frémir les branches du seul arbre de la rue. Je m'attends presque à voir des feuilles jaunies. Comme si on avait changé de saison dans la nuit. Comme si à Manhattan, l'été était fini.

Il n'y a pas encore trace d'orange, de jaune et de rouge. Mais ça ne va pas tarder. Je marche le long de la rue et je me retrouve le nez collé à la vitrine d'une petite boutique. Dans la vitrine, les

mannequins portent des vêtements très chers, des pulls hypermoulants, de toutes les couleurs.

La tendance de l'automne, a dit Raphaël.

J'entre. Je ressors cinq minutes plus tard. Je porte maintenant un pull très cher, très moulant, très coloré.

Il est rouge. Je porte du rouge !

Dans le sac qui pend au bout de mon bras, il y a deux autres pulls. L'un est jaune, l'autre, orange.

J'ai envie de rentrer chez moi et d'appeler Raphaël pour lui parler des pulls.

Et pour lui parler de Will. J'ai hâte de parler à Buckley aussi.

Mais il me reste encore une dernière course avant de rentrer à la maison. Je me dirige vers le grand magasin de meubles où j'étais allée en juin.

Les soldes sont terminés, mais le lit en chêne est toujours dans la vitrine, le dessus-de-lit à fleurs a été remplacé par un édredon en flanelle.

Je n'ai pas de travail. Will est sorti de ma vie. Je n'ai pas de lit. Je n'ai qu'un futon. Et un compte d'épargne.

J'entre.

Quand je ressors, un quart d'heure plus tard, je n'ai toujours pas de travail. Will n'est pas revenu dans ma vie. Je n'ai plus de compte d'épargne. Mais j'ai un lit. Un vrai grand lit en chêne. Ils me le livreront samedi. Je me sens bien.

C'est vrai. Je me sens vraiment bien.

Mes paquets commencent à se faire lourds, mon gros sac noir tire sur mon épaule. Je passe les paquets dans l'autre main. Je marche. Je me sens toujours bien.

Au coin de la rue, sans même réfléchir, je sors **Le Voyage de Gulliver**. Je le jette dans la première poubelle qui se présente.

J'attends que le feu passe au rouge et je traverse. Je ne saurai jamais comment ça finit et ça me rend un peu triste. J'ai toujours besoin de savoir comment se terminent les livres que j'ai commencés. D'habitude, je passe directement au dernier chapitre, pour savoir comment l'histoire s'achève. Mais cette fois-ci, peut-être que, pour changer, je n'ai pas besoin de connaître la fin...

Peut-être que je vais juste apprendre à vivre sans savoir de quoi sera fait le lendemain...

Retrouvez la suite que Wendy Markham

a donné à ce roman avec :

A quand le grand saut ?

également en vente ce mois-ci

dans la même collection !

## REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans mes anciens et mes nouveaux amis de la maison d'Édition Harlequin qui, grâce à leurs encouragements et leur enthousiasme, ont fait de l'écriture de ce roman un vrai plaisir. Ma plus grande gratitude va à tous ceux qui ont joué un rôle dans cette aventure, spécialement Joan, Karen, Cristine, Margaret et Tara ! Je voudrais aussi remercier sincèrement mon agent, Laura Blake Peterson, pour son soutien indéfectible. Et, bien sûr, je suis profondément reconnaissante à toutes les fabuleuses city girls qui ont croisé mon chemin pendant ma propre expérience de célibataire, toujours là pour partager quelques margaritas, cigarettes, pistes de danse et pérégrinations dans la ville.

Bises à toutes, où que soyez aujourd'hui !

*TITRE ORIGINAL* : SLIGHTLY SINGLE

*Traduction française* : CAROLINE CHAMINADOUR

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

© 2002, Wendy Corsi Staub. © 2003, 2006, 2007, Traduction française : Harlequin S.A

ISBN 978-2-2802-6194-4

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*

# Vous avez dit célibataire ?



Célibataire, moi ? Jamais de la vie ! Depuis trois ans, je suis la petite amie de Will McCraw, un comédien en passe de devenir un grand acteur... Bien sûr, il tarde un peu à me passer la bague au doigt, mais c'est imminent !

J'en suis sûre, moi, au contraire de mes amies, qui me répètent sans arrêt que je me fais des films, et que Will ne s'engagera jamais. Mais je vais leur prouver qu'elles ont tort !

Et pour ça, je vais sortir le grand jeu : séances abdo-fessiers trois fois par semaine dans une salle surchauffée, régime forcé de yaourts 0 % sans saveur... et un petit tour dans les magasins, histoire de renouveler ma garde-robe.

Avec un plan pareil, Will ne me résistera plus...

Enfin, j'espère...



Wendy Markham a su conquérir un public à travers le monde entier avec déjà plus de quarante romans, dont *Ex in the city*. Après quelques années passées en solitaire à New York, Wendy Markham – la vie de célibataire, elle connaît ! – mène à présent une vie heureuse et comblée avec son mari et ses deux enfants.